
PALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·



COLLECTION MICHEL LÉVY

LES

SUITES D'UNE FAUTE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Format grand in-18

POISSY. — TYP. ARBIEU, LEJAY ET CIE.

LES SUITES D'UNE FAUTE

— FIN DES AMOURS DE LA BELLE AURORE —

PAR

LA COMTESSE DASH

NOUVELLE ÉDITION





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870



LES

SUITES D'UNE FAUTE

I

EN VOYAGE.

Le comte Charles-Jean, son page, et Roger Bontemps se mirent en route pour l'Espagne, ainsi qu'il l'avait projeté. Ils s'embarquèrent à Gênes, et ce voyage fut, pour les amants, un enchantement continuel. Malgré les instances de la fidèle suivante, elle fut laissée en Italie, la comtesse sentit que l'emmener était impossible. Ils arrivèrent donc tous les trois à Madrid, où le nom et la réputation de Kœnigsmarck

produisirent leur effet habituel. Il fut sur-le-champ présenté au roi, à la reine, il vit toutes les filles des Espagnes enthousiasmées de sa valeur et de sa beauté, et ce fut avec un véritable bonheur qu'il sacrifia ses succès à la femme dévouée, attachée à son sort, après avoir sacrifié le sien.

Il conduisait partout son page avec lui, bien que ce ne fût plus l'usage, sous prétexte qu'il était gentilhomme de bon lieu, qu'il l'avait promis à son père, le plus intime de ses amis, et que du reste, en Suède, beaucoup de seigneurs en agissaient ainsi. La merveilleuse beauté d'Isabeau donna quelques soupçons aux clairvoyants; on en parla tout bas, les plus hardis interrogèrent le comte, qui répondit assez fermement pour ôter l'envie de recommencer.

Une belle et séduisante marquise s'éprit du comte Charles, elle le lui laissa voir d'une façon provoquante qu'il eût rougi de ne pas comprendre. Isabeau fut un jour appelé par elle pendant une fête; elle l'emmena dans une pièce écartée, et lui fit subir un interrogatoire, la jalousie a de bons yeux. Madame de Southampton soutint merveilleusement l'épreuve, jusqu'au moment où la marquise, à moitié convaincue, en arriva aux confidences.

— Mon gentil page, lui dit-elle, voulez-vous me servir?

— A vos ordres, madame.

— Dites-moi si votre maître a laissé dans les pays étrangers quelque belle dame à laquelle il ait donné sa foi, qu'on le voit ainsi refuser les bonnes grâces des plus belles et des plus citées.

— Même les vôtres, madame?

— Curieux! répondez à ma question; nous verrons ensuite.

— Il est vrai, madame, mon maître a une femme de par le monde qu'il aime sincèrement, je crois, et dont il est passionnément aimé.

— Comment s'appelle cette dame? où est-elle? dans quel pays est-elle née? dites, dites donc.

— Il ne m'est pas permis de le révéler, madame.

La violente Espagnole la regarda jusque dans le fond de l'âme et lui dit d'un geste impérieux:

— C'est vous!

Isabelle ne se déconcerta pas, son amour était assez grand pour lui donner tous les courages.

— Et si c'était moi, madame, que vous importe?

— Ce qu'il m'importe!

Et ses yeux noirs brillèrent comme des escarboucles, ils devinrent terribles de haine et de jalousie, elle s'avança vivement sur la jeune femme et lui jeta, d'un ton brisé par la colère :

— Ne vous ai-je pas dit que je l'aimais?

Il y avait dans ces mots toutes les menaces, tous les délires, toutes les rages; madame de Southampton se sentit mordue au cœur. Elle se recula par un instinct involontaire, elle eut assez de force pour ne pas répondre et se diriger vers la porte; la marquise la suivit et la ramena violemment à sa place, puis elle reprit en frappant du pied :

— Qui êtes-vous? je veux le savoir.

Isabelle avait eu le temps de se remettre; elle salua gravement sa rivale et lui répondit :

— Je suis Isabeau Norton, page de monseigneur le comte Charles-Jean de Kœnigsmarck, pour vous servir, si j'en étais capable.

La marquise allait riposter, et cette fois, peut-être, les choses ne se seraient pas terminées aussi tranquillement, lorsque plusieurs personnes entrèrent; le page s'éclipsa, rejoignit son maître et le supplia de quitter le bal à l'instant.

Le comte n'avait rien à lui refuser; ils sortirent, et,

dès qu'ils furent seuls à son hôtel, la jeune femme se jeta dans ses bras en pleurant.

— Je t'en supplie, s'écria-t-elle, partons, partons dès demain, quittons ce pays, n'y revenons jamais.

— Pourquoi quitter ce pays? qu'as-tu?

— Pourquoi quitter un pays où l'on attend les cœurs sur les grands chemins, l'escopette au bras pour les voler? tu ne m'aimes pas, puisque tu ne me comprends pas : je suis jalouse.

— Toi !

— Je suis jalouse, je le suis de ce que je viens d'entendre, de cette belle créature qui m'a déclaré qu'elle t'aimait, de toutes les autres qui me le déclareront demain. Je ne veux pas rester ici, partons, partons !...

— Partons dès ce soir, si cela peut te tranquilliser, te prouver mon amour, ma constance. Le veux-tu?

— Oui.

— Eh bien ! partons.

Deux heures après, le jeune couple avait quitté Madrid, laissant Roger Bontemps pour mettre ordre à leurs affaires, avec mission de les rejoindre à Cadix, où ils allaient s'embarquer et où ils se cacheraient en l'attendant.

— Je ne veux pas qu'une seule femme de cette Espagne te voie à présent, dit Isabelle, et je te défendrai, moi.

Nul ne songea à les poursuivre, on ignorait la route qu'ils avaient suivie, et ils étaient loin avant qu'on pensât à s'en informer. Le brave Bontemps se plaignit très-haut de ce qu'on l'avait abandonné, de ce qu'on lui laissait mille embarras auxquels il ne s'attendait point. Il annonça l'intention de retourner en France, puisque son maître reconnaissait si mal ses services, et fit, en effet, trois journées sur la route de Catalogne; quand il fut certain de ne pas être observé, il retourna sur ses pas, tourna Madrid, et rejoignit enfin le comte et la comtesse.

La marquise, deux mois après, s'était éprise d'un tauréador, et l'on dut l'enfermer au couvent, pour lui apprendre à calmer ses passions et ses fantaisies. A cette nouvelle, Isabeau dit seulement à Kœnigsmarck :

— Si tu l'avais aimée !

D'Espagne, le couple voyageur se rendit en Hollande, où il séjourna à peine; de là, il passa en Suède, et le comte voulut aller à Stockholm, n'osant retourner à Agathembourg. Isabelle l'aimait trop pour ne

pas deviner ce désir, et pour ne pas comprendre le motif qui le retenait.

— Tu voudrais voir ta mère et tes sœurs, lui dit-elle, et tu ne vas point chez elles à cause de moi ; tu ne peux ni me conduire dans ta famille, ni me laisser seule ici à t'attendre. Ta maîtresse, une femme assez folle, assez abandonnée pour te suivre, au mépris de ses devoirs et de l'opinion, ne peut être présentée à tes sœurs; elles rougiraient de moi, et toi aussi, peut-être.

— Isabelle !

— En prenant ce parti, j'en ai accepté d'avance toutes les suites, cela ne m'offense point. Tu crains de me laisser seule à Stockholm, ce parti répugne à ton cœur et à ta chevalerie. Va voir ta mère, mon bien-aimé, vas-y, c'est trop naturel, une mère ! ah ! si j'avais la mienne, comme je l'aimerais !

— Et toi?

— Moi ! moi ! je te suivrai comme partout, mais je serai un page ordinaire, un enfant abandonné confié à tes soins; je resterai avec tes gens, avec Roger, je ne te verrai que dans ton appartement, je ne me présenterai point devant les nobles dames ; de cette façon, tout le monde sera satisfait.

— Pourras-tu accepter ce rôle, toi, noble dame aussi? toi, accoutumée aux hommages de tous, le pourras-tu, mon Isabelle?

— Est-ce que je ne puis pas tout pour toi? Est-ce qu'il est un sacrifice qui ne devienne un bonheur, quand je le fais pour toi? tu ne me connais donc plus?

Charles-Jean la prit dans ses bras et la tint longtemps sur son sein. Il est des sentiments que les mots n'expriment point, que l'âme éprouve avec tant de puissance qu'elle n'a point de langage terrestre pour les rendre; ce sont des coins du ciel qui se révèlent. Milady Southampton était heureuse en ce moment. En amour, l'obligé, c'est celui qui donne.

Ils allèrent à Agathembourg, et elle observa fidèlement sa parole, elle sut se contraindre et se cacher, à peine fut-elle remarquée. Aurore, cependant, une fois, la rencontra dans un coin du parc.

— Quel beau page vous avez! dit-elle à son frère. Il est trop beau pour un homme, on dirait une fille déguisée.

Aurore était si fine que le comte la regarda, il craignit qu'elle n'eut deviné.

— Oui, en effet, mais il est bien jeune; cette

beauté passera, et après deux ou trois campagnes, il n'y paraîtra plus.

— Ce sera dommage.

Puis elle parla d'autre chose. Aurore aussi avait sa pensée secrète. Le bel Auguste de Saxe, ce charmant prince, auquel on l'avait arrachée, ne quittait point son imagination, elle n'en parlait jamais, mais elle y songeait sans cesse. Les lettres de Philippe n'en disaient que peu de chose; elle devinait le reste, elle écoutait ardemment le bruit dont son nom commençait à remplir l'Allemagne, elle interrogeait adroitement à l'insu de sa mère, et cette passion que l'absence n'avait pu atteindre, prit au contraire des proportions destinées à éclater plus tard.

Ce fut elle seulement qui aperçut Isabelle et qui l'*écuma*, suivant l'expression du temps, mais elle n'en parla point. La jeune Anglaise resta inconnue sous ces beaux ombrages où son amant avait essayé ses premiers pas. Pour la femme qui aime, tout est précieux, tout est sacré dans l'objet de son amour. Ses souvenirs d'enfance surtout, de ce temps où il était tout petit, où sa jeune intelligence s'ouvrait, prennent dans son cœur quelque chose de maternel. Elle y cherche une réhabilitation à sa faute, non pour les

autres, mais pour elle ; il lui semble qu'une rivale n'aurait point ces délicatesses, que lui-même ne permettraitpas qu'elle les eût, et elle en est toute fière, toute ravie.

Charles-Jean passa quelques semaines seulement dans sa famille, où la disparition de Nisida, le silence obstiné qu'elle gardait sur le lieu de sa retraite, continuait à occuper et à affliger beaucoup la comtesse et ses filles. Aurore pressentait la vérité, elle la dit à son frère, auquel sa propre expérience inspira les mêmes pensées.

— Croyez-moi, Jean, je n'en parle pas à ma mère, bien que je la suppose presque aussi convaincue que moi, Nisida est avec Philippe; je connais et son cœur et l'amour qu'elle lui porte, elle ne l'a point abandonné ainsi. Nisida est un ange de dévouement et de tendresse, elle aura tout accepté pour lui, pour ne pas le quitter, elle se sera soumise même aux chagrins qu'il lui impose, et Philippe a largement profité des leçons de son ami le prince Auguste. Nisida respecte trop ma mère, pour rester avec nous après sa chute; soyez sûr, mon frère, que voilà ce qui est arrivé.

— Je n'en doute pas; si je voyais Philippe, je le lui demanderais.

— Gardez-vous-en ; le secret de Nisida n'appartient qu'à elle, elle veut qu'il nous soit caché, nous lui devons ce silence.

Cette jeune fille trouvait déjà dans son cœur les délicatesses de l'amour, qu'elle avait à peine entrevu. C'est un instinct chez les natures d'élite, il se développe seul et n'a pas besoin d'être cultivé pour éclore. M. de Kœnigsmarck, revenu à Stockholm avec l'idée d'y rester et de s'y fixer peut-être, trouva cette cour en butte à tant de dissolutions et d'intrigues qu'il ne voulut point s'y établir. Son nom était toujours peu aimé en Suède, les déprédations de son grand-père, son orgueil, ses richesses, même disparues, avaient laissé de profondes raisons de haine. Pour se débarrasser de Jean, on lui offrit une mission en Angleterre, près de Charles II. Son premier mouvement fut de la repousser.

— Je ne puis aller en Angleterre, dit-il, à la comtesse, tu ne m'y suivrais pas, et notre séparation serait pour moi pire que la mort.

— Je te suivrai partout, dans mon pays comme ailleurs, est-ce que je crains quelque chose, quand il s'agit de mon amour.

— Et si on nous séparait?

— Qui donc cela? mon mari, vieux infirme, retiré dans son château, presque en enfance, ne sait même pas ce que je suis devenue; sa famille? la mienne? n'as-tu pas ton bras? n'es-tu pas là pour me défendre, et ne sais-je pas bien que tu les vaincras tous?

— S'ils me vainquaient, au contraire? s'ils me tuaient?

— Toi! c'est impossible. Toi, le vaillant des vaillants, le brave des braves, pas un seul n'est capable de toucher un de tes cheveux. S'ils te tuaient! Eh bien, je mourrais aussi; je sais que je ne dois pas te survivre, je sais que nous mourrons jeunes : un bonheur aussi parfait que le nôtre doit s'expier. Qu'importe donc que ce soit à présent ou plus tard! La coupe n'est-elle pas pleine encore entre nos mains? nous ne la viderons jamais jusqu'à la lie, j'en ai le pressentiment; au moins je n'aurai entravé ni tes projets ni tes désirs, je n'aurai apporté aucun obstacle dans ta vie, c'est ce que je veux avant tout.

Le voyage d'Angleterre fut décidé, ils partirent toujours avec Roger Bontemps, que le comte Othon avait en vain rappelé. Il aimait trop les aventures et les périls pour se plaire à une existence tranquille,

et le comte n'était point encore rassasié de son amour, contrarié si longtemps. Il écrivit à son neveu :

« — Allez toujours ! je vous rejoindrai bientôt. »

Et il ne venait point, au grand étonnement de l'ancien sergent du guet.

— Si M. le comte avait épousé ma femme, disait-il, il y a longtemps que nous l'aurions vu arriver.

Au moment du départ pour l'Angleterre, il écrivit encore, mais cette fois il annonça positivement qu'il faisait ses préparatifs et qu'il se remettrait bientôt en campagne.

II

UNE FAMILLE.

A la première nouvelle de l'arrivée du comte et de son page, marchant tête levée derrière lui dans les rues de Londres, ce fut une clameur universelle. Le secret n'avait pu être tenu assez bien pour qu'on n'eût point de soupçons en Angleterre. La comtesse disparue à Padoue, gardant depuis lors un silence obstiné avec ses proches et ses amis, avait été l'objet de beaucoup de recherches, infructueuses quant au but, mais non quant au résultat. Ses amours avec Kœnigsmarck avaient transpiré; on supposa donc, avec raison, qu'il n'était point étranger à ce mystère.

Elle fut parfaitement reconnue dans les rues de Londres, dans les promenades, où elle se montra

sans aucun ménagement. La défense expresse du comte put seule l'empêcher de le suivre à la cour; elle voulait jusque-là braver l'opinion. Il la fit rester au logis, sous bonne garde, tant il craignait qu'elle ne lui fût enlevée. On le reçut froidement à White-Hall, excepté Charles II, pour lequel les galanteries, quelque publiques qu'elles fussent, étaient des peccadilles, et qui prit sur-le-champ l'envoyé de Suède en un goût particulier.

Comme il sortait du palais, il vit plusieurs seigneurs groupés près de la porte et qui semblaient l'attendre. Le bel air du temps n'était plus aux duels comme trente ans auparavant, mais il en restait assez néanmoins pour que ces façons lui semblassent très-faciles à comprendre, surtout avec ce qu'il savait. Il ralentit le pas et leur laissa le temps de venir à lui, si tel était leur dessein. Ils lui barrèrent le passage, et le plus âgé s'avança vers lui, en lui faisant un salut courtois.

— Je pense, monsieur le comte, qu'il suffira de me nommer pour que vous compreniez le but de mes démarches. Je suis le neveu et l'héritier du comte de Southampton.

Kœnigsmarck s'inclina.

— Et moi, monsieur, je suis le frère de Milady, comtesse de Southampton.

Il s'inclina de nouveau.

— Moi aussi, monsieur le comte.

L'inclination fut plus profonde encore.

Ils se nommèrent ainsi successivement, jusqu'au dernier, et il leur rendit de la même manière le salut grave et courtois qu'ils lui adressèrent. Quand ils eurent tous parlé, il se redressa sans rodomontade, sans bravade affectée et leur dit simplement :

— A quand, messieurs?

— A demain, si vous voulez bien avec moi, reprit un des frères, et successivement avec chacun de nous, afin que nous soyons tous tués ou que nous vengions l'injure que vous nous avez faite.

— Complétement à vos ordres et disposé à recommencer toutes les fois que cela vous semblera agréable.

Ils le conduisirent jusqu'à la dernière issue, avec de grands témoignages d'estime et de politesse ; au moment de se séparer, le neveu ajouta :

— Étranger en ce pays, monsieur, il se peut que vous n'ayez point de seconds et qu'il vous soit difficile d'en trouv[illegible] promptement. Voici la liste de

nos ennemis bien connus, vous pouvez choisir parmi eux, je suis sûr qu'ils tiendront à honneur de vous assister.

Monsieur, la mode des seconds existe-t-elle en Angleterre ! sur le continent elle est passée, et je vous avoue qu'en cette occasion je n'admettrai que des témoins, ne voulant permettre à personne de défendre une cause qui ne peut être qu'à moi seul.

— Comme il vous plaira, monsieur, ce sera encore plus facile alors.

M. de Kœnigsmarck, en rentrant chez lui, trouva la comtesse instruite de cette provocation. Elle se jeta dans ses bras en sanglotant, le péril qu'elle bravait de loin lui semblait affreux, maintenant qu'il était si proche.

— Pourquoi t'ai-je laissé venir? disait-elle, pourquoi ai-je exposé ta vie? je les connais, ils sont nombreux, ils sont braves, ils se feraient massacrer jusqu'au dernier plutôt que de lâcher prise, et tu succomberas.

— Tu as donc oublié tes pressentiments, ton courage, tes résolutions? non, non, je ne succomberai pas, Dieu et l'amour me gardent, je serai victorieux.

— Si nous partions ce soir?

— Une lâcheté, Isabelle! le déshonneur de mon nom, je ne te reconnais pas.

— Ah! pardonne-moi, pardonne-moi, je ne sais ce que je dis, ce que je pense, je ne vois que tes peines, vais-je donc te perdre?

— Non, non, encore une fois, laisse-moi m'occuper de préparer ces combats, de les faire dignes de moi, dignes de ton amour, ma bien-aimée.

Il s'arracha de ses bras et alla successivement chez les seigneurs que la comtesse lui indiqua comme ses amis et comme les plus propres à embrasser sa cause. Il y trouva un accueil distingué, mais plusieurs le refusèrent.

— Défendre la comtesse Isabelle envers et contre tous, de toutes nos forces. Quant à approuver hautement ce que nous regardons comme sa perte, pardonnez-nous, monsieur le comte, un véritable ami ne peut faire cela, croyez à nos regrets.

D'autres, moins scrupuleux, ou plus dévoués, consentirent sans en demander davantage. Isabelle sentit ces nuances, elles glissèrent sur son cœur, uniquement occupé de Charles et de ce qui allait se passer.

Le lendemain on se rencontra sur le pré, à l'heure

précise, et le comte, rendu plus courageux, si c'est possible, plus fort par les baisers et les larmes de sa maîtresse qu'il sentait encore sur ses joues, mit en un tour de main son adversaire hors de combat; pendant qu'on l'emportait, avant de le suivre, le frère s'avança froidement et dit, avec une courtoisie cérémonieuse :

— A demain, monsieur le comte.

— Pourquoi pas à présent, milord, je ne suis point fatigué et rien ne m'empêche d'en découdre avec vous.

— Ce serait profiter d'un avantage...

— Que je vous laisse de grand cœur, milord, je ne doute pas que je ne puisse encore servir un de ces messieurs après vous.

Son adversaire, rendu plus furieux par la blessure de son frère, par cette assurance que montrait le comte, jeta son habit bas et se mit en garde.

En quelques minutes son affaire fut terminée, la supériorité d'adresse et de force de Kœnigsmarck ne pouvait être mise en doute.

Il tint tête ainsi successivement à quatre seigneurs, sans recevoir une égratignure, sans montrer ni fatigue, ni lassitude. Il se contenta de désarmer le

dernier, et ne lui fit aucun mal, afin de montrer sa valeur en toutes choses.

— Assez de sang pour aujourd'hui, monsieur, dit-il, en abaissant son épée.

Le jeune homme avec lequel il agissait si courtoisement lui tendit la main, que le comte se garda de refuser.

— Monsieur le comte, dit-il, ne me comptez plus au nombre de vos ennemis; je n'oublierai jamais ce que je vous dois.

Isabelle l'attendait avec une anxiété dévorante; lorsqu'elle le vit arriver sain et sauf, elle se précipita au-devant de lui et crut qu'elle mourrait de joie dans ses bras. Elle lui fit raconter ses combats, et ses yeux brillaient d'enthousiasme en l'écoutant :

— Bien défendu, mon chevalier, et peut-être le bruit de tes exploits va-t-il épouvanter tes ennemis. Ils craindront de se mesurer à un pareil vaillant, et nous serons tranquilles enfin.

— Demain j'ai rendez-vous avec un même nombre, et le jour suivant encore. Leur rage et leur audace augmentent, au contraire, à mesure que je les châtie; mais, ne crains rien, je vaincrai ceux-ci comme les

autres, ma cause est trop belle, elle est trop chère à mon cœur.

Le lendemain, mêmes combats, même bonheur, le surlendemain aussi ; Isabelle était ivre de joie et d'orgueil.

— L'Angleterre apprendra au moins que la comtesse de Southampton a choisi un noble seigneur, un brave parmi tous les autres et mon excuse est en toi, mon bien-aimé. Eh ! qu'ai-je besoin d'excuse !

On ne parlait d'autre chose, à la cour et à la ville, que de ces combats fabuleux. Le comte devint l'objet de la curiosité générale et, dès qu'il se montrait, la foule, avide, l'entourait de toutes parts. La reine s'intéressa à l'invincible champion. Elle supplia le roi de défendre la continuation des duels.

— Il finirait par succomber, à la longue, dit-elle, et ce serait grand dommage en vérité. La famille de lady Isabelle en a fait assez pour son honneur, défendez cette boucherie.

Le roi, dont le faible pour le comte augmentait chaque jour, n'eut pas de peine à se laisser convaincre; d'ailleurs il ne manquait pas de motifs plausibles, puisés dans la force des choses et dans la politique même, pour mettre un terme à ces com-

bats. Le caractère diplomatique du comte suffisait seul. Isabelle, à cette nouvelle, voulut aller remercier le monarque, Kœnigsmarck la retint.

— N'en faites pas davantage, mon amie, ne vous montrez point déchue à cette cour où vous avez régné.

— Déchue ! ah ! jamais je ne fus plus fière et plus heureuse ; jamais je n'ai estimé plus haut les dons que j'ai reçus du ciel. Que n'ai-je une couronne à jeter à tes pieds.

Il est facile de comprendre combien à cette cour d'Angleterre, déjà partagée par les premiers ferments de la discorde qui devait éclater peu après, combien ces événements soulevèrent de partis et de discussions. La majeure partie fut néanmoins pour le vainqueur. Les exploits sont toujours admirés, et la force inspire un respect involontaire.

Ils restèrent quelque temps en repos, le comte, vivant dans une retraite que l'amour rendait chère, et évitant les occasions de mettre en évidence une femme qui ne croyait jamais trop se compromettre pour lui prouver son amour.

Un soir ils étaient seuls à Hyde-Parck, se promenant dans les endroits les plus solitaires, lorsqu'un

homme caché jusqu'au nez dans son manteau passa près d'eux à plusieurs reprises. Isabelle le vit la première.

— Attention, dit-elle, on nous suit.

— C'est vrai, mais quel peut être ce quidam ? Il a l'air de se rapprocher à chaque fois.

Il s'approcha, en effet, jusqu'à toucher Kœnigsmarck, pour ainsi dire, et lui jeta vivement ces mots :

— Prenez garde ! partez !

Le comte saisit son bras et le tint dans ses doigts de fer comme dans des tenailles.

— Qui êtes-vous ? que demandez-vous ?

— Je ne m'enfuirai pas, lâchez-moi, je suis un ami, mais gardez qu'on ne nous voie ensemble.

Il reconnut le jeune homme auquel il avait donné la vie.

Ah ! c'est vous, monsieur !

— Oui, monsieur le comte, oui, ma belle cousine, c'est moi, je me souviens de ce que je vous dois et je veux vous le prouver. On a juré votre mort, on a juré de vous ravir milady, pour cela tous les moyens seront employés. L'assassinat et le poison, le guet-apens, toutes choses, croyez-moi donc et partez,

votre loyale force, votre valeur, ne vous défendraient pas contre eux. J'ai dit ce que j'avais à dire, laissez-moi m'échapper maintenant.

— Quoi ! Mortemer, vous ne prendriez pas hautement le parti de celui à qui vous devez la vie ! quoi ! tant de pusillanimité dans un homme de votre nom ! je n'y puis croire encore.

— Mon frère est mort ce matin de la suite de ses blessures, mylady, je ne puis donc aux yeux de tous me déclarer pour vous maintenant. J'acquitte en secret la dette de la reconnaissance, c'est trop encore. S'il s'agissait d'un combat face à face, je ne l'eusse point évité, mais la trahison est odieuse.

— Adieu, monsieur, adieu donc, nous profiterons de vos avis. Je comprends ce que vous pensez, et je n'en ferais pas même autant que vous. Le meurtrier de mon frère Philippe ne mourrait que de ma main, lui eussé-je toutes les obligations du monde.

— Mortemer, ne l'écoutez pas et partez, dit vivement la comtesse, je n'oublierai point ce que vous venez de faire.

— Votre main, ma cousine, votre main pour gage, je ne saurais serrer celle de monsieur.

Elle la lui tendit et il la baisa avec une émotion contenue.

— Quittez l'Angleterre et que Dieu vous conserve ! j'ai payé ma dette.

Et il s'enfuit en courant.

La comtesse voulut rentrer sur-le-champ, et faire les préparatifs d'un départ immédiat. Kœnigsmarck s'y refusa.

— J'aurais l'air de fuir, dit-il, je resterai.

— Je ne te quitterai donc pas un seul instant, Charles, car je ne vivrais pas loin de toi !

— Tu ne peux me suivre partout.

— Je te suivrai.

— Cela ne se peut, te dis-je. Ne dois-je pas aller à la cour, me montrer, braver le péril dont on me menace !

— Partons alors.

— On dirait que j'ai peur.

Ni prières ni menaces ne purent le faire changer d'avis. Il persista dans sa résolution, et, pour la première fois, Isabelle reçut de lui un refus. Elle eut alors recours à un autre moyen ; elle écrivit au roi, elle lui peignit sa situation, celle du comte, et le supplia de l'aider de son pouvoir. Ensuite elle en-

voya Bontemps attendre Sa Majesté au passage et lui remettre cette lettre comme un placet. A la vue du sceau, des armes, il tressaillit. Il se promenait seul, avec deux courtisans intimes, dans les jardins de Windsor. Il jeta un regard profond sur le domestique agenouillé devant lui, et lui demanda :

— A qui es-tu ?

— Que Votre Majesté prenne la peine de lire, et elle verra.

Il lut en effet, puis, faisant signe aux courtisans de s'écarter, il dit à Bontemps.

— La comtesse est bien hardie d'oser ainsi s'adresser à moi, mais j'aime le comte, et, comme je ne puis empêcher ses ennemis de l'atteindre en secret, *pour lui*, entends-tu ? pour lui, je verrai à ce qu'il s'éloigne honorablement. Rapporte cette réponse à celle qui t'envoie.

Le messager fidèle partit à moitié satisfait, mais espérant néanmoins. Il répéta textuellement ce qu'avait dit le roi, il aimait son maître avec un dévouement et une tendresse semblables à celle d'un père.

Il souhaitait passionnément l'arracher à ces haines, qu'il ne pouvait écarter, et il attendait avec une im-

patience presque égale à celle de la comtesse le résultat de son ambassade.

Il ne tarda pas à le connaître. Dès le lendemain le roi manda Kœnigsmark au palais.

— Mon cher comte, lui dit-il, je vous demande un service.

— Trop heureux d'être agréable à Votre Majesté.

— Vous ne me refuserez point, vous me le promettez.

— Ordonnez, sire.

— J'envoie une flotte à Tanger contre les barbaresques, j'ai besoin d'un homme accoutumé à combattre ces infidèles, d'un homme dont le nom puisse en même temps rassurer mes troupes et effrayer l'ennemi, j'ai pensé à vous.

— Ah ! sire, que de remercîments !

— Vous acceptez ?

— Avec toute la reconnaissance que je vous dois, Votre Majesté ne pouvait m'accorder une faveur plus grande.

— Vous partirez donc tout de suite ?

— Aussitôt que Votre Majesté l'ordonnera.

— Demain matin je désire que vous soyez en route avec *toute* votre maison.

— J'obéirai.

— Je vous enverrai ce soir mes derniers ordres.

Et d'un geste il le congédia.

III

ENCORE DE L'HÉROISME.

A la nouvelle de ce départ, la comtesse se montra enchantée. Elle eût volontiers baisé les mains du roi qui sauvait son amant des dangers de la trahison, pour le livrer à ceux de la gloire. Elle pressa les préparatifs et,au lever de l'aurore, ils se mettaient en route; à cet instant-là même un garçon de l'auberge apporta au comte le coup de l'étrier, il lui présenta du vin aux épices, dans un gobelet d'argent, Kœnigsmarck le portait à ses lèvres, quand Isabelle, qui se tenait près de son cheval, jeta les yeux sur les bords du gobelet et l'arracha vivement de ses mains.

— Ne buvez pas, monseigneur, dit-elle; ce verre n'est pas propre, voyez plutôt.

Elle lui montra une matière blanchâtre et corrosive sans doute, dont la pureté de l'argent semblait endommagée. Le valet devint pâle et se troubla.

— Regardez cet homme, ajouta-t-elle.

Il essaya de s'enfuir, mais Bontemps et les autres domestiques du comte le retinrent. Il trembla, se jeta à genoux et cria qu'il avouerait tout ce qu'on voudrait, pourvu qu'on ne lui fît pas de mal. Il avait été payé pour jeter dans la boisson du comte une poudre, dont on ne lui avait pas annoncé d'autre effet que de l'endormir et de retarder son départ, mais, d'après les avis reçus, on ne douta pas que ce fût du poison.

— Va dire à ceux qui t'envoient, que je t'ai pardonné, reprit Charles-Jean, après l'avoir entendu, que je ne crains pas leurs manœuvres et que je les méprise, et ne recommence pas, crois-mois, pareille expérience, tu pourrais ne pas trouver un homme aussi patient.

Après cela il monta à cheval, la comtesse en fit autant et ils partirent.

Pendant le voyage on témoigna à Kœnigsmarck et à sa belle maîtresse des égards délicats, les officiers la prirent pour ce qu'elle voulait être, en respectant

néanmoins dans leurs propos cet incognito singulier. La valeur célèbre du comte, ses actions à Malte étaient connues, il portait fièrement sa croix et se proposait de la gagner une seconde fois contre les Maures qu'il allait combattre.

Lorsque cette troupe débusqua, la fortune avait changé, les Anglais étaient maîtres de Tanger et s'y trouvaient assiégés à leur tour, après en avoir chassé les barbaresques. Ils étaient cernés, affamés, par les infidèles, et réduits au désespoir, ils tentaient une sortie.

L'aspect de leurs compatriotes leur rendit du courage ; Charles-Jean sauta à terre le premier, s'empara d'un cheval et se jeta au travers des combattants comme un foudre de guerre. Il frappa à droite et à gauche, de toute la force de son bras puissant, malgré le soleil, malgré la poussière. Emporté par son ardeur, il se trouva bientôt au milieu des bataillons ennemis, en poussant son cri de guerre, et répétant lui-même son nom, si connu, si redouté parmi les barbaresques. Il fut entouré en un clin d'œil, vingt bras se levèrent à la fois sur lui, la hache d'abordage dont il s'était saisi lui suffit pour les parer.

A quelques pas de lui étaient les Anglais, mais un

gros de musulmans l'en séparait, il était seul au milieu d'eux; on l'entoure, on le menace, on le frappe, pour comble de malheur, son cheval succombe, il se trouve à pied, sa hache brisée, avec son épée pour toute défense, il se relève, plus prompt que l'éclair, il sème les cadavres autour de lui, pendant que les Anglais, témoins de cette lutte de géant, crient en cherchant à le rejoindre :

— Courage! courage! ne faiblissez pas, nous arrivons.

Il sent ranimer ses forces, il combat toujours, mais son sang coule, mais il va succomber, lorsqu'enfin le dernier de ses ennemis mord la poussière à ses côtés, et, lui, tombe inanimé dans les bras des chrétiens qui s'étaient enfin frayé un chemin jusqu'à lui.

Bontemps et le page n'avaient pu le suivre, ils arrivèrent au moment où, le croyant mort, on le transportait dans la place, Isabeau se jeta sur lui, en poussant des cris affreux, quant à Bontemps, il grommelait entre ses dents :

— Toujours de même! ce diable d'homme court si vite, il a un tel poignet, qu'il est impossible de le suivre et de frapper où il a passé, mais voilà ce qu'il en rapporte!

— Il est mort ! il est mort ! disait la désolée comtesse, il est mort, je veux mourir aussi !

— Eh ! non, il n'est pas mort, madame, je vous en réponds, il n'est qu'évanoui. On le serait à moins. Nous l'avons retiré d'une autre passe ; emportons-le seulement, pansons-le, et, dans trois semaines, il n'y paraîtra plus.

Madame de Southampton l'écoutait à peine, toute à son désespoir, elle croyait son amant perdu. Elle le suivit sans songer à retenir ses cris ni ses larmes devant les nombreux témoins qui l'entouraient, et tous de sa nation. On le mit au lit, on visita ses blessures, qui étaient nombreuses, mais aucune mortelle. Elle en bénit le ciel, et jura qu'elle ne le laisserait plus s'exposer ainsi.

Selon la prédiction du brave sergent du guet, les forces de Charles revinrent très-vite, mais la comtesse le supplia tant, qu'il ne prit plus aucune part aux affaires des Anglais, et qu'il s'embarqua avec elle pour la France.

Il éprouva une sorte de joie orgueilleuse en revenant à Paris, ainsi accompagné. Madame de Bouillon, qui l'avait quitté si facilement, verrait quelle consolation il avait trouvé.

— Elle eût bien voulu m'en voir mourir de chagrin, mais elle n'en méritait pas la peine, et l'amant d'Isabelle de Southampton, celui pour qui une pareille femme a tout abandonné sur la terre, n'a rien à regretter ni à envier en ce monde, disait-il à Bontemps.

— Monsieur, elles étaient pourtant jolies, ces soi-disant grisettes de chez La Voisin. Vous dites que ce sont des duchesses et une Mazarine, encore ! je l'ai toujours pensé. Cette Voisin ne recevait que de cela. Aussi quels coffres on a trouvés chez elle ! que d'écus nous avons transportés de sa confiscation au trésor de l'épargne... et ailleurs !

L'arrivée de Kœnigsmarck produisit son effet ordinaire, on en parla dans tout Paris, même à la cour. Madame, princesse allemande, dans la force du terme, cousine de l'électrice Sophie de Hanovre, recherchait tout ce qui tenait à son pays, de près ou de loin, elle voulut voir le comte Charles-Jean, et l'envoya quérir. Elle se montra pour lui très-affable et très-bonne; elle le reçut souvent chez elle, le prit pour son cavalier dans les chasses du roi, qu'elle suivait aussi hardiment qu'un vrai piqueur. Voici, du reste, en quels termes elle rend compte elle-

même de sa connaissance avec Kœnigsmarck, dans une de ses lettres à la princesse de Galles, née princesse d'Anspach (28 octobre 1717).

« Il doit être assez dans le caractère de quelques dames anglaises de suivre leurs amants. J'ai connu un comte de Kœnigsmarck, qu'une dame anglaise avait suivi en habit de page. Elle était avec lui à Chambord, et comme, faute de place, il ne pouvait loger au château, il avait fait dresser dans la forêt une tente où il logeait. Il me raconta son aventure à la chasse; j'eus la curiosité de voir le soi-disant page. J'allai donc à cette tente, et il me présenta ce page. Jamais je n'ai rien vu de plus beau que cette figure; les plus beaux yeux du monde, une bouche charmante, une prodigieuse quantité de cheveux du plus beau brun, qui tombaient en grosses boucles sur ses épaules. Elle sourit en me voyant, se doutant bien que je savais son secret. »

La palatine, on le voit, n'y faisait pas tant de façons et les grandes dames de ce temps-là, même les plus scrupuleuses pour elles-mêmes, n'étaient point sévères pour les autres. C'est un exemple que celles de ce temps-ci devraient bien suivre. Plus tard nous allons encore retrouver ce témoignage de

la princesse dans une circonstance touchante, je ne raconte rien que de vrai, on le voit.

Madame de Bouillon ne put revoir Kœnigsmarck sans émotion, elle le rencontra pour la première fois chez Madame, le matin. Il n'hésita pas à s'approcher d'elle et à lui demander si elle daignait le reconnaître encore.

— Vous n'êtes pas de ceux que l'on oublie, monsieur le comte, en eût-on le droit et la volonté, votre renommée parle si haut, qu'il faut bien l'entendre.

— Me sera-t-il permis de vous présenter chez vous les hommages de mon souvenir, madame la duchesse?

— Venez quand il vous plaira, vous serez toujours bien reçu, mais vous me trouvez bien changée, n'est-ce pas, ajouta-t-elle avec mélancolie.

— Je vous trouve toujours belle et toujours jeune, madame, toujours telle que vous étiez et que vous serez longtemps.

— J'ai pourtant bien souffert !

— La rose vit et reste belle au milieu des épines.

— Et vous, monsieur le comte, vous êtes fort heureux, si j'en crois les bruits qui se répandent.

— On ne vous dira jamais assez combien je le suis, madame.

— Ne me montrerez-vous point un page miraculeux que tout le monde vous envie?

— Il ne se cache guère.

— Ah ! Kœnigsmarck, ajouta-t-elle tout bas, d'un accent jaloux, vous avez oublié bien vite.

— Pas avant qu'on m'oubliât moi-même, madame.

Il alla chez elle quelques jours après, son hôtel était plein de gens qui tous s'écartèrent pour le laisser passer. Chez nous, en tout temps, particulièrement en ces temps anciens, on a conservé un respect infini pour la gloire, et les hauts faits de Kœnigsmarck étaient connus de tous. Le roi lui-même avait dit :

— C'est un héros !

Il n'en fallut pas davantage pour le mettre à la mode. Ce jour-là l'amour-propre de madame de Bouillon souffrit plus que son cœur, en songeant qu'il ne lui appartenait plus et qu'il était ainsi célébré de toutes parts. Elle lui prodigua les sourires et les regrets en pure perte ; le souvenir d'Isabelle le défendait.

Il avait pour ami intime, dès son premier voyage, le neveu de madame de Montespan, le comte de Thianges, qui l'accompagnait partout et qui l'engagea

fortement à servir le roi dans cette guerre de Flandre si victorieuse en ce moment pour Louis XIV et qui devait plus tard amener ses revers. Il leva un régiment de ses propres deniers et s'offrit au roi de France, qui accepta ses services en lui disant :

— Monsieur le comte, le régiment de Kœnigsmarck sera le régiment de la gloire.

La pauvre Isabelle voyait avec désespoir le comte s'engager dans de nouvelles aventures, elle eût voulu le fixer avec elle dans un de ses châteaux, mais il s'y refusa absolument.

— Je te suivrai donc, lui dit-elle, puisque tu ne veux pas me suivre, toi !

IV

OU SONT LA FEUILLE DE ROSE ET LA FEUILLE DE LAURIER.

Le comte alla avec son régiment au siége de Courtray, il y fut blessé assez dangereusement pour ne pouvoir achever la campagne. Les deux inséparables, le page Isabeau et Bontemps revinrent avec lui à Paris.

— Monsieur, disait Bontemps, est-ce que nous ne quitterons pas enfin la France une bonne fois, pour n'y plus revenir? J'ai encore rencontré ma femme en arrivant, c'est pour moi un avant-goût de l'enfer, ce sera assez, il me semble, de toute l'éternité pour voir le diable.

— Laisse faire, mon pauvre Bontemps, que je reprenne des forces, et nous irons encore combattre

les Musulmans; pour moi un coup de sabre donné à eux compte double.

Ce ne fut cependant pas d'abord contre les Turcs qu'ils allèrent guerroyer, le régiment du comte fut envoyé en Catalogne, où il se couvrit de lauriers, selon l'expression du temps. Pas un officier dans toute l'armée dont la réputation fut aussi brillante que la sienne. Cependant sa vocation perçait toujours, et une lettre qu'il reçut du comte Othon, à cette époque, le décida tout à fait.

« Mon neveu, écrivait-il, l'oisiveté me pèse enfin, et la meilleure des femmes, à la longue, ne peut consoler de ce qu'on perd, en renonçant pour elle à la gloire. Je m'engage au service de la république de Venise, voulez-vous me rejoindre et m'amener le brave Bontemps, qui me rendra son estime lorsqu'il me verra à l'œuvre. Il s'agit d'une guerre en Morée, où nous aurons maille à partir avec nos anciens amis les Turcs, et je compte sur vous.

« A propos, amenez donc votre beau page, que je le voie. »

Kœnigsmarck ne pouvait résister à une pareille lettre, et cependant bien des motifs devaient le retenir. La comtesse était grosse; après tant de

courses, d'épreuves, de toutes sortes, elle ne comptait plus sur ce nouveau lien, mais, lorsqu'elle apprit la résolution du comte, elle lui déclara qu'elle le suivrait envers et contre tous.

— Dans votre état, Isabelle, songez donc à l'imprudence !

— Je vous suivrai.

— Mais notre enfant?

— Notre enfant ne vient qu'après vous dans mon cœur, vous d'abord, vous avant toutes choses. Si vous partez, je partirai.

Il essaya en vain de la retenir. C'était un de ces cœurs que rien ne fléchit, lorsqu'il s'agit de ce qu'ils aiment. Elle se mit en route avec lui, dissimulant ses souffrances et sa fatigue, afin de lui ôter toute inquiétude et tout prétexte de songer à une séparation.

Un soir, ils arrivèrent dans une auberge, après une longue journée; Isabelle ne se soutenait plus.

Mais je laisse ici la parole à Madame, le fait vaut la peine d'être attesté par elle, il en aura plus de valeur.

« Lorsqu'il partit de Chambord pour l'Italie (dit-elle dans la même lettre), le comte de Kœnigsmarck se trouva dans une auberge, et en sortit le matin pour

faire un tour de promenade. L'hôtesse de cette maison courut après lui et lui cria :

— Montez vite là-haut, monsieur, votre page accouche.

Le page accoucha en effet d'une fille. »

On comprend dans quel embarras ils se trouvèrent. Isabelle avait mal calculé sans doute, ou les fatigues de la route avaient avancé son terme, dont elle se croyait très-loin.

Il fallut retourner sur ses pas. La vue de son enfant avait éveillé chez cette jeune femme un sentiment inconnu; elle ne voulait plus le quitter maintenant, en retrouvant sur son visage les traits de son père, elle l'aima autant qu'elle l'aimait lui-même, et sentit qu'elle se devait au plus faible.

Lady Southampton était catholique, elle annonça sa résolution de se retirer au couvent avec sa fille, pendant l'absence du comte.

— Le rôle du page est fini, lui dit-elle, celui de la mère commence, je saurai le remplir ainsi que j'ai rempli l'autre.

Kœnigsmarck fut transporté d'admiration, de la nouvelle face sous laquelle se présentait ce caractère, il le lui témoigna vivement.

— Mon ami, lui dit-elle, Dieu m'est témoin que, si je suivais mon cœur et mon amour, je ne vous quitterais point, mais cette enfant, c'est la vôtre, elle vous appartient comme à moi, et tous mes soins doivent lui être prodigués. C'est un dépôt confié par vous, mon bien-aimé, le dépôt le plus sacré et le plus cher. Je me dois à elle, c'est un sacrifice, je le ferai à vous et pour vous, vous m'en aimerez peut-être mieux après.

La veille de son départ, le comte reçut une lettre de madame de Kœnigsmarck, pleine de tendresse et d'inquiétudes. Bien qu'il lui eût caché sa campagne contre les Turcs, elle en avait le pressentiment.

« Mon fils, je ne sais ce qui vous arrivera, ni ce que ces Turcs ont encore à faire avec vous, mais j'ai rêvé cette nuit que je vous voyais sur le rivage de leur mer, tout sanglant, la tête séparée du corps, par un coup de sabre. Mon fils, prenez garde, les pressentiments d'une mère ne trompent jamais. »

Charles-Jean se garda de montrer cette lettre à la comtesse. Il lui cacha au contraire l'espèce de crainte vague qui l'agitait lui-même. Pour la première fois il partait sans plaisir. En vain Bontemps lui représentait d'avance les succès, les belles batailles qui les at-

tendaient ; il secouait mélancoliquement la tête en disant :

— Il m'arrivera malheur, Bontemps, ma mère a raison.

Le moment de la séparation fut affreux. Isabelle en pensa mourir. Elle se cramponna aux bras du comte, il fallut l'en arracher. On la transporta évanouie près du berceau de sa fille ; en revenant à elle, son enfant frappa d'abord ses regards.

— Ma chère petite fille, lui dit-elle, nous voilà bien seules en ce monde. Ah ! si tu pouvais prier pour ton père. Dieu t'entendrait mieux que moi.

Le comte de Thianges entra, dès qu'il la sut en état de la recevoir. Kœnigsmarck à son départ lui avait recommandé ces deux frêles créatures.

— Je vous les lègue, mon ami, si je ne reviens pas, prenez-en soin, ayez pitié d'elles, car elles n'auront plus que vous. Isabelle a tout abandonné pour moi ; sa famille, je le sais, mais je ne lui ai jamais dit, la déshérite de ses biens. Grâces aux revers de la fortune, je ne suis qu'un soldat d'aventure sans héritage et sans argent. Ce que je laisserai est à ma fille, mais laisserai-je quelque chose ? j'ai achevé le peu que j'avais au service de votre roi, tâchez qu'il le sache,

afin de protéger ces deux aimées en souvenir de moi.

M. de Thianges était le plus fidèle des amis, il remplit cette mission avec dévouement, il la remplit jusqu'à la mort. Vous n'en trouverez guère aujourd'hui de cette trempe.

Le comte retrouva son oncle à Venise, celui-ci avait repris, avec le harnais, ses idées, ses habitudes de garçon. En revoyant Charles, il lui demanda sur-le-champ :

— Eh bien, le mystérieux page, où est-il?

— Il n'existe plus, mon oncle.

— Quoi ! elle est morte, la pauvre femme ! si jeune ! C'est donc pour cela que je vous vois une mine de désolation, vous avez tort, mon neveu ; il ne manque pas de maîtresses sur la terre pour un homme comme vous.

— La femme existe, mon oncle, elle existe doublement, puisqu'elle est mère, c'est le page qui n'existe plus.

— Ah ! je comprends, elle ne peut être page et bercer le maillot, vous ne nous avez pas amené tout cela, je suppose? tant mieux, les absents et les absentes ont tort. Il y a diablement de belles créatures

à Venise, n'est-ce pas, Bontemps ? Nous irons voir cela ensemble.

— Et madame votre femme ?

— Madame ma femme est chez elle, tranquille, avec son père, que diable pourrait lui faire la fidélité ridicule que je lui garderais ? demandez à Bontemps.

— La fidélité, monsieur le maréchal, je ne connais pas cela.

Le comte Othon avait été fait maréchal depuis son mariage, il portait dignement cette haute dignité, dont son père, on le sait, fut revêtu avant lui. Je ne voudrais pas jurer que Charles ne le suivit point dans ses courses de galanterie et qu'ils n'eussent fréquenté ensemble quelques boudoirs et quelques ruelles. Quoi qu'il en soit, nous retrouvons le jeune comte, au moment de s'embarquer, à trois heures du matin, se promenant seul sous les arcades de la place Saint-Marc, au même endroit où il avait vu la comtesse pour la première fois. Ses réflexions mélancoliques brisaient son cœur ; il se reportait aux beaux temps de son amour, à ces douces heures de jeunesse, où tous les deux, doucement balancés dans une gondole, sous un ciel merveilleux, ils échangeaient les paroles qu'ils avaient tant de fois répétées de-

puis, sous d'autres cieux et dans d'autres climats.

— Hélas! hélas! disait-il, c'en est fait, je ne la verrai plus, mon Isabelle, je ne reviendrai plus ici, je ne retrouverai plus ni mon pays, ni ma mère, ni mon enfant, ni rien de ce que j'aime. La terre étrangère recevra mon dernier regard.

Le comte Othon le trouva ainsi triste et désolé. Il essaya de changer ses idées, mais Charles n'était pas de ces natures qui varient.

— Si j'étais Philippe, mon oncle, vous le persuaderiez, mais moi...

Ils descendirent en Morée et tous les deux alors oublièrent et les pressentiments et les plaisirs. Ils se couvrirent de gloire à l'envi l'un de l'autre, aux siéges de Navarin et de Modon, dans l'expédition si dangereuse d'Argos. Ils échappèrent à tous les périls et sortirent, sans une blessure, de ces combats où les morts tombaient autour d'eux comme des épis moissonnés. Charles-Jean commençait à se moquer des présages, il avait reçu la veille un messager d'Isabelle, lui donnant des nouvelles de son enfant, toutes deux l'attendaient bien portantes, à l'ombre du sanctuaire; il se promenait au bord du rivage, lorsque son oncle s'approcha de lui d'un air soucieux, et lui dit :

— La peste est dans l'armée.

Charles-Jean devint pâle.

— Voilà notre seul et véritable ennemi, mon oncle, celui que nous ne vaincrons pas, l'unique qui puisse venir à bout des Kœnigsmarck. Nous n'en échapperons point.

— Voilà encore vos idées folles.

— Elles ne sont pas folles, elles sont justes, je le sais, j'en suis sûr; si vous avez des dispositions à prendre, faites-les.

— Eh parbleu! elles sont faites! Croyez-vous qu'un homme marié s'en aille ainsi à l'aventure, sans avoir abrité son nid? J'aime ma femme, voyez-vous, mon neveu, malgré mes vagabondages, je l'aime si bien qu'il m'a fallu beaucoup de courage pour la quitter, ainsi elle a son sort arrangé, j'en suis fâché, mes chers neveux, mais je lui laisse tout ce que je possède.

— A votre aise, mon oncle! vous en êtes le maître. Quant à moi, excepté pour ma pauvre enfant et sa mère, je n'ai besoin de rien, Philippe est en passe d'en gagner, il n'y a que mes sœurs, dont vous eussiez pu vous souvenir.

— Eh! eh! j'y ai un peu pourvu. D'ailleurs la

beauté d'Aurore et l'excellent caractère de Wilhelmine ne suffisent-ils pas? Par ma foi! nous parlons comme si j'étais mort, et j'ai bon pied, bon œil, malgré cette chienne de peste, dont je ne suis pas plus charmé que vous.

La maladie fit des progrès effrayants en quelques heures et en quelques jours. A peine le premier cas s'était-il déclaré que vingt autres le suivirent et que le lendemain la moitié de l'armée fut envahie. Les moyens sanitaires étaient presque nuls à cette époque et, lorsqu'une épidémie sévissait, surtout dans une grande accumulation d'hommes, elle faisait nombre de victimes. Il n'était pas dans le caractère et dans les habitudes des Kœnigsmarck de fuir les dangers d'aucune sorte. Ils se mirent à soigner les malades avec un zèle que rien ne put ralentir, et que Bontemps imita, moitié par dévouement à ses camarades, moitié pour suivre ses maîtres. On voyait la grande taille, les membres colossaux du comte Othon, le beau et mélancolique visage de Charles-Jean, la figure fine et rusée de Roger dans toutes les tentes. Ils passaient les jours et les nuits, administrant pieusement les remèdes prescrits par les frater suivant les armées.

Le comte Othon disait en jurant suivant son habitude :

— Il se peut que je les tue, ces pauvres gens, avec mes poudres et mes drogues, mais, si je les tue, c'est de si bonne foi, qu'il ne faut pas m'en savoir mauvais gré.

On ne se battait plus, d'un commun accord, les combattants étaient tous aussi atteints d'un côté que de l'autre. Les morts tombaient par douzaine, par centaine, c'était une véritable désolation. Chaque soir ou plutôt chaque matin, avant de prendre un peu de repos, Charles-Jean restait quelques minutes le visage caché dans ses mains remerciant Dieu qui l'avait encore conservé pour sa pauvre Isabelle, pour sa pauvre enfant.

— Oh! laissez-moi, Seigneur, murmurait-il, vous qui m'avez épargné sur les champs de bataille, vous qui m'avez retiré de dangers si horribles, sauvez-moi pour ces deux êtres qui ont tant besoin de moi.

Il dormait quelques heures si on ne venait pas le réveiller, car rien ne se faisait sans lui, et puis il repartait avec le même zèle, après une nouvelle prière.

Un matin il s'éveilla la tête lourde, les paupières

pesantes, premiers signes qu'il avait si souvent observés chez les autres.

— Je suis perdu, mon Dieu! se dit-il, je dois songer à elles pendant qu'il me reste encore des forces qui vont disparaître. Bontemps, ajouta-t-il, mon garçon, il va falloir nous quitter. Rappelle-toi le serment que tu m'as fait, de transporter mon corps dans la sépulture de ma famille, de porter mes dernières volontés à la comtesse et au comte de Thianges, et, si mon oncle ne te garde pas, ou s'il succombe comme moi, ainsi que je le crains, de retourner près de mon frère et de t'attacher à lui comme tu l'étais à nous. Il a besoin d'un serviteur dévoué, Philippe, que tous les hommes menacent et que toutes les femmes adorent.

— Monseigneur, vous vous trompez, vous vous portez bien, ce n'est qu'un peu de fatigue, mais, si un malheur arrivait, soyez tranquille, quand Bontemps a donné sa parole, il la tient.

Deux heures après, Charles-Jean était étendu sur son lit de douleur, son oncle et Bontemps le soignaient avec le zèle de toute leur tendresse, il se sentait perdu, mais il ne se soumettait pas moins à ce qu'ils lui demandaient. Il buvait leurs tisanes et suivait leurs prescriptions.

— C'est inutile, mes bons amis, leur disait-il, rien n'y fera, je m'en vais.

— Eh! non, morbleu! tu ne t'en vas pas, il serait par trop bête que cette sotte engeance de peste fût plus forte que nous. Du courage! et nous nous en tirerons.

Hélas! les soins, les prières, les remèdes furent inutiles, Charles-Jean succomba le troisième jour, après avoir lutté contre la mort avec toute la force de sa volonté, de sa jeunesse et de sa vigueur. Il se cramponnait à la vie, mais la mort fut plus puissante que lui. Au moment de rendre le dernier soupir, il supplia son oncle de prendre soin de sa fille, et de ne pas la laisser dans l'abandon.

— Je vous promets qu'elle ne manquera de rien; si je retourne en Europe, j'en ferai une Kœnigsmarck, pour le peu qu'elle s'y prête. Reposez-vous sur moi.

Au coucher du soleil, au moment où son dernier rayon dorait le sommet de sa tente, Charles-Jean poussa un profond soupir, sa tête retomba sur son épaule.

— Ah! dit-il, ni ma mère ni Isabelle ne pourraient me reconnaître en l'état où je suis, ce n'est pas moi qui meurs, ce n'est pas même mon image, il

ne reste rien de Charles-Jean de Kœnigsmarck, plus rien qu'une vaine renommée et le souvenir dans les cœurs qui l'ont aimé. Dites-leur que ma dernière pensée a été pour eux, et que je vais les attendre.

Il avait assisté trop souvent à la décomposition apportée par la maladie au moment de la mort, pour ne pas savoir dans quel état épouvantable il était tombé. Son oncle le regardait en tordant sa moustache.

— Mille tonnerres ! dit-il tout bas à Roger, il y a de quoi se désoler, pour de braves soldats, de mourir ainsi, au lieu de recevoir un bon coup de feu dans la poitrine, qui vous laisse au moins figure humaine; regarde ce pauvre enfant à quoi il ressemble. Faudra-t-il donc m'en aller comme cela, Bontemps? je ne m'en consolerais point.

Charles-Jean resta en agonie et ne prononça plus une parole ; la lutte fut terrible. Enfin, un peu avant minuit, il y succombait. Jamais paladin plus accompli n'avait fourni le sujet de ces belles épopées du moyen âge, jamais plus de beauté, de vaillance, de loyauté ne furent réunis dans un seul homme à un degré plus éminent. Il avait vingt-six ans à peine, et sa vie était déjà pleine bien plus que celle de dix

hommes ordinaires. S'il eût vécu, l'histoire eût enregistré son nom parmi les plus grands, mais, victime de la fatalité, de la malédiction attachée à sa race, il fut vaincu par la destinée, il ne pouvait l'être que par elle. La douleur de son oncle et celle du fidèle serviteur furent immenses. Ils veillèrent le corps en pleurant, ces vieux soldats qui n'avaient jamais pleuré. On lui fit faire un cercueil après avoir embaumé le cadavre à la manière des Orientaux. Le comte Othon alla lui-même chercher dans le camp ennemi les savants pour cette opération. On ne put refuser cette consolation à une douleur immense, que les infidèles comprirent et respectèrent.

— Mes braves amis, leur dit-il, en les reconduisant, et lorsqu'ils eurent accompli leur tâche, et qu'il les eût payés grassement, je vous retiens pour me faire la même cérémonie, n'y manquez pas, je vous en prie, quand mes gens iront vous en prier de ma part.

Il fut prophète. Peu de jours après, il expira aussi en disant à Bontemps :

— Tu porteras mon corps avec celui de mon neveu, et détale vite, si tu veux pouvoir remplir notre commission. Les Kœnigsmarck s'en vont, Roger,

la malédiction lancée à mon père porte ses fruits. Il ne reste plus qne mon neveu Philippe, mais il n'en a pas pour longtemps du train où il marche. Il finira par quelque poignard.

Ce furent ses dernières paroles.

Le triste Bontemps accomplit de point en point la mission qu'il avait reçue. Le corps d'Othon-Guillaume fut embaumé comme celui de son neveu, et il partit peu de jours après pour Stade, entre ces deux cercueils, que les comtesses de Kœnigsmarck vinrent recevoir. Il lui restait encore une pénible et douloureuse démarche, il devait porter à milady Southampton l'épouvantable nouvelle, il devait remettre au comte de Thianges la lettre qui lui confiait désormais la veuve et l'orpheline. Il se rendit à Paris. Je renonce à peindre le désespoir d'Isabelle, il se comprend de reste. Invoquons encore une fois le témoignage de la Palatine pour la fin de cette romanesque histoire. Voici comment se termine sa lettre à la princesse de Galles :

« On mit la mère et l'enfant dans un couvent à Paris. Tant que le comte a vécu, il en a eu grand soin, mais il mourut en Morée et le page fidèle ne lui survécut pas longtemps. Elle est morte comme

une sainte. Un ami du comte, neveu de madame de Montespan, nommé Thianges, a pris soin de la petite fille. Après la mort de celui-ci, le roi a donné une pension à cette pauvre créature, je crois qu'elle est encore au couvent. »

Isabelle, depuis qu'elle eut appris la mort du comte, ne fit que languir sur la terre, elle fit amende honorable de sa conduite, elle demanda pardon à son mari et à sa famille. Elle écrivit à la comtesse de Kœnigsmarck, pour lui recommander sa fille, la malheureuse mère ne reçut point cette lettre. Peu de temps après la perte de son fils elle mourut aussi; laissant la belle Aurore sous la tutelle de sa sœur, la comtesse de Levenhaupt, mariée peu de temps auparavant.

Hélas ! il faut bien le dire, au milieu de tout ce qui suivit on oublia la fille de Charles-Jean de Kœnigsmarck. Bien des années après, Aurore se souvint de l'enfant de son frère ; elle chercha à la rapprocher d'elle, elle écrivit au couvent, la jeune fille était entrée en religion, elle ne pouvait ni ne voulait en sortir pour habiter avec des hérétiques.

Bontemps, libre de ses devoirs, partit pour Dresde où se trouvait Philippe, auquel il portait la lettre de

son frère. Il en fut reçu comme il devait l'être, le comte le prit à son service et lui donna sa confiance.

Nous allons maintenant revenir à la cour de Hanovre et à celle de Saxe, c'est là que nous resterons principalement désormais.

V

UN COURONNEMENT.

Philippe partit sur-le-champ, il avait essayé de revoir la princesse, de revoir mademoiselle de Kensebeck et n'avait reçu d'autre réponse qu'un froid congé et ses lettres déchirées. La bonne confidente même, toute indulgente qu'elle était, n'avait pu cette fois l'excuser, elle vit sa maîtresse au désespoir, elle sentit l'affront impardonnable qu'elle avait reçu et comprit combien cette plaie se cicatriserait difficilement. Elle essaya de lui remontrer qu'en ceci la fatalité avait fait plus de la moitié de la faute...

— Il ne croyait pas que la danse fût conduite par vous, il comptait sur moi et n'a jamais songé à vous rendre témoin d'un pareil outrage. Il a cru, au

contraire, par ce moyen extrême, épouvantable j'en conviens, se débarrasser et vous aussi de cette comtesse, votre ennemie et votre obstacle éternel.

— Ne m'en parle pas, ne m'en parle jamais. Il a manqué à la fois à la princesse, à la femme, à l'amante, il a manqué à ses promesses, à mes sentiments les plus justes et les plus naturels ; ne m'en parle pas, te dis-je, cet homme est indigne d'une pensée de moi, je l'oublierai, je l'ai oublié.

— Madame, voici une lettre, lisez-la, il s'explique peut-être...

— Je ne veux rien lire, renvoie-la lui, déchire tout ce qui viendra de lui, même pour toi, qu'il parte à l'instant et ne se présente jamais devant mes yeux. C'est là toute ma réponse.

Kensebeck dut s'en contenter et la transmettre, Philippe se fit un mérite de son obéissance, mais il laissa un domestique affidé, chargé de transmettre de nouvelles lettres à la confidente et de le tenir au courant de ce qui se passerait. Ces soins pris, il se mit en route, lui heureux de revoir Nisida, à qui l'absence rendait tous ses charmes, et d'assister au couronnement de son ami, dont les fêtes promettaient d'être brillantes.

— J'ai échoué, *pour le moment*, en Hanovre, j'ai fait un pas de clerc, en n'achevant pas assez la scélératesse de la Platen et l'amour d'un vieillard bon et facile. Il me reste, pour me dédommager, une belle et tendre maîtresse et les plaisirs d'une cour, l'amitié d'un souverain, ses faveurs très-certaines, la fortune, la gloire, l'avenir et la belle Dorothée, lorsqu'elle daignera me pardonner; allons, la vie est belle encore, ne nous décourageons pas.

Il tomba comme une bombe à Dresde, on ne l'y attendait point; en le voyant, Nisida se trouva mal, elle s'appuya sur un meuble, incapable de faire un pas et de voler dans ses bras.

— Philippe ! mon Philippe ! dit-elle.

— Pauvre enfant ! combien elle est changée ! murmura-t-il.

Sa pâleur, son œil éteint, le frappèrent douloureusement.

— As-tu donc été malade, ma pauvre Nisida?

— Non, j'ai été loin de toi.

— Chère, chère amie, me voilà maintenant, tout va changer.

— Pour longtemps?

— Pour toujours.

— Et tu ne retourneras plus...

— Ma mission est terminée, je l'espère du moins, interrompit-il, il n'est question de rien de ce genre, ma Nisida, aie patience et courage, oublie tes chagrins, je suis près de toi. Tu es bien belle! mais tu es belle autrement; tu ressembles à cette statue de la Résignation que nous admirions ensemble à Vienne, sur le tombeau de cette jeune fille, tu sais?

— Oui, mon Philippe, oui, je suis résignée, je suis résignée à mes maux, mais je ne le suis pas aux tiens. Je ne suis pas résignée à tes dangers, à la perte de ta réputation et de ta vie. Tu peux rester loin de moi, aussi longtemps que tes plaisirs et tes affaires le demanderont, j'en mourrai peut-être, mais je n'en murmurerai jamais; je t'appartiens, je t'ai voué ma vie, j'ai renoncé à la vertu, j'ai renoncé à ma mère, à la tienne, à toutes mes autres affections en ce monde, non pas pour moi, mais pour toi. Cependant tu as bien fait de venir, car, si tu avais tardé davantage, j'allais partir pour Hanovre, moi.

— Je n'étais point à Hanovre, répliqua-t-il en rougissant malgré lui.

— Tu y étais, mon pauvre Philippe, n'essaye pas de le nier. Comment peux-tu croire que tu passeras

tant de mois loin de moi, sans que je sache où tu les passes? Tu ne me connais guère, va ! Tu ne sais pas de quel amour je suis possédée, et combien cet amour domine tout mon être. Tu étais à Hanovre, et voici ce que tu y as fait.

Elle lui raconta, non pas ses entrevues secrètes et ignorées avec la princesse, mais sa liaison avec madame de Platen, les jalousies de celle-ci, ses accusations auprès de l'électeur, enfin ce qu'il était impossible de savoir, le reste, la passion de Dorothée, la sienne, elle l'avait deviné, avec cette intuition de l'amour vrai, qui ne se trompe point.

Philippe la regarda étonné.

— Qui t'a appris tout cela? demanda-t-il.

— Mon cœur et mon amour, et des amis aussi.

— Quels amis?

— Je ne puis le dire.

— Quoi! Nisida, des secrets pour moi?

— Des secrets pour toi, jamais! tant que ce seront les miens; ici je ne suis pas libre, j'ai juré de garder le silence.

Philippe ne pouvait accuser que l'électeur, puisque lui seul connaissait l'existence de Nisida et la voyait quelquefois. Elle passait ses journées et ses soirées

absolument seule, dans cette petite maison, dont elle n'était pas sortie un instant. Son unique promenade était le petit jardin; son unique société, un petit chien bichon que Philippe lui avait donné. Elle n'était vue de personne. Les rares habitants de ce quartier éloigné ne soupçonnaient même pas son existence. Le dévouement, l'abnégation, étaient complets.

Le jeune homme n'insista pas, il ne voulait point blesser ce cœur dont il comprenait l'adorable tendresse, il essaya de plaisanter sur ces espions que Nisida avait mis après lui, disait-il, et sur leurs faux rapports.

— Ne ris pas, mon Philippe, c'est grave, c'est bien grave tout ceci, et, si nous nous revoyons, nous devons en bénir le ciel. Il faut me promettre, me promettre sérieusement que tu ne retourneras plus à Hanovre, je le veux.

— Nous avons le temps d'y penser, Nisida.

— Non, ne remettons point ce que nous pouvons faire à l'instant, promets-le moi, donne-moi ta parole.

— Ma parole, je ne puis te la donner, il est des circonstances... des raisons...

— Ton amour pour la princesse, ou pour cette

méchante Platen, n'est-ce pas? pour toutes deux peut-être, je ne sais que trop combien cela est possible ! d'abord pourquoi es-tu venu si vite, si à l'improviste? j'ai reçu hier ta lettre où tu m'annonces une séparation longue encore.

— J'ai voulu te surprendre.

— Non, il y a une autre raison. Je la saurai.

Pauvre Nisida ! toujours savoir! Les femmes qui aiment sont ainsi; elles vont au-devant des douleurs, comme si les douleurs ne venaient pas assez vite.

L'électeur allait présider aux funérailles de son père, avant son couronnement. Il revit Philippe avec grand plaisir, lui fit raconter ses aventures, et rit avec lui de la scène du bal, dont il ne calculait pas la portée.

— Cependant, dit le prince, si vous m'en croyez, Philippe, vous ne retournerez plus à Hanovre, un vieillard imbécile et amoureux à ce point est un instrument dangereux dans les mains d'une femme telle que celle-là.

— Et Dorothée?

— Ah! oui, Dorothée, je le comprends. C'est un grand aimant qu'une passion contrariée tant de fois, cependant..... n'y retournez point. Pour vous enga-

ger à me croire sur parole, je vous donne un régiment, comte de Kœnigsmarck, avec le titre de général-major. Vous n'êtes donc plus au service de l'électeur de Hanovre et vous me resterez.

— Ah ! que de grâces, monseigneur !...

— Dites : *mon ami*, et nous serons plus que quittes.

— Pourtant Dorothée.....

— N'avez-vous pas Nisida ? cette charmante, cette adorable Nisida ? ah ! vous ne méritez point un pareil bonheur, puisque vous ne savez pas en jouir et que vous ne l'appréciez point.

Frédéric-Auguste parla ensuite longuement d'Aurore. Il y songeait toujours, et il avait déjà mille fois essayé d'attirer madame de Kœnigsmarck à Dresde, il l'avait engagée à venir aux fêtes de son couronnement, elle déclinait ces invitations sous mille prétextes, et sentait trop le danger d'exposer sa fille à de pareilles séductions, cependant la destinée est plus forte que tout.

— Mon cher Philippe, ajouta-t-il, il me tarde de me délivrer des réjouissances et des désespoirs officiels. Nous avons à reprendre nos joyeux soupers, nos conversations, nos parties folles. La couronne me pèse déjà et elle me pèserait bien davantage, s'il

4.

fallait toujours la porter gravement. Je compte sur vous.

— Malgré Nisida, en faveur de qui vous prêchiez si bien tout à l'heure? demanda Philippe en souriant.

— Pauvre Nisida! vous me la faites oublier aussi, voyez ce qu'est l'exemple. Elle n'en saura rien, et puis elle a déjà tant pardonné!

Aussitôt que le prince fut libre, il tint sa parole, et chaque soir le palais de Maritzbourg voyait rassemblés de joyeux convives, des femmes plus que suspectes y tenaient les premières places, l'électeur ayant déclaré les dames de la cour ennuyeuses et bégueules au suprême degré; excepté une ou deux tout à fait sans façons et dès longtemps admises dans le petit harem qu'il passait en revue. Philippe était l'âme de ces fêtes, son esprit, son entrain, sa verve, ses piquantes railleries les animaient et en faisaient le plus grand charme. Un de ses sujets favoris d'épigrammes était la comtesse de Platen, dont chacun se divertissait à lui faire raconter les aventures et les anecdotes. Avec son étourderie ordinaire il acceptait le défi et relevait le gant jeté par les convives.

— Est-elle donc aussi belle qu'on le dit? de-

manda une jeune beauté, en grignotant du bout des dents un bonbon, ou une aveline.

— Demandez cela à mon père, ma belle, il a pu la connaître à votre âge et l'avoir admirée dans tout son éclat. Pour moi, j'ai vu briller les dernières étincelles de ce tison enflammé.

— Ce qu'on répand sur ses passions effrénées est donc véritable? reprenait une autre.

— Ce n'est pas même la moitié de la vérité, rien ne peut vous en donner l'idée. On se sent flamber rien que sous son regard.

— Elle veut sans doute être aimée de même, n'est-ce pas?

Elle veut être aimée plus. Il faut surpasser le brasier en chaleur pour que cela commence à la satisfaire.

— Comment fait alors le vieil électeur? s'écria Frédéric-Auguste, en riant aux éclats.

— Elle s'en soucie bien, de l'électeur. Pourvu qu'il lui donne des fêtes, des palais, des diamants, et beaucoup d'or, elle n'en demande pas davantage.

— Mais que lui donne-t-elle en échange?

— Vous le savez ce qu'elle lui donne, une couronne plus riche et plus élevée de très-haut que la

sienne, et il doit être heureux de la recevoir de sa main.

— Kœnigsmarck, ceci est affreux, on prétend qu'elle vous adore, on prétend qu'elle est prête à se jeter à la rivière pour un de vos caprices, vous êtes un ingrat.

— Monseigneur, j'ai largement payé ce que vous appelez mes caprices, je l'ai adorée aussi, seulement mon adoration a passé avant la sienne, que diable voulez-vous que j'y fasse ?

— Prenez garde, monsieur de Kœnigsmarck, madame de Platen est une femme dont il est dangereux de parler ainsi, dit une voix grave.

— Et pourquoi? que me fera-t-elle? aura-t-elle des chevaliers pour me pourfendre? aura-t-elle des assassins pour m'imposer silence?

— Peut-être, répliqua la même personne, je la connais de longue main, moi qui vous parle, cette belle Élisabeth.

— Vous, monsieur le conseiller ?

— Oui, moi, et à mes dépens, répliqua le conseiller, en secouant la tête. Je l'ai vue à la cour de Vienne, j'étais jeune encore alors, je l'ai aimée, j'ai été très-près d'en faire ma femme, un rayon d'en haut

m'a éclairé. Défiez-vous, monsieur de Kœnigsmarck.

— Je vous assure que je ne la crains guère, la pauvre femme, elle n'a pas grande puissance, et vous vous trompez sur ce caractère-là. Elle n'a que des passions et des sens, et, pourvu qu'elle trouve à les satisfaire, le reste lui importe peu.

— Je la connais, monsieur, je la connais et par expérience, vous dis-je. Un jeune lieutenant aux gardes m'avait précédé dans les espérances matrimoniales. Un des archiducs ayant montré le plus grand désir de cette union, le lieutenant, éclairé par la jalousie, se retira brusquement et eut le tort d'en laisser percer le motif. Trois jours après, il faisait une ronde de nuit autour des remparts, on le ramassa le lendemain dans le fossé, du côté de Léopoldstadt, il s'était tué, assurait-on, en voulant marcher trop près du bord, lui qui connaissait si bien le sentier et qui l'avait tant parcouru ; d'autres disaient tout bas qu'on avait trouvé le cadavre percé d'un coup de poignard ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'en revint point.

Un moment de silence profond suivit ces paroles, ce fut encore le conseiller qui le rompit, en ajoutant en façon de corollaire :

— Et à cette époque, Élisabeth de Meissemberg avait vingt ans !

Personne ne répliqua que l'électeur, qui reprit quelques minutes après :

— A votre place, Philippe, je fuirais cette vipère-là.

Philippe but un grand verre de vin du Rhin, ensuite il s'en versa un second et, se levant d'un air résolu :

— Santé, longue vie, beauté éternelle, amours sans fin à la noble comtesse de Platen ! puisse-t-elle trouver une longue succession de jeunes et beaux seigneurs, vigoureux, braves, charmants, et couler doucement ses jours dans l'oubli des infidèles, des perfides et des absents, en particulier de son très-humble serviteur, le comte Philippe de Kœnigsmarck.

— Ainsi soit-il, répéta le chœur joyeux, lui faisant raison.

— Et n'en parlons plus ! ajouta l'électeur.

— Pas aujourd'hui du moins, reprit une belle fille, sa favorite du moment, car je ne veux pas perdre ce sujet inépuisable de la Platen, je veux qu'il nous raconte ses histoires et surtout du bal, qui a tant prêté à rire à la cour du Hanovre.

Cette conversation reprenait presque à chaque souper, madame de Platen était moquée, bafouée avec une joie toujours nouvelle. On ne tarissait pas en plaisanteries, elle avait dix noms ridicules, son portrait était recommencé tous les soirs d'une façon nouvelle, le prince lui-même se laissait aller à ses épigrammes, et nul ne savait les aiguiser mieux.

— Eh bien, mesdames, dit-il un jour, pour vous plaire davantage, je chargerai Kœnigsmarck d'inviter de ma part cette comtesse de Platen à visiter ma cour, elle le fera, je gage.

— Elle a failli y venir avec moi dernièrement, si j'avais voulu l'y conduire, cela n'a tenu qu'à ma volonté.

— Mon opinion est qu'elle ne vous pardonnera pas, mon cher comte.

— Ah ! bah ! elle m'a déjà oublié.

— Un pari comme en Angleterre, le voulez-vous?

— Un pari avec vous, belle Iris! on est sûr de perdre.

— Eh bien, si madame de Platen se console et vous laisse en repos, je vous donnerai...

— Quoi?

— Le joli épagneul qui vous plaisait tant hier.

— Et si, au contraire, elle me poursuit, si elle me tue, que me donnerez-vous?

— Un regret.

— Décidément j'ai tort et avec vous on joue à qui perd gagne.

VI

LES ORPHELINS.

Philippe partageait ainsi joyeusement et étourdiment son temps entre les soupers de Maritzbourg, la petite maison de Nisida, et les exercices militaires de son régiment. Il avait ensuite ses particuliers avec l'électeur, et se mêlait un peu de politique, sans qu'il y parût. La politique se menait lestement alors à la cour de Saxe, et l'électeur n'était qu'à moitié de l'école de Louis XIV, qu'on accusait d'avoir de jeunes conseillers et une vieille maîtresse. Il fut plus tard d'un autre poids dans la balance européenne, mais, à cette époque, il n'y comptait encore pour rien, on le traitait en enfant, il rattrapa son rang.

Les semaines et les mois se passèrent ainsi, sans

que Philippe entendît parler de la cour de Hanovre, autrement que par des lettres de jeunes gens. Madame de Platen avait repris son empire, l'électeur pardonnait, la cour semblait avoir oublié comme lui. Le prince Georges adorait de plus en plus mademoiselle de Schulembourg, et Dorothée vivait tantôt dans une retraite profonde, tantôt dans des étourdissements de fêtes successives. On n'osait pas prononcer son nom, et il n'était question de lui nulle part.

Il écrivit deux ou trois fois à mademoiselle de Kensebeck, elle ne répondit point. Il ne se lassa pas et écrivit encore; ses lettres lui furent renvoyées cachetées. Il ne perdit pas courage et écrivit de nouveau, elle lui répondit après bien longtemps :

« Vous êtes prié de vous épargner la peine d'envoyer des billets qu'on ne lit point. »

Il trouva que c'était un progrès et renouvela ses instances. Il en fut récompensé par une autre ligne, qui lui fit faire des cris de joie :

« Comment pourriez-vous vous justifier ? »

Ces mots étaient d'une écriture tremblante et contrefaite qu'il ne pouvait méconnaître. Il se hâta de répondre, et il écrivit dix pages, dans lesquelles il

prouva, clair comme le jour, qu'il n'avait aucun tort, et que la princesse seule était coupable, ce qui l'engagea immédiatement à lui demander pardon. Il en est toujours ainsi en pareil cas; l'offensé fait amende honorable et avoue les torts qu'il n'a pas.

La correspondance s'établit alors et devint de plus en plus intime. Cette correspondance existe, elle prouve, jusqu'à l'évidence, le sentiment qui les unissait et les espérances qu'ils avaient conçues.

Sur ces entrefaites, Philippe fut frappé de ses grands chagrins de famille, il apprit successivement la mort de son frère, celle de son oncle et celle de sa mère, arrivée bien peu après. Appelé près du lit de mort de la comtesse, il se hâta de courir à Agathembourg, mais il arriva trop tard, elle avait fermé les yeux. Sa douleur fut véritable et violente, sinon profonde, il n'était pas de caractère à conserver longtemps ses impressions. Les dernières paroles de madame de Kœnigsmarck avaient été pour lui, pour lui recommander ses sœurs, particulièrement Aurore. Elle regretta vivement de ne pas voir ses trois enfants auprès d'elle.

— Dites à Philippe, répéta-t-elle, qu'il est maintenant le chef de la famille, qu'il est le dernier des

Kœnigsmarck et qu'il doit veiller sur lui et sur vous. Je crains qu'il ne succombe à la fatalité qui s'étend sur notre maison, je vais prier pour lui, mes filles, et souvenez-vous qu'il remplace en ce monde les parents que vous avez perdus.

Elle eut aussi des paroles de bonté pour Nisida Aurore comprit qu'elle partageait ses soupçons, mais elles les gardèrent toutes deux néanmoins, seulement la comtesse répéta plusieurs fois :

— Pauvre Nisida ! si vous la revoyez, portez-lui le pardon et la reconnaissance d'une mère.

Le pardon pour la faute, la reconnaissance pour le bienfait; elle avait aimé son fils, elle lui avait donné son propre bonheur, sa vie, son avenir, tout ce qu'elle possédait, la douce jeune fille, et, si la femme chrétienne lui pardonnait en mourant, la mère la bénissait pour ses sacrifices.

Philippe fut profondément, ou plutôt violemment touché de cette perte. Il en fut même un peu malade. Sa tristesse était grande, il ne pouvait rester à Agathembourg, où tout nourrissait ses regrets, et il parla de retourner promptement à Dresde.

— Quoi ! nous séparer, disait Wilhelmine, déjà ! nous sommes orphelins à peine et vous voulez nous

quitter, vous voulez que nous allions tous les trois isolément, lorsque nous avons tant besoin d'être ensemble !

— Je ne puis rester ici, j'y mourrais.

— Cependant les affaires...

— Qu'ai-je besoin d'y être? Nous avons des gens pour cela, d'ailleurs nous ne nous disputerons pas. Mais, j'y pense ! faites mieux, venez à Dresde.

— A Dresde ! répéta Aurore, en rougissant.

— Oui, pourquoi pas? où pourriez-vous trouver un meilleur asile? La Suède est inhabitable pour nous, les autres pays de l'Europe ne nous offrent guère de chances de fortune. En Saxe, M. de Levanhaupt aura, je vous en réponds, de l'emploi. Il sera bientôt général-major comme je le suis moi-même, la cour est une des plus agréables du monde, l'électeur vous connait et vous aime, tout est à souhait et nous ne nous séparerons pas.

Wilhelmine, ou ne s'était point aperçue de l'amour de Frédéric-Auguste pour sa sœur, ou ne s'en souciait guère, ce qui est plus probable d'après les suites; Philippe traitait légèrement cet amour, ainsi qu'il traitait toutes choses; quant à Aurore elle était trop heureuse de cette résolution pour chercher à la

combattre. Ils se mirent donc tous en chemin pour Dresde, suivis de Bontemps, devenu factotum de Philippe, d'après les désirs de son oncle et de son frère, et Nisida apprit, avec une joie mêlée de craintes, que ses compagnes d'enfance étaient si près d'elle. Les dernières paroles de la comtesse lui furent rappelées fidèlement, elle pleura beaucoup, et se les fit répéter plusieurs fois.

— Ma mère avait deviné la vérité, ajouta Philippe, et je crois qu'Aurore la sait comme elle. Tu pourrais la recevoir, tu ne lui apprendrais rien.

— Et si elle est indiscrète?

— Je te réponds d'elle, plus que de moi encore, d'ailleurs notre secret n'en sera pas longtemps un pour elle, l'électeur s'est enflammé plus que jamais, il en a la tête tournée, il le lui dira.

— Philippe, répondit Nisida, d'un air grave et sérieux, je ne verrai pas ta sœur, mon exemple serait dangereux, et je te parle ici comme te parlerait ta sainte mère, si Dieu ne l'avait pas prise. N'as-tu pas tort, n'as-tu pas un tort immense d'avoir exposé ta sœur au danger qui la menace? Elle est aimée de l'électeur et elle l'aime, entends-tu?

— Ah! bah!

— Comment! tu n'en prévois pas les suites, tu n'as pas d'inquiétudes, tu ne vois pas où cela mène, où cela conduira la pauvre Aurore? Philippe, Philippe, te voilà le chef de ta maison, veille sur ta sœur!

— Ma sœur est libre, Nisida, l'électeur l'est aussi, car les princes le sont toujours malgré les liens que la politique leur impose; si son bonheur est là, pourquoi l'empêcherais-je d'écouter la voix de son cœur?

— Mais c'est affreux, c'est horrible ce que tu dis! La corruption des cours, t'a-t-elle donc gagné déjà? Ne vois-tu plus la différence du bien et du mal? Trouves-tu le déshonneur de la comtesse Aurore de Kœnigsmarck une chose si simple qu'il y faille prêter les mains?

— C'est toi, Nisida, qui ne sais rien de la vie! un simple gentilhomme, un seigneur même déshonorerait la comtesse de Kœnigsmarck, mais un prince, ce n'est pas la même chose. Est-ce que mademoiselle de La Vallière, mademoiselle de Fontanges, madame de Montespan, ont été déshonorées en France? Est-ce que mademoiselle de Kerouailles, devenue duchesse de Porstmouth, a été déshonorée en Angleterre? Est-ce que mademoiselle de Schulembourg

est déshonoré en Hanovre, et tant d'autres ! Certes, je n'aiderai point à cette intrigue ; si elle a lieu, je feindrai de ne rien voir, mais je ne me reconnais pas mission de l'en empêcher.

Nisida employa les prières, les arguments, et ne put rien obtenir davantage. Philippe parlait comme les gens de son temps, qu'une religion lucide et profonde n'éclairait pas ; il croyait à la vertu d'une maîtresse royale, ou plutôt cette atteinte à la vertu n'en était pas une à ses yeux, surtout dans l'état de liberté où se trouvait la comtesse Aurore. Il en résulta pour l'amour du prince une facilité qu'il n'avait point, sur laquelle il était loin de compter, et qui le combla de joie. Il voyait Aurore du matin au soir, souvent seul à seule; son deuil lui interdisait les fêtes, elle vivait dans la retraite, et les courtisans, à leur grand regret, apercevaient à peine ce nouvel astre pointant à l'horizon.

Les autres favorites furent abandonnées, elles en cherchèrent et en trouvèrent promptement le motif. Aurore était encore innocente qu'elle passait déjà pour la maîtresse de l'électeur, que déjà les demandes et les placets lui arrivaient de toutes parts, on s'adressait à elle comme à une puissance souve-

raine, elle s'en montra blessée et s'en plaignit à Philippe.

— Je n'ai rien fait pour mériter une pareille offense, lui dit-elle.

— Ah! pensa le jeune homme, les maladroits se sont trompés de date.

Nous voudrions en vain cacher la part indirecte, ou tout au moins latente, que le comte de Kœnigsmarck prit à la liaison de sa sœur avec l'électeur de Saxe, ses lettres à Dorothée en font foi. Il en parle comme d'un fait établi et connu, contre lequel il ne se permet aucune observation. On en sera moins étonné en se rappelant que la pieuse abbesse de Fontevrault, madame de Mortemart, sœur de madame de Montespan, venait souvent à la cour de Louis XIV, et y restait de longues heures entre le roi et sa maîtresse. Elle recevait les faveurs du monarque pour elle et pour son couvent, dont elle ne se dissimulait pas la source, et cependant madame de Mortemart, aux yeux du rigide Saint-Simon lui-même, passait pour une personne de grande vertu, dont jamais le soupçon n'approcha. Il est donc peu surprenant que Philippe de Kœnigsmarck, bien moins scrupuleux que la digne abbesse, se soit contenté de

laisser faire, et c'est en effet tout ce qu'on peut lui reprocher.

Il ne profita en aucune manière de la fortune de sa sœur, et ce nouvel incident n'ajouta rien à la faveur de Frédéric-Auguste pour lui.

Le sacrifice de Nisida à l'avenir d'Aurore devint donc inutile. Son exemple n'eût rien produit de plus. Elle ne s'en condamna pas moins à une retraite absolue, et défendit à son amant de révéler son existence.

— Je ne verrai pas Aurore, malgré le bonheur que j'aurais à la retrouver, ce serait offenser la mémoire de sa mère, et manquer à la reconnaissance, je ne la verrai pas.

Un jour, elle était seule, elle l'était depuis longtemps, Philippe l'avait laissée toute la semaine sans paraître, et elle commençait à s'en inquiéter vivement. Elle se promenait dans son jardin, suivie pas à pas par le petit Galaor, nom donné à son chien d'après un des héros de la chevalerie, auquel Philippe ressemblait le plus, lorsqu'on heurta fortement à la porte de la maison.

— Ah ! s'écria-t-elle toute joyeuse, Galaor, courons, c'est lui ! c'est ton maître !

La servante ouvrait déjà, un homme, enveloppé d'une mante vénitienne, entra, conduisant une femme plus enveloppée que lui encore. A leur aspect, Nisida se recula en arrière, mais elle avait été aperçue, et ils marchèrent de son côté.

— Ne fuyez pas, belle Nisida, dit l'homme, c'est moi.

Et il ôta son capuchon, c'était l'électeur.

— Quant à la personne que voici, vous ne serez pas fâchée de la voir, j'espère.

L'inconnue se débarrassa de ses coiffes et se jeta dans les bras de Nisida, c'était Aurore. Elles eurent en effet une grande joie à se retrouver, mais, après le premier moment passé, après les avoir introduits dans le petit salon qu'elle habitait, elle se leva tout à coup et demanda la permission au prince de s'expliquer franchement devant lui.

— Je vous prie de faire comme si je n'y étais pas, autrement je me retirerais sur l'heure, et vous me priveriez d'un vrai plaisir.

— Aurore, dit-elle, je vous dois un grand bonheur, et je vous en remercie, je n'ai pas besoin de vous le répéter, vous n'en doutez pas. Je n'ai pas besoin non plus de vous dire pourquoi je suis ici, ce

que j'y suis venue faire, la présence de monseigneur m'apprend que vous ne l'ignorez pas, mais ce que je dois vous dire, malgré la douleur profonde que j'en éprouve, c'est que nous ne nous reverrons plus.

— Nous ne nous verrons plus ! est-ce possible ?

— Aurore, dit-elle, je dois tout à votre mère, à votre famille, orpheline, abandonnée, j'ai été élevée par elle comme sa fille, et j'ai récompensé cette bonté par mon abandon. Maintenant, je ne mettrai pas le comble à mon ingratitude en souffrant que vous, Aurore, vous, mademoiselle de Kœnigsmarck, vous veniez chez la maîtresse de votre frère.

— Nisida !

— Oui, ma sœur, oui, ma chère Aurore, je vous aime trop, j'ai trop de tendresse pour tout ce qui porte votre nom, pour vous donner un pareil exemple, je vous ai revue, je vous ai trouvée plus belle, aussi bonne, aussi tendre pour la pauvre Nisida, cela me suffit, c'est du bonheur pour longtemps. Retournez maintenant dans votre sphère brillante et laissez-moi dans l'asile que j'ai choisi, vous n'y sauriez venir davantage sans y perdre votre gloire et votre dignité.

Mademoiselle de Kœnigsmarck devint très-rouge

à ces paroles, elle essaya de surmonter son émotion néanmoins.

— Comment, Nisida, vous calomnier vous-même, comment méconnaître ce dévouement admirable, cette passion si pleine de sacrifices qui vous attache à mon frère? Ne parlez point ainsi, ne vous laissez pas aller à ce découragement, vous êtes digne de tous les hommages, n'est-il pas vrai, monseigneur?

Le prince se contenta de baiser la main de Nisida avec un respect plus profond qu'il n'eût baisé celle d'une reine.

— Je sais ce que je vaux, Aurore, je sais les motifs qui m'ont dirigée, mais je n'en suis pas moins une fille perdue, je n'en ai pas moins manqué aux devoirs imposés à mon sexe, je n'en suis pas moins hors de la société où je devrais vivre, où j'aurais dû rester, et *vous,* vous ne pouvez approuver par votre présence une semblable conduite, vous ne pouvez être ici entre Philippe et moi, la présence de son altesse électorale ne saurait vous absoudre, embrassez-moi une fois encore et partez.

— Non, non.

— Partez, vous dis-je, seulement écoutez un dernier avis, dicté par l'affection la plus vraie que vous

rencontrerez jamais, n'oubliez pas le nom que vous portez ; ce que vous excusez, ce que vous louez dans Nisida, la pauvre fille, ne pourrait s'excuser dans la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, qui se doit à son frère, à sa sœur, au monde, à la mémoire de ses parents. Que Dieu vous envoie un bon mari, un digne, un beau, un brave seigneur, aimez-le, soyez heureuse près de lui, mais ne cherchez pas le bonheur en dehors du devoir, vous ne savez pas ce qu'il en coûte !

Aurore avait de nouveau baissé le regard, Frédéric-Auguste, aussi embarrassé qu'elle, donnait au diable la jolie prêcheuse, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup, et Philippe entra d'un air de bonne humeur et préoccupé tout à la fois.

— Ah ! merci, merci, ma sœur, s'écria-t-il, vous l'avez découverte et je vois sans doute le coupable, je ne saurais vous en vouloir de son indiscrétion, merci.

Personne ne répondit, il reprit presque aussitôt :

— Je suis d'autant plus heureux de cette circonstance, qu'il me faut la quitter encore, je viens de recevoir une lettre...

— De Hanovre ! interrompit vivement Nisida.

— Non, point de Hanovre, soyez tranquille. Il est question de vous, au contraire, ma chère enfant, le comte Pamphili est retrouvé, il peut, il doit me donner des lumières sur ce qui s'est passé, sur votre mère et votre famille, et je dois à vous, à moi, de vous rendre une fortune que je vous ai fait perdre.

— Vous n'irez pas, pour moi, trouver ce comte Pamphili, je ne le veux pas, tout ceci cache un piége, vous n'irez pas.

— Je n'irai pas en effet, l'envoyé de son altesse sera chargé des démarches que je dirigerai seulement. Il s'agit de votre avenir.

— Que m'importe mon avenir ! je n'ai point d'avenir, moi, je n'ai que le vôtre. Tant que vous ne vous lasserez point de ma modeste existence, près de vous, je n'en veux pas d'autre, si je vous perdais, je n'aurais plus besoin de rien. Ne vous occupez point de moi, je le répète, et ne quittez pas vos sœurs, votre auguste ami, pour ma fortune, je vous le défends.

— Le prince sait que je dois partir, il le sait et il m'en a donné l'ordre.

— C'est vrai.

Nisida les regarda tous les deux en silence, puis,

se retournant vers Aurore, elle lui dit d'une voix brisée :

— Ne le laissez pas partir, il ne reviendra plus.

— Quelle folie !

— Vous savez bien pourquoi je dis cela, Philippe, vous savez que je devine, vous savez que vous ne me trompez point, cette femme, cette Platen vous a écrit et vous allez la rejoindre.

— Je vous engage ma parole d'honneur que madame de Platen n'est pour rien dans ce qui se passe, ni directement ni indirectement.

— Alors, c'est Dorothée ; vous allez à Hanovre, ne le niez pas, j'en suis sûre.

Philippe nia pourtant, le prince confirma sa négation, mais rien ne put persuader Nisida.

— Aurore ! Aurore ! s'écriait-elle désespérée, faites qu'il ne parte point, il ira près de cette malheureuse, qui le perdra, qui nous l'enlèvera à jamais. Faites qu'il reste.

Ni Aurore, ni Philippe, ni le prince, ne purent consoler cette douleur inconsolable.

Elle ne voulut rien croire ni rien entendre. Le comte passa près d'elle deux jours presque entiers avant de se mettre en route. Il chercha les subter-

fuges les plus vraisemblables, se fit aider par sa sœur, qui revint malgré les défenses, par le prince, Nisida ne cessa de pleurer et de souffrir, on l'arracha de ses bras mourante, et, lorsqu'il eut disparu :

— Je ne le reverrai plus ! murmura-t-elle.

VII

ISMAEL ET AGAR.

Nous allons maintenant voir ce qui s'était passé à Hanovre pendant l'absence de Philippe, et les raisons qui le rapprochaient si promptement de Sophie-Dorothée. L'instinct de l'amour n'avait pas trompé Nisida, il courait près d'elle, une lettre ainsi conçue ne lui avait pas permis d'hésiter :

« Partez, arrivez sur-le-champ, j'ai besoin de vous, le moment est venu de remplir votre promesse et d'être pour moi le chevalier sans peur et sans reproches. Je vous attends. »

Il montra ce billet à l'électeur, il lui montra aussi une lettre d'un jeune officier, lui donnant des nou-

velles de la cour, parmi lesquelles se trouvait celle-ci :

« Votre régiment des gardes est donné à un étranger, à un Italien, ami de la comtesse de Platen, qu'on appelle le comte Pamphili. Il prétend vous connaître, il prétend en savoir beaucoup sur la famille d'une jeune fille adoptée par madame votre mère, il est dommage que vous n'y soyez point pour l'entendre, vous avez en lui un prôneur sempiternel. Il revient, dit-on, du service de l'empereur. Madame de Platen le voit chaque jour et à toute heure, nous prétendons que c'est pour parler de vous.

« Il y a eu grand train à la cour entre le prince et la princesse électorale, mais ceci, l'on en parle point, et pour cause. »

Frédéric-Auguste était trop heureux d'avoir retrouvé Aurore pour rien refuser à son frère. Il arrangea donc une mission dans les états du Nord de l'Allemagne, afin de tromper l'inquiétude de Nisida; Philippe, ingrat, comme un homme auquel on a tout accordé, voulut se persuader qu'elle ne souffrirait pas trop, il partit sur les ailes du désir et de l'espérance. Il arriva promptement à Hanovre, se cacha dans la ville, prévint, dès le même soir, ma-

demoiselle de Kensebeck qu'il était là, et fut introduit, comme à l'ordinaire, la nuit, dans son appartement par les jardins. Voici ce qu'il apprit après les premiers épanchements :

La princesse, depuis son départ, avait vécu presque toujours seule, presque toujours loin de la cour et du monde, sous prétexte de sa santé, mais parce qu'il lui était en réalité impossible de revoir madame de Platen, sans que tout son être se révoltât de rage et de jalousie. Cette dernière resta également plusieurs jours sans paraître, non qu'elle fût accessible à la honte, mais elle avait peine à contenir le désespoir où le départ hautain de Philippe l'avait jetée. L'électrice, qui se refroidissait de plus en plus pour sa bru, ne vint même pas s'en réjouir avec elle. On était parvenu à les brouiller en persuadant à la belle-mère que la jeune femme faisait sur son compte des épigrammes avec ses filles d'honneur et le comte de Kœnigsmarck. Elle le crut d'autant plus facilement, qu'elle avait surpris souvent des regards moqueurs entre la comtesse de Platen et lui, lorsqu'il était question de la science et de ses instruments d'astronomie. Depuis lors elle ne voyait Dorothée qu'aux occasions, ce qui la rendait

beaucoup plus isolée et beaucoup plus triste encore.

Un soir la princesse et quelques personnes de sa maison s'étaient attardées sur une plate-forme du château, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit : elles causaient dans cette intimité que l'obscurité autorise souvent. Enfin, il fallait rentrer. Tout dormait déjà dans ce vieux château, elles prirent à un soldat une lanterne de corps de garde, pour se diriger au milieu du labyrinthe des corridors, riant et plaisantant comme des jeunes femmes sorties de leurs habitudes. Dorothée oubliait un peu ses chagrins.

— Je ne sais où nous allons, dit la princesse, mon Dieu ! que ce bâtiment est immense ! voici un côté que je ne connais point, voyons-le, c'est aussi noir que l'entrée de l'enfer, et le vent souffle comme dans la forêt. Je gage qu'il y a des revenants : madame de Sondorf, passez la première avec votre lanterne et explorons ces pays perdus. Vous n'en savez pas plus que moi, je le parie.

Les rires redoublèrent mêlés d'un peu de terreur, elles se pressaient involontairement l'une contre l'autre, pour se rassurer, et riant toujours, et la princesse redisait d'une voix tremblante :

— Décidément c'est très-amusant d'avoir peur.

Elles marchèrent ainsi pendant assez longtemps, lorsqu'au tournant d'une galerie, un tourbillon de vent, passant par une meurtrière, éteignit la lanterne et les plongea dans l'obscurité. A peine si quelques rayons de la lune déjà couverte par les nuages se reflétaient sur les dalles blanches, et pour comble de bonheur elles ignoraient où elles se trouvaient. Cette partie de l'immense château était inhabitée, on y reléguait les chartes, un vieil arsenal, les meubles hors de service, nul n'y entrait jamais et les dames moins que les autres. Elles commençaient à maudire leur folle entreprise, et mademoiselle de Kensebeck parlait de se dévouer pour aller chercher du secours, lorsque madame de Sondorf s'écria qu'elle voyait de la lumière à une fenêtre peu éloignée.

— Je m'oriente maintenant, ajouta-t-elle, c'est là ce corps de logis, communiquant par une galerie au château, où le prince électoral a installé son Turc Soliman et ses instruments de chasse, j'y suis venue une fois et je crois que je m'y reconnaîtrai.

— Allons donc, dit la princesse, nous nous confions aux lumières de votre mémoire. Puissent-elles ne pas s'éteindre comme votre lanterne !

Elles avançaient toujours, la clarté les guidait, elles trouvèrent la galerie, la traversèrent, et enfin arrivèrent à une porte dont la serrure céda sur-le-champ.

— Victoire! madame, s'écria madame de Sondorf, voici une chambre éclairée, nous allons sortir de notre embarras.

La princesse la suivit, mademoiselle de Kensebeck également; elles virent un appartement somptueusement meublé, et par terre, sur des coussins, Soliman, le Turc du prince Georges, dormant les poings fermés, comme un domestique à son poste.

— Soliman est splendidement logé, dit en riant Dorothée, je n'ai point de si belles draperies.

— Avancerons-nous?

— Certainement. Il faut savoir quel trésor garde cette sentinelle endormie à son poste.

Un vagissement se fit entendre.

— Qu'est-ce que cela? continua la princesse, est-ce que Soliman établirait ici un harem, ou quelque nourrice? Voyons donc.

Les deux dames se regardèrent. Un soupçon terrible leur arriva en même temps. Toute la cour savait que mademoiselle de Schulembourg avait mis au

monde, depuis quelques jours, un charmant poupon; la princesse seule l'ignorait, selon l'usage. On se demandait seulement dans quel asile écarté la mère et l'enfant s'étaient cachés. Tout se remarque parmi les courtisans. Ils avaient parfaitement vu que le prince Georges, depuis plus d'un mois, ne sortait pour ainsi dire point de son appartement, qu'il s'y renfermait et n'y recevait personne, sous prétexte de santé. De là on concluait que la belle Mellusine avait été conduite loin de la résidence, pour éviter l'éclat, et que son absence semblait si pénible au prince Georges, qu'il en fuyait toute distraction.

Madame de Sondorf et mademoiselle de Kensebeck eurent donc en même temps la pensée qu'elles pourraient bien avoir découvert le nid mystérieux de ces amours coupables, et cette dernière, par un mouvement involontaire, se mit devant la princesse, en lui disant :

— N'avancez pas, madame.

— Pourquoi donc?

— Je ne sais, mais je vous en supplie, n'allez pas plus loin, il y a peut-être ici quelque danger.

— Un danger ! dans ce palais, Kensebeck? Et quel danger donc? Ne sommes-nous pas chez l'électeur de

Hanovre, le père de mon mari, et ne suis-je pas la femme de son fils? laissez-moi passer.

Elle l'écarta tout à fait d'un geste impérieux, souleva la portière et entra.

Le coup d'œil qui s'offrit à elle était fait pour la frapper d'étonnement et de douleur; elle vit une chambre à coucher, meublée avec tous les raffinements du luxe, des tentures, des draperies éclatantes, des tableaux, des glaces, si rares à cette époque, et, dans un lit de dentelles, une belle jeune femme, avec un enfant blanc et rose dans un berceau à ses côtés. Entre le fils et la mère, était assi Georges de Hanovre, radieux; des larmes de bonheur tremblant à sa paupière et couvrant de baisers la main potelée de la petite créature dans laquelle il cherchait les traits adorés de sa maîtresse.

Sophie Dorothée resta immobile de surprise à sa place, elle n'était point aperçue encore; les tapis éteignaient le bruit de ses pas. Mais la jeune mère se retourna, jeta un cri et cacha sa tête sous ses couvertures; le prince l'aperçut en même temps et resta d'abord aussi étonné, aussi effrayé que l'étaient les deux femmes elles-mêmes. Enfin la colère saisit Dorothée, la jalousie maternelle s'éveilla, et les ou-

trages qu'elle avait supportés pour elle-même, elle ne put les supporter pour ses enfants. La vue de ce bâtard, si caressé, si chéri, tandis que les enfants légitimes n'étaient pas même admis dans l'appartement de leur père, la révolta et lui fit tout oublier. Elle devint comme une tigresse, une lionne défendant ses petits, elle donna carrière à son ressentiment, et les douleurs, les offenses, amassées sur son cœur depuis si longtemps, débordèrent; elle accabla les deux coupables.

— J'ai trop souffert, et c'en est trop, s'écria-t-elle, je n'en puis plus supporter davantage. Quelle audace! amener cette fille, ce bâtard, jusque dans le palais de votre père, où j'habite, où sont vos enfants! Ah! j'en aurai justice! la dernière des mères et des épouses aurait le droit de l'obtenir, on ne me la refusera pas. Je ne sais qui me tient de faire jeter à la porte cette misérable et ce fruit d'un adultère odieux, mais je vous le répète, j'en aurai justice, dussé-je porter la cause à la diète, à l'Empereur, dussé-je vous traduire au ban de l'Europe entière.

Mellusine ne put supporter une pareille scène, dans l'état où elle se trouvait, après quelques jours de couche, elle tomba dans des convulsions épou-

vantables et poussa de tels cris qu'on l'eût entendue du bout de la ville. Le prince, jusque-là accablé sous le poids de la honte et du remords, se releva, furieux à son tour, et, se jetant sur sa femme, la repoussa hors de la chambre en la menaçant du poing, en l'accablant d'injures et d'invectives.

— Sortez à l'instant, sortez, ou je vous tue ! disait-il, écumant de rage ; si par votre faute la femme que j'aime tant est frappée de quelque malheur, c'est vous qui me répondrez de sa vie. De quel droit entrez-vous chez moi à cette heure ? Sortez, mais sortez donc !

La princesse restait debout, calmée par les cris de sa rivale, épouvantée de la colère de son mari et des suites que cette scène pouvait avoir. Il la poussa violemment, la poursuivit jusque dans la galerie, et là, comme il trouvait qu'elle ne s'éloignait pas assez vite, il saisit les longues boucles de ses cheveux flottantes sur sa poitrine, selon la mode du temps, et se mit à la frapper avec tant de rudesse que le sang jaillit bientôt d'une plaie qu'il lui fit à la tête, en la jetant contre le mur.

Dorothée, à son tour, poussait des cris déchirants, madame de Sondorf et mademoiselle de Kensebeck

appelaient au secours de toute la force de leurs poumons, elles n'osaient laisser la princesse aux mains de ce furieux, pour aller chercher les domestiques, elles craignaient qu'il ne la tuât tout à fait, bien qu'elles eussent en vain essayé de l'arracher a sa barbarie. Vingt personnes accoururent avec des flambeaux, on se précipita entre eux, on parvint à enlever la princesse à son bourreau et ses deux dames la reçurent dans leurs bras, évanouie, mourante. Quant au prince électoral, aussitôt qu'il aperçut du monde, il rentra dans la chambre de Mellusine, dont il ferma la porte au verrou.

Il fallut emporter Dorothée à son appartement; une fièvre ardente et le délire se déclarèrent, ses femmes, embarrassées de leur responsabilité, tinrent un conseil entre elles, et se résolurent à réveiller l'électrice, qui, après nombre d'hésitations, se décida à venir.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda-t-elle de mauvaise humeur. Pourquoi troubler mon sommeil? qu'est-ce que ce bruit, ces cris étourdissants?

Mademoiselle de Kensebeck lui montra la princesse et lui raconta ce qui venait d'arriver, avec les paroles que son indignation lui arracha. L'électrice

l'écouta en remuant la tête, suivant son habitude.

— Mon fils a été un peu vif, j'en conviens; mais, si la princesse ne s'était pas amusée à courir la nuit par les corridors, cela ne lui serait point arrivé. Voilà ce que l'on gagne à quitter son lit au lieu de dormir. On verra avec l'électeur demain ce qu'il y aura à résoudre, d'ici là faites venir les médecins de la cour et soignez cette folle.

Et, tournant sur ses talons, elle alla se recoucher.

Dorothée n'avait rien entendu, rien vu, depuis ce moment fatal. Elle passa la nuit dans des crises affreuses; vers le matin, revenue à elle, elle demanda ses enfants. Ils lui furent amenés, elle les couvrit de baisers et de larmes et déclara qu'elle voulait se lever, pour aller avec eux demander justice à son beau-père et à sa belle-mère. Mademoiselle de Kensebeck, espérant l'en empêcher, lui raconta la visite de l'électrice, sa dureté; elle crut qu'elle ne voudrait point s'exposer à un refus. Sophie-Dorothée n'en tint compte.

— J'irai, répondit-elle, j'irai malgré tout; je veux les voir, je le dois à moi-même, à mes enfants : l'électeur m'entendra, il faudra qu'il m'entende; habillez-moi sur-le-champ,

Elle s'habilla en effet et courut plutôt qu'elle ne marcha, malgré son extrême faiblesse. Un instant de réflexion lui fit laisser ses enfants chez elle. Ils étaient assez grands pour se souvenir, et peut-être en avaient-ils déjà trop entendu. L'électeur était seul, dans son cabinet; en la voyant si pâle, si défaite, les cheveux et le front cachés sous un bandeau, il ne put se défendre d'un sentiment de pitié, ne lui laissa pas le temps de parler, et lui dit avec un geste d'encouragement :

— Je sais ce qui vous amène, ma fille, et nous allons en causer raisonnablement, asseyez-vous. Mon fils a été vif, très-vif. Que diable! on peut être amoureux d'une autre femme que la sienne, on peut l'aller voir en cachette; mais, quand on est découvert, on baisse la tête, on demande pardon et on s'humilie, sauf à recommencer après; aussi, je vous promets de le tancer vertement et de faire sortir cette fille du palais avec son bâtard; soyez tranquille, vous ne les verrez plus et vous n'avez rien à craindre pour vos enfants; mon fils n'est pas le roi de France et nous ne souffririons pas ici de duc du Maine, ou de comte de Toulouse; mais, en revanche, vous ferez quelque chose pour moi, je l'espère.

— Tout ce que vous m'ordonnerez, monsieur.

— Je ne vous ordonne pas, ma chère enfant, je vous prie, faites-y attention, ce n'est pas le prince qui vous parle, c'est le père : je sais que Georges vous abandonne, qu'il en aime une autre; je sais qu'à votre âge l'isolement et l'abandon sont difficiles à supporter, aussi me trouverez-vous très-indulgent sur les peccadilles de la jeunesse; j'attends de vous seulement un peu de prudence. Que vous ayez un galant, que ce galant soit le beau comte de Kœnigsmarck, qui a apporté tant de désordre dans ma cour, je ne m'y oppose point, pourvu que vous y mettiez de la mesure et que vous sachiez vous cacher.

— Me cacher, Monsieur! je n'ai pas besoin de me cacher, pourquoi me cacherais-je?

— Je sais tout, ma mignonne, bien que je n'en aie rien laissé paraître; vos rendez-vous, vos correspondances, vos entretiens nocturnes, je n'ignore rien de cela, ce qui ne m'empêche pas de croire à votre parfaite innocence, de soutenir envers et contre tous que vous êtes incapable d'aucune faute, et que vous êtes aussi fidèle à votre époux que madame Pénélope l'était au sien.

— En vérité, monsieur, de la part de tout autre que vous, je n'entendrais pas une parole de plus.

— Je le crois ; pourtant, il faut que vous m'entendiez, il faut que vous sachiez jusqu'au bout ce que j'ai à vous dire : jusqu'ici, votre mari ne s'est soucié de rien, mais cette aventure va le rendre plus attentif et plus sévère; sa maîtresse, que vous avez insultée, lui ouvrira les yeux, au cas où il s'obstinerait à les tenir fermés.

— Je ne comprends pas ce que signifient ces paroles ni où vous voulez en venir, monsieur; ce que je sais, c'est qu'on me calomnie, c'est que je ne suis point coupable, c'est que je n'ai aucun reproche à me faire et que j'ai résisté à toutes les séductions.

— A toutes? en êtes-vous bien sûre ?

— A toutes, oui, monseigneur.

— Vraiment?

Il se mit à lui raconter à peu près jour par jour ce qui s'était passé entre Kœnigsmarck et elle, ou du moins tant de circonstances diverses qu'elle en resta confondue. Il lui montra différents objets donnés par elle au comte, et qu'elle ne put méconnaître, et lui demanda ensuite ce qu'elle pensait de ces preuves-là.

— Je pense que la vérité et le mensonge sont mêlés au point de se rendre mutuellement vraisemblables ; mais je n'en persiste pas moins à vous jurer que tout ceci est faux, et que je suis innocente.

— Ne jurez pas, vous mentiriez. Écoutez mes conseils surtout. Pardonnez au prince des torts que vous partagez, soyez heureuse mystérieusement et, publiquement, montrez-vous résignée. Votre mari se consolera de votre infidélité, s'il l'apprend, en obtenant le repos, mais se plaindre alors qu'on sait si bien rendre l'offense, c'est trop exiger aussi, taisez-vous.

— Il me faudra donc souffrir de tous côtés? Accepter l'outrage et les traitements indignes que j'ai subis, accepter la calomnie, et la laisser sans punition, accepter tout et de tout le monde, subir la haine et la jalousie de madame de Platen avec ses funestes conséquences, et la présence de mademoiselle de Schulembourg et l'humiliation qu'elle m'apporte? Non, monsieur, non. Je n'ai pas la patience de madame l'électrice, moi, je vous en avertis, je n'ai pas, pour me consoler, l'amour de la voûte céleste et de ses brillantes constellations, je me révolterai, je parlerai haut...

— Et vous vous perdrez, madame, voilà tout ce

que vous arriverez à obtenir. Je n'ai, du reste, plus rien à vous dire qu'une chose. Votre sort est entre vos mains. Je serai plein d'indulgence et de bonté pour la faute cachée, le jour où le moindre bruit amènerait un éclat inévitable, ne comptez plus sur moi, adieu.

Dorothée sortit furieuse et plus malade encore de chez son beau-père. En rentrant, elle laissa exhaler sa colère et sa juste douleur. Mademoiselle de Kensebeck essaya vainement de la calmer, elle ne voulut rien entendre.

— Je vais appeler Kœnigsmarck, et écrire à ma mère, lui dit-elle, il me faut la justice, il me faut le divorce. Je retournerai chez mes parents, et une fois mon mariage cassé, une fois libre, rien ne m'empêchera plus de suivre la voix de mon cœur.

VIII

FUITE ET RETOUR.

Dorothée se décida à se retirer dans sa famille; cédant aux instances de son amie dévouée, elle consentit à ne point rappeler encore M. de Kœnigsmarck, et à attendre une décision plus positive dans sa situation. Elles convinrent ensemble que la princesse cacherait son départ, qu'elle se mettrait en route le soir secrètement pour Celle, afin d'y arriver à l'improviste le lendemain matin, et de prévenir ainsi les méchancetés qu'on pourrait lui faire.

— Je connais mon père, disait-elle, si l'on tourne son vieux Bermstoff contre moi, il se laissera tourner aussi, et ce. misérables ici sont capables de tout. Il est donc très-essentiel que je lui parle la première.

Je vendrai mes bijoux pour l'acheter, ce ladre, sauf à ne plus porter jamais ni diamants ni perles.

Quelque diligence qu'elle fît, elle avait été prévenue. Madame de Platen se doutait de longue main qu'elle en viendrait à ce parti, et déjà le ministre était acheté. Elle voulut enlever à son ennemie même cet asile naturel auquel elle avait droit, et en la réduisant au désespoir, la punir de lui avoir enlevé l'homme qu'elle aimait le plus sur la terre. Le duc de Celle fut instruit de ce qu'on appelait les déportements de sa fille, il sut ce que savait déjà son frère, c'est-à-dire le peu de la vérité que les espions avaient découvert, mêlé à des mensonges épouvantables, et dont la vraisemblance cependant ne pouvait être discutée.

Il en résulta une grande colère de sa part et la signification à la duchesse sa femme, qu'elle eût à ne plus l'importuner en faveur d'une misérable qui portait le déshonneur dans leur maison, et dont, pour rien au monde, il ne voulait embrasser la cause.

Qu'elle ne s'avise pas de venir ici surtout, car je la chasserais.

A l'heure où son père parlait ainsi l'infortunée était déjà en route pour arriver. Le matin à son ré-

veil la première personne qui parut devant la duchesse de Celle, ce fut sa fille. Elle resta stupéfaite et désolée.

— Mon enfant ! mon enfant ! qui a pu vous engager à une pareille démarche ? Retournez à Hanovre de suite, avant que votre père puisse soupçonner votre présence, ou vous ne prévoyez pas ce qui va se passer.

— Je ne retournerai point à Hanovre, ma mère, cela ne se peut pas, cela ne se peut plus. Non-seulement j'y ai reçu le plus affreux, le plus sanglant des outrages, mais encore on m'accuse, on me calomnie, on me refuse la justice à laquelle j'ai droit. Pour l'obtenir, je suis venue la demander à mon père, qu'y a-t-il de plus naturel ? qui pourrait me blâmer ?

— Mais votre père vous croit coupable, votre père ne veut pas vous voir, votre père ordonnera de vous chasser !

— Est-il possible, madame !

— Hélas ! ce n'est que trop certain et trop vrai. Je ne sais comment lui apprendre que vous êtes ici, il refusera de vous recevoir.

— Vous ne le lui apprendrez pas, madame, ce sera moi, ce sera moi seule qui affronterai l'orage, il faudra bien que mon père m'entende.

— Je vous accompagnerai, ma fille.

— Non, ma mère, le duc de Celle pourrait se trop rappeler que vous avez été mademoiselle d'Olbreuse et pour moi il faudra qu'il se souvienne au contraire que j'étais Dorothée de Brunswick-Lunebourg, avant de devenir l'infortunée princesse électorale de Hanovre. Attendez-moi.

Elle prit quelque nourriture, donna un coup d'œil au miroir, appela madame de Sondorf, mademoiselle de Kensebeck et ceux de sa maison qui l'avaient suivie, et, se dirigeant vers l'entrée officielle de l'appartement du duc, elle entra dans les salons où toute la cour attendait le bon plaisir du prince, en conférence avec un envoyé de l'Empereur.

— Annoncez à Son Altesse, la princesse électorale de Hanovre, dit-elle au premier chambellan qu'elle rencontra.

Elle fut promptement entourée de ceux qui l'avaient connue, elle les reçut avec bonté, mais avec tristesse, leur fit sentir qu'elle désirait ne point être dérangée et suivit le chambellan, pour prévenir tout ordre contraire à ses désirs; elle était derrière lui au moment où il ouvrit la porte et où il prononça son nom.

— La princesse électorale de Hanovre, monsieur ! répéta le prince. Vous vous trompez sans doute?

— Non, monsieur, on ne se trompe pas, répliqua-t-elle vivement, c'est bien moi, qui viens vous présenter mes devoirs.

— Madame.....

Elle était entrée déjà, le tiers importun et le chambellan se retirèrent, le père et la fille se trouvèrent seuls avant d'avoir eu le temps de se reconnaître.

— Vous ici, madame ! il faut que vous soyez bien osée pour vous présenter devant moi.

Le début n'était pas encourageant, la princesse n'en tint compte, elle sembla ne pas avoir compris, et parla à son père de sa position, de son malheur, comme si elle eût été sûre de trouver en lui toute indulgence et toute bonté. Il l'écouta avec impatience d'abord, avec tranquillité ensuite, enfin avec intérêt. Il ne l'interrompit point dans la seconde partie de son récit, la plus intéressante, les mauvais traitements qu'elle avait subis, les marques qu'elle lui montra, sa plaie à la tête encore toute fraîche, l'attendrirent enfin, et il ne put retenir une exclamation.

— On ne m'avait pas dit cela, ma fille !

La princesse profita de cette disposition pour développer son plan, pour appuyer sur la nécessité d'un divorce indispensable, et auquel peut-être son mari ne s'opposerait point, le bruit courant qu'il songeait à épouser sa maîtresse.

— Je convoquerai un tribunal de famille, et, devant tous, j'expliquerai la conduite de Georges de Brunswick, ce que j'ai souffert, les affronts dont on m'a abreuvée, je suis sûre d'avance de réussir, mais pour cela, mon père, il faut que vous me souteniez, il faut que je paraisse devant mes juges entre vous, ma mère et mes enfants, autrement je suis perdue.

Après une heure de conversation, le duc revint tout à fait à elle, il entra dans ses vues, il lui promit d'envoyer, dès le même soir, un courrier à la cour de Hanovre pour notifier ses intentions, et la princesse rentra triomphante chez sa mère.

Leur joie ne fut pas de longue durée. En la quittant, le duc fit venir Bermstoff pour s'expliquer et s'entendre à ce sujet. Bien que la duchesse, chargée par sa fille de l'attirer à leur parti, n'eût rien négligé pour cela, pendant l'entrevue de Dorothée avec son père, elle l'avait trouvé impassible et au-dessus de

toute corruption. Madame de Platen lui avait promis une si belle récompense, s'il servait ses desseins, qu'il ne put accepter ni donner aucune parole à la duchesse.

Il connaissait son maître, il savait par quels moyens le ramener à une opinion opposée à celle qu'il avait d'abord. En fort peu de temps, il eut bouleversé ses idées, il lui eut persuadé que la princesse le trompait, qu'elle avait en effet subi les mauvais traitements de son mari, mais que, bien loin de l'avoir surpris avec mademoiselle de Schulembourg et son bâtard, c'était, au contraire, elle qu'il avait trouvée écrivant au comte de Kœnigsmarck.

Le duc s'emporta à ces mots et devint plus colère encore; il s'écria que sa fille l'avait trompé, qu'elle était une misérable, qu'il ne la reverrait jamais, et qu'il fallait aller lui déclarer, sur l'heure, qu'elle eût à quitter Celle et à retourner à Hanovre, si on voulait encore l'y recevoir.

— Ajoutez que je l'abandonne absolument et que, si jamais elle se réclamait de moi près de qui que ce soit, je la dènierais hautement. J'aurais pu pardonner au repentir, mais l'hypocrisie me trouvera inflexible, qu'elle le sache.

— La princesse voudra voir Votre Altesse, et vous lui céderez encore.

— Donnez des ordres sévères pour qu'elle ne parvienne pas jusqu'à moi, et commandez ses équipages, afin de la renvoyer d'ici demain matin, ou plutôt dès cette nuit.

Le ministre ne se fit pas prier pour accomplir sa mission; il trouva la mère et la fille encore tout heureuses et se félicitant de leur succès, et leur apprit la nouvelle résolution de son maître avec la douleur hypocrite d'un courtisan qui veut ménager ses victimes, dans la prévision d'un avenir inconnu et incertain.

Dorothée et sa mère jetèrent les hauts cris. Elles assurèrent qu'elles ne se soumettraient point, que le prince ne pouvait avoir pris cette résolution barbare, qu'elles allaient le voir et le faire changer d'avis.

— J'en demande pardon à Vos Altesses, répliqua Bermstoff, de l'air le plus humble, mais elles n'arriveront jusqu'à monseigneur ni l'une ni l'autre, vous ne pénétrerez pas dans son appartement, il est inutile de l'essayer.

Elles essayèrent néanmoins, mais en vain, elles ne

purent réussir ni par promesses, ni par menaces, ni d'aucune façon quelconque. La duchesse, plus calme, quoique aussi désespérée, engagea Dorothée à obéir, lui assurant que, s'il restait un moyen de fléchir son père, c'était celui-là.

— Je le connais et vous devez le connaître aussi. Tant que vous resterez, ni vous ni moi ne pourrons nous faire entendre. Une fois vous éloignée, j'arriverai, moi, et je le persuaderai peut-être, j'essayerai du moins.

Après bien des larmes, après bien des supplications, des lettres écrites et renvoyées sans avoir été ouvertes, elle se décida enfin à reprendre le chemin de Hanovre. Toutes les tempêtes étaient dans son cœur; elle médita vingt projets de vengeance, elle fit des plans extravagants et impossibles.

— Je reviens parce qu'on l'a voulu, disait-elle à mademoiselle de Kensebeck, mais tout est fini à jamais entre le prince électoral de Hanovre et moi. Je le verrais à mes genoux que je ne lui pardonnerais point. Eût-il tous les trônes du monde à m'offrir, je ne consentirais jamais à les partager avec lui.

L'avenir prouva qu'elle savait tenir sa promesse.

IX

UN PARTI PRIS.

Dorothée s'arrêta quelques heures en route, pour prendre un peu de repos, elle succombait. Ce retard donna le temps à la cour de Hanovre d'être instruite de son arrivée par un courrier que Bermstoff se hâta de dépêcher à madame de Platen; son absence avait un peu ramené l'électrice, elle comprit de quels éclats compromettants un tel caractère était capable. Elle essaya donc de raisonner son fils et lui fit jurer, après mille résistances, qu'il irait à sa rencontre, qu'il la recevrait amicalement et qu'il vivrait avec elle à l'extérieur d'une façon convenable. Une fois qu'elle eut obtenu cette promesse, elle envoya au-devant de sa bru un chambellan de sa maison, afin

de la ramener au château de Herrenhausen, où se trouvait la cour en ce moment. Cette démarche devait, pensait l'électrice, lui montrer les dispositions toutes pacifiques où l'on se trouvait pour elle, et la rassurer complétement sur l'accueil qui l'attendait.

Dorothée reçut l'envoyé avec une bienveillance hautaine, à laquelle on n'était pas accoutumé de sa part. Elle répondit qu'elle se rendrait aux désirs de Son Altesse. Mademoiselle de Kensebeck se réjouissait déjà de la voir céder aussi promptement aux instances de sa belle-mère, lorsqu'elle ajouta d'un ton pénétré :

— J'irai à Herrenhausen, puisqu'on m'y attend, mais nous verrons.

Le reste du voyage elle ne prononça plus un mot, se tint dans le fond de son carrosse, les bras croisés sur sa poitrine; et, lorsqu'on arriva devant le château, elle aperçut tout le monde aux fenêtres et le prince Georges, qui l'attendait sur le perron.

Le carrosse s'arrêta, son mari descendit les marches pour lui offrir sa main, on baissa le mantelet, on s'attendait à la voir descendre; au lieu de cela, elle fit signe impérieusement au page de refermer le rideau, et cria du fond de sa voiture :

— Cocher, touche à Hanovre.

Sur cet ordre, l'équipage continua sa route, à l'étonnement de tous. Quant à Georges, il resta le bras tendu, l'œil courroucé, les dents serrées ; il prononça un jurement épouvantable en ajoutant que la coquine le lui payerait.

Mademoiselle de Kensebeck et madame de Sondorf restèrent dans la surprise la plus complète et presque dans la terreur, à cette insolence si décisive et si inutile. Elles comprirent qu'entre leur maîtresse et son mari la guerre était désormais déclarée et la réconciliation impossible. Elles échangèrent un triste regard, mais ne prononcèrent pas une parole. Leur silence était éloquent.

— Vous me blâmez, dit la princesse, et je le conçois, vous craignez peut-être d'épouser ma querelle, s'il en est ainsi, je ne vous retiens pas, vous pouvez partir.

Kensebeck se jeta sur une de ses mains, en fondant en larmes ; madame de Sondorf, moins tendre et moins expansive, plus ambitieuse aussi et moins libre, à cause de son mari, dont elle craignait la colère, se contenta de saluer avec un geste de refus.

— Je vous ai juré que je ne reverrais pas cet

homme, que je ne voulais plus rien de lui. S'il n'eût pas été là, je serais entrée près de ses parents, mais lui, non, non !

Elle revint à Hanovre, dans son triste appartement. Dès le lendemain elle écrivit à Philippe la lettre ou plutôt l'ordre qu'on a lu, et, très-décidée à chercher d'autres protecteurs, elle répéta de nouveau à mademoiselle de Kensebeck qu'elle avait son plan, et qu'elle ne resterait pas longtemps à Hanovre.

Ce plan elle le tint secret, jusqu'à ce qu'elle l'eût communiqué à Philippe, dans cette première entrevue. La cour était de retour : ni l'électrice ni l'électeur ne lui montrèrent le moindre mécontentement de ce qui s'était passé; il n'en fut nullement question. Quant à son mari, elle ne le vit qu'en cérémonie, à la cour. Il lui parla comme s'il l'eût quittée la veille. L'air hautain et méprisant avec lequel elle le reçut n'échappa à personne.

Cette situation, on le comprend, ne pouvait durer. Elle raconta tout à Philippe, et, lorsqu'il l'eut entendue, lorsqu'elle le vit bien indigné, bien exalté de son malheur, elle ajouta :

— Maintenant, si vous voulez, tout cela peut ces-

ser, je puis redevenir libre et heureuse, je puis vous appartenir à jamais et recevoir de vous le dédommagement de ce que j'ai souffert. Êtes-vous décidé à tout pour me servir ?

— Oui, répondit-il, d'un ton résolu pour tout autre, mais auquel l'oreille de l'amour ne se trompa pas.

— Vous hésitez ! lui dit-elle.

— Moi ! non, non, madame, j'attends vos ordres.

— Mes ordres ! ah ! Philippe, si vous m'aimiez comme je vous aime, vous seriez déjà à mes genoux, vous m'auriez déjà donné votre vie, en échange de la mienne; je n'aurais pas besoin de m'expliquer, vous sauriez ce que je vais vous dire.

— Eh bien, madame, je vous l'avoue, il est vrai, vous me faites trembler. Je crains tout d'une résolution désespérée, je frémis de vous voir vous perdre et d'être complice de ce malheur.

— Dites que vous craignez de vous perdre avec moi.

— J'attends avec une anxiété désespérée ce que vous allez décider, pour vous obéir, si je ne puis vous convaincre. Quant à moi, que puis-je craindre? qu'est-ce que je risque? Depuis quand d'ailleurs ai-je

appris à calculer avec le péril? Parlez donc, j'attends.

— Je voudrais vous croire, mais je ne sais ce qui me repousse et me fait froid au cœur. Cependant je vais tout vous dire. J'ai écrit au duc de Wolfenbuttel, et je lui ai demandé un asile.

— Et le prince Auguste, madame! avez-vous pensé qu'il vous a aimée et que vous allez vous jeter dans ses bras!

— Le prince Auguste, répondit-elle avec mélancolie, oui, il m'a aimée, il m'a bien aimée, cela est vrai, mais il m'a oubliée aussi. Il est marié, il est père, il a d'autres bonheurs et d'autres intérêts que les miens; je ne suis plus rien pour lui.

— Vous le regrettez?

— Non, mais je ne puis m'empêcher de penser que, si j'avais voulu le choisir, je serais aujourd'hui heureuse, honorée, et que, puisqu'il me fallait vous perdre, au moins n'aurais-je pas tout perdu avec vous.

— C'est dommage, en effet!

— De la jalousie! Philippe, pour une chose si bien passée et si lointaine, tandis que je m'offre à vous, corps et âme et que vous hésitez à me prendre. J'irai

chez le duc de Wolfenbuttel, mais je n'irai pas seule, vous m'accompagnerez.

— Moi !

— Mais, madame, s'écria mademoiselle de Kensebeck, c'est donner raison aux calomnies, c'est avouer une faute qui n'existe pas.

— Non, Kensebeck, non, car je n'irai point afficher le chef de mon escorte, car il restera inconnu, excepté pour moi et pour toi, si tu ne me quittes point, toutefois, je doute de tout à présent.

— Madame, vous doutez de moi ?

— Non, Kensebeck, je suis une folle, mais je souffre tant ! Écoutez jusqu'à la fin. Je partirai, ou plutôt je m'enfuirai d'ici avec vous deux ; Philippe enrôlera quelques hommes sûrs, des étrangers pour me servir d'escorte sous son commandement. J'arriverai à la cour de Wolfenbuttel ; là nous nous séparerons, mon ami, pour peu de temps, soyez tranquille. Je convoquerai un tribunal composé des trois cours de Hanovre, de Celle et de Wolfenbuttel; j'exposerai les torts de mon mari, les injures qu'il m'a faites, dont la dernière est au-dessus de toute expression, et je demanderai le divorce, qui doit être prononcé immanquablement, une fois qu'on m'aura entendue, le croyez-vous?

— Je le crois, madame, pour ceci je suis du même avis que vous. Le prince Georges, nous le savons, a promis à sa maîtresse de le provoquer lui-même et de l'épouser ensuite, il ne s'y opposera pas.

— Une fois libre, une fois dégagée de chaînes odieuses, je ne craindrai plus d'avouer mon amour, rien ne s'opposera à ce que nous ne nous séparions plus. Mes enfants ne pourront me blâmer un jour d'accepter un nom tel que le vôtre et d'avoir choisi Philippe de Kœnigsmarck, mon premier, mon seul amour, pour me faire oublier les chagrins que m'a causés leur père.

Philippe devint pâle et ne répondit pas. L'image de Nisida se dressa devant lui comme un fantôme accusateur. Il vit cette adorable fille qui l'aimait tant, qui avait tant fait pour lui; il la vit abandonnée, malheureuse, repoussée pour une rivale à laquelle elle s'était généreusement sacrifiée d'abord, et tout ce qu'il y avait de sentiments nobles dans son cœur se révolta. Il tendit la main vers Dorothée et s'écria :

— Ah! madame, je vous en supplie, réfléchissez encore, ne vous hâtez point de prendre ce parti désespéré, peut-être en est-il un autre...

— N'est-ce pas convenu dès longtemps entre nous?

N'avons-nous point échangé notre foi? est-ce au moment de l'exécution que vous reculez ? J'ai cru Philippe de Kœnigsmarck un preux du temps de Charlemagne, il me faut donc reconnaître que je me suis trompé.

— Madame, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de vous, de vous seule. Moi, je suis prêt à toutes choses, prêt surtout à risquer ma vie pour un bonheur que je n'ose rêver, mais vous!...

— Moi, je ne puis vivre ainsi, je ne le puis, c'est impossible, il me faut sortir de ce château où j'étouffe, il me faut abandonner ces hypocrites qui m'entourent et que je hais; si vous essayez de me retenir, vous me tuerez, vous me rendrez folle, ah! partons! partons!

Après bien des prières, bien des refus, bien des hésitations, Philippe et Kensebeck obtinrent que la princesse prît encore patience et restât à Hanovre; ils espéraient, l'un et l'autre, par des raisons différentes, que le temps apporterait quelque soulagement à cette position. Il fut convenu que Philippe paraîtrait dès le lendemain, et il quitta Dorothée, malheureux de son bonheur, et avec un double désir, ainsi que cela arrive souvent en ce monde.

X

VENGEANCE.

Le lendemain, dans la matinée, madame de Platen était seule, chez elle, lorsqu'on lui annonça le comte Pamphili ; il était toujours le bien venu, car ils avaient une commune pensée, car lui seul comprenait, dans toute son énergie, la haine qu'elle portait à Kœnigsmarck, et lui seul pouvait comprendre aussi de quel effroyable besoin de vengeance son cœur était pénétré. Cette fois, il portait sur tous ses traits une satisfaction évidente, et il s'avança vers elle en s'écriant :

— Bonne nouvelle ! le comte Philippe est ici.

Madame de Platen sentit un coup dans le cœur

qui faillit la renverser en arrière, elle se croyait plus forte.

— Ici! le comte de Kœnigsmarck! est-il bien possible!

— Il est arrivé hier, inconnu, il est resté tout le jour chez lui, et la nuit seulement il est sorti déguisé; il est resté dehors presque jusqu'au matin.

— Il est allé chez *elle*, il est venu pour *elle!* c'est *elle* qui l'a appelé!

— Ah! maintenant qu'il est ici, maintenant que je vais pouvoir suivre ses traces et être instruit, jour par jour, de ses actions, je *la* découvrirai peut-être, enfin!

— *Elle* a donc eu l'impudeur, l'effronterie de le faire venir! après ce qui s'est passé! nous allons voir jusqu'où ira leur audace.

— Et cette misérable enfant qui ignore, à laquelle je puis faire un sort si beau, que je partagerais, si je la retrouvais!

— Comte, il nous faut un de ses gens à nous.

— Nous l'aurons ce soir.

— Je veux tout savoir, je veux le perdre sans rémission, je veux me venger de lui qui m'a si cruellement repoussée et si dédaigneusement traitée pour cette femme, il faut qu'ils soient séparés.

— Il faut qu'il meure! tant qu'il vivra, Nisida refusera de m'entendre.

— Qu'il meure, lui! Philippe! non, non, monsieur, Philippe est à moi, il m'appartient, il ne mourra point, mais il laissera cette Dorothée qui cherche à m'enlever mon amant; comme si cette âme de lait et de miel était faite pour une âme de feu, pour une puissance de passion semblable à celle de Kœnigsmarck.

Ils parlèrent ainsi, se répondant sans se comprendre, remplis tous les deux de ce qui les occupait uniquement, pendant plus d'une heure; enfin, la comtesse finit par où elle aurait dû commencer, elle demanda à Pamphili comment il avait su l'arrivée de Philippe.

— De la façon la plus simple, il est caché dans un cabaret, accompagné de deux domestiques, qui passent pour ses compagnons, ils sont tous déguisés. Avec son étourderie ordinaire, il a choisi un bouchon où vont s'enivrer les gardes de mon régiment, peut-être par cette raison-là même, est-ce un des seuls qu'il connaisse? Mais il a oublié que j'ai là des espions, que ces espions se souviennent de leur ancien colonel. Il a été reconnu, on m'en a prévenu sur-

le-champ, et j'ai donné ordre de surveiller ses démarches.

Ainsi, dès son arrivée, Philippe était déjà trahi. Il n'avait avec lui que l'incorruptible Bontemps et un jeune page, très-ambitieux, très-ami des plaisirs, très-facile, par conséquent, à séduire et à entraîner. Il le fut promptement; les promesses de Pamphili et les caresses de madame de Platen en firent leur âme damnée. Le pauvre Kœnigsmarck, à dater de ce moment, appartint à ses ennemis.

Dans la matinée il quitta le cabaret et alla s'établir, comme s'il arrivait, dans le logement qu'il avait occupé à son premier séjour, et où se trouvaient encore ses gens et ses chevaux, qu'il y avait laissés en partant. A l'instant même on sut dans toute la ville que le comte de Kœnigsmarck était de retour, il y avait cercle, le soir, chez l'électrice, et l'on s'attendait à l'y voir. Chacun se prépara à jouir de ce spectacle, où tant d'intérêts étaient en jeu. En apprenant qu'il était à Hanovre, Ernest-Auguste demanda au baron de Groote, qui lui annonçait cette nouvelle, ce que le comte venait faire à la résidence.

— Rien du tout, monseigneur, quelques adieux sans doute. Il vient prendre congé de Votre Altesse

électorale, en quittant son service, il vient chercher ses équipages, et recueillir une moisson de regrets.

— Le croyez-vous, baron. J'aurais préféré qu'il restât chez lui, tout ceci va nous créer des embarras. Les dames raffolent de ce jeune muguet, et vous verrez qu'il arrivera quelques catastrophes.

— Nous en rirons, monseigneur.

— Plût à Dieu qu'on en puisse toujours rire! enfin, je le recevrai de façon à lui ôter l'envie de nous importuner longtemps.

En effet, lorsque Philippe salua, le soir, Son Altesse, le premier mot qu'il en reçut fut celui-ci :

— Quand partez-vous, monsieur le comte?

Philippe ne se déconcerta pas.

— Aussitôt que j'aurai terminé les affaires qui m'ont amené, monseigneur, et que j'aurai passé quelques instants près des amis qui m'ont accueilli avec tant de bonté, pour leur témoigner ma reconnaissance. J'en dois beaucoup à Votre Altesse, elle me permettra de lui dire que je ne l'oublierai jamais.

Le prince fut étonné de trouver sur les traits de Philippe une émotion dont il ne le croyait pas susceptible. Il se sentit soulagé néanmoins, car, dans ces paroles, il vit une promesse de ne plus inquiéter

son amour pour madame de Platen, dès lors le reste ne lui importait plus. Il lui fit donc un demi-sourire agréable et un geste de congé pour l'engager à se mêler aux courtisans.

Deux personnes avaient eu bien de la peine à contenir leur émotion pendant cette courte audience. La princesse Dorothée d'abord et madame de Platen ensuite; toutes les deux avaient ce courage des gens de cour auquel elles étaient faites depuis leur enfance, et qui fait sourire au milieu des tortures. Elles se sentaient observées, elles se sentaient surtout en face l'une de l'autre, elles firent bonne contenance et reçurent le salut profond de Kœnigsmarck avec la grâce la plus calme et la plus naturelle.

L'électrice accapara le beau Kœnigsmarck en lui demandant des détails sur la cour de Dresde, sur les fêtes du couronnement, sur les princesses qui y avaient assisté. Madame de Platen prit un air hypocrite et s'apitoya sur les pertes qu'il avait faites, sur la mort si prématurée de son frère et sur celle, bien plus douloureuse encore, de la comtesse.

Dorothée fut moins maîtresse d'elle-même, elle ne trouva que quelques phrases banales et sans intérêt. Il lui en coûtait moins de dissimuler sous la froideur

que sous la bienveillance le sentiment passionné dont son cœur était plein. Cette soirée n'offrit donc point aux observateurs toutes les joies qu'ils attendaient, et l'on se retira indécis sur le véritable motif de ce retour qui occupait tout le monde.

Madame de Platen rentra chez elle dans un état impossible à décrire. Elle avait décliné l'honneur de recevoir Son Altesse à souper, elle avait besoin d'être seule. En revoyant Philippe, en le retrouvant plus beau que jamais, son fatal amour s'était réveillé. Elle se sentait dominée par ce sentiment, auquel elle devait déjà tant d'erreurs et de mécomptes, et la résistance lui semblait désormais impossible à tenter.

— Je veux le revoir, qu'il soit à moi comme autrefois, je veux tout oublier pour lui et lui rendre ces moments de délices qui nous enivraient tous les deux. Son regard me cherchait ce soir, il me semble, il me suivait lorsque je suis partie, il n'attendait qu'un signe de moi pour m'accompagner, sans doute. Il reviendra ici, dans cette chambre, où tant de fois!... Mais Pamphili! ce Pamphili qui le hait, qui veut son sang. Ah! mon Dieu! il faut le prévenir, il faut qu'il se défende, il faut qu'il fasse chasser cet

homme qui ose le menacer. Oui, je vais lui écrire, l'appeler, il viendra, il saura tout, il comprendra que je l'aime encore, que je suis prête à lui pardonner, et il ne songera plus à cette poupée aux cheveux de lin, au regard langoureux, dont le sang coule si lentement, qu'à peine semble-t-elle vivre. Je veux qu'il m'aime, il m'aimera.

Ce monologue fut suivi d'une grande séance au miroir, après laquelle elle déclara, l'amour-propre aidant, qu'elle était beaucoup plus belle que Dorothée, qu'elle n'avait rien perdu de ses charmes, et, qu'assurément, elle pouvait prétendre à être aimée mille fois plus qu'une femme de la cour. Elle était excusable de le croire, on le lui répétait, chaque jour, sur tous les tons.

Elle écrivit. Sa lettre était courte, amicale, sans cérémonie, elle ne demandait rien, elle ne promettait rien, elle pouvait passer pour une simple politesse, et elle pouvait être lue à tout le monde. C'était la lettre d'une femme d'esprit qui veut du bien à un jeune homme, mais de ce bien qui se partage entre mille connaissances, une bienveillance banale, quoique véritable. La nuance se saisit vite, si elle s'explique difficilement.

En recevant ce billet, Philippe hésita. Il comprit, lui qui la connaissait, lui qui, la veille, avait rencontré son regard. Il savait, à ne s'y point tromper, que sa passion était rallumée, et qu'elle allait immanquablement le lui faire savoir. Ne point se rendre à cette invitation était en provoquer une seconde, c'était donner carrière à une persécution inévitable. Il se décida à la voir et à couper court à toutes relations par un aveu franc et net.

— Ce sera, tout d'abord, pensa-t-il, la paix ou la guerre, mais, au moins, on saura à quoi s'en tenir et on agira en conséquence.

Il alla chez elle à l'heure indiquée, elle était seule, parée des couleurs qu'il aimait, l'appartement avait pris le même aspect qu'autrefois, on voyait qu'un sentiment vrai, délicat, avait cherché jusqu'au moindre souvenir pour frapper à la fois le regard et le cœur de l'inconstant qu'on voulait ramener. Rien ne lui échappa, mais ce ne fut pas l'amant qui observa, ce fut l'homme. Il devina un rude combat à soutenir et se prépara à la défense. Ce n'était pas là ce qu'avait espéré la comtesse.

— Monsieur, lui dit-elle, en l'apercevant, il est tout aimable à vous d'être venu, et vous en serez

récompensé par un vrai service d'ami. J'ai bien des choses à vous communiquer.

Kœnigsmarek avait pris un siége, en cérémonie, il se tenait assis loin d'elle, sans paraître remarquer l'émotion qui soulevait son sein, le feu que ses regards dardaient sur lui, il répondit d'un air dégagé et affable, dont l'indifférence était palpable et positive, madame de Platen pouvait s'y tromper, elle ne s'y trompa pas, mais elle ne perdit pas courage, elle voulut lutter et elle espéra vaincre, elle connaissait le sang de Kœnigsmarek.

— Vous avez ici un ennemi, monsieur le comte, dit-elle.

— J'en ai plusieurs, madame la comtesse, répliqua-t-il, en s'inclinant.

— Vous en avez un surtout qui a juré votre perte, un ennemi mortel.

— Je le sais, madame, il y a longtemps que je le connais.

— Le comte Pamphili, n'est-ce pas?

— Oui, madame, le comte Pamphili.

— Prenez garde, continua-t-elle, impatientée de cette tranquillité, il n'en veut pas qu'à votre vie, il vous fait espionner et il a su votre arrivée ici, votre

séjour dans un cabaret des faubourgs, il a su que vous aviez passé toute cette nuit au palais, chez la princesse Dorothée.

Sa voix tremblait en prononçant ces mots, elle se contint par un effort suprême et fixa ses yeux sur Kœnigsmarck pour surveiller l'émotion qui allait surgir. Il resta impassible.

— Le comte Pamphili est un lâche et un calomniateur, madame, j'aurai le plaisir de le lui dire à lui-même, si vous le permettez; il est bien vrai que je suis resté ici vingt-quatre heures incognito, il est bien vrai que je suis sorti, la nuit, mais il n'est pas vrai que je sois allé au palais, j'ai ici d'autres affaires que celle-là.

Cette tranquillité ne lui en imposa point, elle feignit de croire, parce qu'elle avait besoin de se montrer crédule, et, se levant tout à coup, elle alla vers le jeune homme, auquel elle prit la main et qu'elle regarda les yeux sur les siens.

— Ah ! si vous saviez quel bonheur vous m'apportez, Philippe, et tout ce que je vous dois pour cette parole.

L'explication arrivait, elle venait à grands pas, il ne pouvait la fuir, il attaqua franchement la difficulté

et répondit directement le regard levé sur elle, en retenant sa main qu'elle lui avait donnée.

— Comtesse, lui dit-il, voulez-vous être mon amie?...

— En doutez-vous? répliqua-t-elle, l'œil en feu et le sein palpitant.

— Quand je dis *mon amie*, madame, je dis ma sœur, je dis la confidente de mes actions et de mes pensées, je dis la providence pour me secourir dans mes misères et me consoler dans mes chagrins, rien de plus.

— Et sans doute aussi la confidente de vos amours avec votre Dorothée, avec cette Nisida invisible, la complaisante pour les cacher, pour en prendre l'épine pendant que d'autres en mangeront le fruit, monsieur le comte, pour qui me prenez-vous? Je ne veux pas de ce rôle. J'ai trop de fierté, d'estime de moi-même pour accepter le moins après avoir eu le plus. Vous oubliez le passé, je le comprends, vous le voulez effacer, je le comprends encore, c'est plus commode, mais moi je me souviens et prenez garde que je me souvienne trop.

— Je n'ai rien oublié, madame, mais daignez m'entendre et retenez votre colère jusqu'à ce que

vous sachiez tout, je connais trop votre cœur et vos sentiments pour ne pas croire en votre approbation. Vous ignorez ce qui s'est passé entre le prince et moi, vous ignorez quelle entrevue j'ai eue avec lui le jour de mon départ et la promesse que je lui ai faite, sur mon honneur.

Le regard de la comtesse l'interrogea ardemment, bien qu'elle ne prononçât pas un seul mot.

— Il savait tout, ce cher prince, il connaissait nos torts envers lui, et il m'a traité avec une bonté paternelle. Il m'a laissé voir la blessure de son cœur, sa tendresse pour vous, il m'a dit ce qu'il souffrait, ce que sa dignité et son amour avaient reçu d'atteintes, et il m'a demandé ensuite de finir ce supplice, de ne plus lui enlever son bien le plus cher, de respecter ses droits, de ne plus être ingrat enfin. Il me l'a demandé, je l'ai juré, madame, pouvais-je faire autrement?

Tout le temps qu'il avait parlé, la comtesse, les yeux sur les siens, semblait vouloir lire au fond de sa pensée. Elle fut quelques instants sans répondre, puis elle lui dit lestement :

— Est-ce bien vrai ceci, monsieur?

— Sur mon honneur et sur ma foi de gentilhomme.

— Et sans cette prière, sans ce serment arraché à un moment d'attendrissement, à un remords que je comprends, du reste, rien ne serait changé entre nous ?

— Pouvez-vous me le demander, lorsque vous êtes toujours aussi belle, aussi tendre, lorsque je suis toujours aussi amoureux !

— Vous n'êtes point venu ici pour une autre, vous n'êtes point appelé par la princesse électorale ? répondez franchement, je vous croirai.

— Je vous parlerai franchement, madame, parce que je vous en crois digne ; je veux vous prouver qu'en vous appelant mon amie, je vous regardais déjà comme telle. Je suis venu pour la princesse.

— Vous l'avouez !

Je ne suis pas venu appelé par elle, mais je suis venu envoyé par sa mère, je suis venu examiner ce qui se passe, sonder le terrain, m'assurer enfin s'il ne serait pas possible d'amener et de conclure une réconciliation solide avec son mari. Et voyez combien vous êtes injuste, pour cela j'ai compté sur vous.

— Il faudrait chasser la Schulembourg ?

— C'est la première chose à faire.

— Ah ! je vous aiderai, car cette fille m'est odieuse, elle prend avec moi des airs de hauteur et de protection qui me sont insupportables. Sous prétexte qu'elle a un fils, sous prétexte de la promesse de mariage arrachée à cet imbécile de Georges, elle se voit princesse électorale et se croit déjà ma maîtresse. Le jour où elle y arriverait, je serais sûre de subir un joug de fer, et, si je pouvais la renverser, humilier son orgueil, je serais, je vous l'avoue, bien heureuse de lui rendre ce qu'elle me donne depuis si longtemps.

— C'est peut-être plus facile que vous ne le pensez.

— Plût à Dieu ! expliquez-vous, que savez-vous? que voulez-vous faire ?

— Avant toutes choses, madame, puis-je compter sur vous? serons-nous amis, serons-nous alliés?

— Ne serons-nous que cela ?

— Vous savez...

— Oui, vos remords ! ah ! vous m'aimez bien peu ! si vous m'aimiez, que seraient de pareils obstacles? Le saura-t-il ?

— Je le saurai, moi, et j'ai donné ma parole, madame, ma parole est un mur d'airain, un mur que rien ne peut franchir.

— Pourquoi la donner alors?

— Songez au moment, à la surprise...

— Ah! Philippe, vous ne m'aimez pas!

Il lui fallut un grand courage, une grande certitude des dangers où il s'exposerait pour ne pas lui jurer le contraire, il se contenta de baiser sa main.

— Vous me trompez, reprit-elle, guidée par cet admirable instinct qui nous avertit toujours et que nous refusons de croire.

— Je ne vous trompe pas, madame, je vous dis la vérité.

Et en effet il ne la trompait point. Depuis la veille il avait beaucoup réfléchi. La levée de bouclier de la princesse l'effrayait fort, plus encore pour elle que pour lui, pour Nisida plus que pour la princesse. Il se voyait engagé dans une voie qu'il ne voulait pas suivre, où les périls l'entouraient de toutes parts, et cependant cette voie lui était chère. Ainsi que les caractères légers, que les gens à entraînement, il espérait arranger toutes choses, il espérait opérer un replâtrage entre les époux, et rester l'amant secret de Dorothée; il espérait demeurer libre et conserver Nisida avec son dévouement et son abnégation si douce pour lui, si facile; il espérait peut-

être, qui sait? il espérait aussi retrouver, selon sa fantaisie, ces heures brûlantes que madame de Platen lui prodiguait autrefois, et que, malgré ses railleries, il n'en regrettait pas moins. Il n'imagina donc rien de mieux que de faire temporiser Dorothée, et de travailler d'un autre côté, aidé par madame de Platen, à empêcher l'éclat qui perdrait la princesse, tout en s'engageant lui-même beaucoup plus qu'il ne comptait l'être en réalité.

La comtesse se raccrocha à cet espoir. Elle aimait, elle craignait de tout perdre, elle accepta cette lueur, comptant la voir grandir et devenir un beau feu d'amour, comme jadis. Elle accepta le rôle que lui offrait Philippe, très-résolue à le changer aussitôt qu'elle en trouverait le moyen, ou plutôt l'occasion. Ils convinrent ensemble de ce qu'ils devaient faire, des chemins à prendre pour saper mademoiselle de Schulembourg, sans découvrir leurs projets.

— Je ne vous cache rien, très-chère comtesse, j'ai demandé à voir la princesse en secret, je la verrai sans doute et plus d'une fois.

— Philippe !

— Vous le dirais-je si j'avais un autre but?

— Vous êtes assez adroit pour cela, car il est diffi-

cile que je ne l'apprenne point d'un autre côté.

— Si vous n'avez pas de confiance en moi, nous ne réussirons jamais. J'ai toute confiance en vous, moi !

— C'est que... enfin je vous crois et je vous aiderai ; pour commencer, je parlerai ce soir à l'électeur, au sujet de la Schulembourg, c'est le plus nécessaire. Mais, monsieur, une amie, un complice, on le voit souvent, je vous verrai...

— Tous les jours.

— C'est bien ! alors je vous crois.

Il lui baisa la main et ils se séparèrent.

Elle le regarda sortir.

— Ah ! s'il me trompe cette fois, malheur à lui.

XI

A DRESDE.

Cependant après le départ de Philippe, Aurore revint chez Nisida. En vain celle-ci employa les prières et les supplications pour persister dans sa résolution généreuse. L'électeur même se mit contre elle et prétendit que Philippe exigeait qu'elle cédât.

— Il veut que vous aimiez sa sœur, il veut qu'elle soit la vôtre, il me l'a dit, il lui a fait promettre, comme à moi, de ne pas vous laisser seule, de vous consoler, de vous voir chaque jour. Obéissez-lui.

Nisida se tut, se résigna, mais rien ne put arracher de son âme la sombre douleur qu'elle nourrissait.

— On me cache tout, disait-elle à Aurore, il est à Hanovre, on m'épargne cette douleur; mais, Aurore,

rappelez-vous-le bien, il n'en reviendra plus. Un grand péril le menace, cette femme le tuera, ou le perdra; cette comtesse de Platen, c'est son mauvais génie.

Le temps s'écoulait : les lettres de Philippe étaient fréquentes et tendres, elles l'étaient davantage surtout depuis qu'il craignait de se voir engagé par Dorothée bien au delà de ses désirs. Il semblait ignorer les sentiments de l'électeur pour Aurore, et le danger que courait celle-ci. C'était toujours le même système, il n'acceptait point la responsabilité de la rupture, et encore moins celle de la liaison. Madame de Levenhaupt fermait les yeux, Nisida seule veillait et défendait son amie. Elle la conjura à genoux de résister aux séductions, de fuir l'entraînement qui la jetait dans les bras de Frédéric-Auguste, de chercher un protecteur, un mari, qui lui donnât le bonheur légitime, au lieu de ces bonheurs volés que le désespoir remplace si vite.

— Vous oubliez donc que je suis chanoinesse de Guedlenbourg? répondait en riant la comtesse Aurore.

— Vous êtes libre cependant, bien libre Aurore, et vous vous marierez le jour où vous voudrez le faire. Vos vœux n'en sont point, vous protestante

surtout. Mariez-vous, croyez-moi, et quittez Dresde, fuyez, fuyez !

Mademoiselle de Kœnigsmarck était déjà trop éprise pour que ce moyen fût possible à employer. Elle ne songeait pas sans frémir à quitter le prince. Bien qu'innocente encore, elle était liée par des aveux, par des promesses, l'électeur l'adorait, il eût mis toute la Saxe à ses pieds. Elle ne voulait de lui que lui-même, et son rang, loin de l'éblouir, lui semblait plutôt un obstacle à ses souhaits. Jusque-là elle n'avait point paru à la cour, mais son deuil finit, et elle fut enfin présentée aux deux électrices, qui l'accueillirent avec la plus grande distinction. La mère et la femme de Frédéric-Auguste étaient loin de s'attendre à trouver en elle la maîtresse qu'il aimerait le plus. Sa beauté fit sensation, on ne parla bientôt plus que d'elle, ce fut la personne citée, la personne à la mode, et les fins courtisans se doutèrent qu'elle arriverait à d'autres destinées, avec un prince tel que le leur.

Les combats furent longs, cependant, les lettres, les démarches, les prières prirent un temps mal employé selon le fougueux jeune homme, que cette résistance excitait encore. M. de Beichling, son favori,

devint le confident et le mercure de ses amours. Il fit si bien, qu'il obtint de mademoiselle de Kœnigsmarck une lettre pour le prince, et plus tard la promesse d'un rendez-vous. Hélas ! elle n'eut bientôt plus la force de résister, et, après une soirée de passion et d'enivrement, la pauvre Aurore succomba.

Pour donner une idée plus précise des façons et des habitudes des cours d'Allemagne à cette époque, nous ferons un emprunt à l'excellent ouvrage de M. Henri Blaze, baron de Bury, sur la famille de Kœnigsmarck, publié par la *Revue des Deux Mondes*. Il a puisé aux meilleurs sources, il a visité les lieux mêmes, il possède la langue allemande aussi bien que la française, et il a cherché dans les auteurs véridiques des détails et des anecdotes, restés inédits ainsi que les correspondances. Je ne saurais mieux faire que de citer en entier la description d'une fête offerte par l'électeur à sa belle maîtresse, et pour laquelle M. Henri Blaze invoque des témoignages positifs. Il sait cette dramatique histoire des Kœnigsmarck mieux que personne, et il la raconte avec un charme infini. Il a vu les portraits, il a vu les tombeaux, il a lu les lettres, il fait passer dans l'âme de ses lecteurs l'émotion qu'il a ressentie lui-même, et

ses deux articles sont une des lectures les plus attachantes que je sache. Écoutez-le parler :

« Un jour, qui mériterait d'avoir sa place dans les fastes de l'amour, et dont les annales galantes du château de Maritzbourg garderont l'éternelle mémoire, fut celui où l'aimable et royal jeune prince, environné de l'éclat et de la pompe de la cour, conduisit en triomphateur à la résidence d'été des souverains de la Saxe, la beauté prête à rendre les armes. Le matin, avant de partir, Son Altesse envoya à mademoiselle de Kœnigsmarck un habit d'une richesse extraordinaire, ainsi qu'une garniture de diamants des plus splendides. Madame de Levenhaupt ne fut point oubliée, et les présents qu'elle reçut, quoique de beaucoup inférieurs à ceux destinés à sa sœur, furent magnifiques. Ensuite, sans trop s'embarrasser, faut-il le dire, de l'état larmoyant de l'électrice délaissée, toute la cour se mit en route pour Maritzbourg. C'était par une belle matinée de printemps, invitante et radieuse ; l'air, embaumé des parfums de l'aubépine et de l'acacia, retentissait des chants des oiseaux, et pourtant le long des sentiers d'émeraudes que suivait le galant cortége pleuvait la neige des fleurs, roucoulait la tourterelle, murmu-

rait la source vive sous le rocher. Au moment où les voitures entraient dans les beaux bois qui avoisinent la résidence, une députation mythologique se présenta : c'est Diane, environnée de ses nymphes, qui vient engager l'illustre compagnie à visiter son palais, et, faisant allusion au doux nom d'Aurore, la déesse salue une sœur dans mademoiselle de Kœnigsmarck. Les dames ayant mis pied à terre, on aperçoit en effet un édifice merveilleux, élevé là comme par magie; on entre : un salon peint à fresque, pour la circonstance, reçoit les hôtes de l'électeur; sur les murs, la mort du tendre Endymion, le châtiment du téméraire Actéon, toute l'histoire, en un mot, de l'immortelle chasseresse se déroule, reproduite avec un art infini. Diane, cependant, ordonne à ses nymphes de régaler Aurore et sa suite; aussitôt, du milieu du parquet qui s'entr'ouvre, sort une table chargée de mets exquis; à peine les dames ont-elles pris place, qu'un bruit de chalumeaux, de cymbales et de tambourins se fait entendre; en même temps paraît le dieu Pan, que les satyres, les faunes et les autres divinités des bois accompagnent. Grande terreur parmi la moitié la plus impressionnable de l'aristocratique assemblée; mais on se rassure, car

le terrible dieu Pan, c'est Son Altesse électorale en personne, les satyres sont les chambellans les mieux tournés de la cour, et les faunes sont de jeunes pages. Diane, que représente à ravir la comtesse de Beichling, femme du confident intime des plaisirs du prince, invite Pan à s'asseoir près de la belle Aurore; que de tendres choses ne lui dit point ce dieu! quels empressements pour la servir! quels soins pour lui plaire et la persuader de sa passion :

« — Que vous êtes aimable! que je vous aime! je vous aimerai éternellement.

« Vieilles paroles, que tout cœur épris sait mettre en musique.

« Vers la fin du repas, la trompe retentit, les aboiements des chiens se font entendre; des dames étonnées accourent aux fenêtres et voient passer un cerf que poursuivent des chasseurs élégamment troussés. Quel plaisir on aurait à suivre la chasse! aussitôt il se trouve des chevaux tout prêts et des calèches ouvertes. Les deux déesses montent en phaéton, on part, on est parti.

« Pauvre cerf, qui ne demandais qu'à brouter les feuilles de ces bois, l'amant inhumain a juré ta perte,

et, pour inaugurer ses royales tendresses, ton noble sang va couler !...

« Par une embûche habilement ourdie, le cerf en est réduit à se jeter dans un étang de la forêt, et, pendant que la meute acharnée s'efforce d'atteindre sa victime à la nage, les dames, descendues de cheval, montent dans des gondoles et gagnent à force de rames la rive, où gaiement elles abordent au bruit des fanfares, pour voir mourir le cerf et donner la curée.

« A l'extrémité de l'île s'élève une tente dressée à la turque. Des ottomanes de brocard la décorent, et tous les parfums d'Orient y brûlent dans des cassolettes d'or. Dans cette calme et silencieuse retraite, disposée au sein d'une fraîche oasis, les glaces et les sorbets circulent sur des plateaux damasquinés. Tout à coup, mascarade nouvelle, les grands officiers du sérail apparaissent, puis le sultan lui-même, tout éblouissant de pierreries. Orosmane s'avance d'un pas lent et mesuré vers la tente des dames et jette le mouchoir à Zaïre. Ici l'étiquette ressaisit ses droits. Mademoiselle de Kœnigsmarck et l'électeur prennent place sur un divan réservé, laissant les tabourets au reste de la compagnie. Les danseuses du

théâtre de la cour, vêtues en bayadères, exécutent un divertissement, après quoi, l'électeur se lève et, donnant la main à mademoiselle de Kœnigsmarck, la conduit à sa gondole, où sont admis à s'asseoir, avec le padishah et sa favorite, le prince de Furstemberg et la comtesse de Lovenhaupt. De nombreuses gondoles reçoivent les autres dames, qui choisissent à leur tour les cavaliers qui leur conviennent, et l'on se promène ainsi quelque temps sur l'eau, avec une musique harmonieuse.

« Arrivé au château de Maritzbourg, le prince accompagne sa favorite jusqu'à l'appartement qu'il lui destine, somptueux appartement, meublé avec une extraordinaire magnificence, salle du trône, où le trône est un lit. La garniture de ce lit, d'une ordonnance admirable, est un damas aurore, brodé d'argent; on y voit en divers compartiments les amours d'Aurore et de Tython; des amours bouffis et pansus relèvent les rideaux en festons et semblent répandre sur la divinité du sanctuaire les pavots, les roses et les anémones.

« — C'est ici, mademoiselle, que vous êtes vraiment souveraine ! s'écrie galamment l'électeur, et que, de grand seigneur que j'étais, je deviens votre esclave.

« — Ah ! monseigneur, dans quelque état que vous vous présentiez à mes yeux, n'avez-vous point le droit de dire que je vous appartiens?

« On se quitte un moment pour changer de costume et s'ajuster pour le souper. En se mettant à table, mademoiselle de Kœnigsmarck trouve sous sa serviette un bouquet de diamants, d'émeraudes, de rubis, de saphirs et de perles, qui lui annonce qu'elle est la reine de la fête qui va suivre. Sitôt après le souper, les danses commencent, et, dans le moment que les gigues et les sarabandes sont le plus animées, le prince et sa favorite disparaissent de la salle de bal... Chacun s'en aperçoit, mais chacun sait aussi ce qu'il doit faire, et le bal continue à mener son train, comme si nul n'avait remarqué cette absence.

« Et penser que cette fête, que nous venons d'essayer de décrire, fut suivie de quinze autres non moins brillantes, non moins somptueuses, non moins folles en travestissements mythologiques, en voluptueuses extravagances, en prodigalités sans nombre. Pour la reine du moment, ces fêtes succédaient aux fêtes, les cadeaux aux cadeaux, le triomphe au triomphe. »

Le lendemain de cette journée, le soir, Nisida était seule et tristement dans sa chambre, la fenêtre ouverte, son petit chien à côté d'elle. Elle respirait l'air et laissait errer son regard sur les arbres et les fleurs, pendant que sa pensée errait bien loin près de Philippe. La porte s'ouvrit lentement, et la comtesse Aurore, enveloppée ainsi qu'elle avait l'habitude de l'être dans ses coiffes, entra sur la pointe de ses mules pour la surprendre. Elle lui jeta les deux bras au cou et resta longtemps la tête appuyée sur son sein. Nisida l'embrassait avec tendresse, mais, en sentant couler ses larmes, elle la repoussa en s'écriant :

— Qu'y a-t-il donc? Philippe! qu'est-il arrivé à Philippe?

— Rien, je ne sais rien de Philippe, ce n'est pas de Philippe qu'il s'agit.

— Mais quoi donc alors? c'est vous, mon amie, qu'avez-vous?

— Hélas! je suis trop heureuse pour une coupable.

— Coupable! ah! ma chère Aurore, que je vous plains! oui, pleurez, pleurez ce funeste bonheur. Vous le pleurerez plus tard bien davantage encore.

— Il m'aime tant!

— Chère Aurore! vous aimera-t-il toujours ainsi? Peut-on croire à la constance d'un homme, d'un souverain surtout? ah! vous entrez dans une voie de douleurs ou d'égarements. C'est à vous de choisir, et partout des chagrins, partout des hontes, partout le désespoir et les tourments. Pauvre Aurore!

Neuf mois après, Maurice de Saxe vint au monde.

XII

L'ORAGE GRONDE.

Philippe crut avoir ville gagnée et, avec son étourderie ordinaire, il ne se préoccupa plus que de ses plaisirs. Il aimait, ou plutôt il désirait vivement Dorothée. Les obstacles apportés à sa possession ne faisaient qu'exciter cette passion où le cœur entrait pour bien moins que les sens et la tête. Si jamais son cœur prit part à un sentiment, ce fut à celui inspiré par Nisida, dont le dévouement et la tendresse le touchaient jusqu'au fond de l'âme. Il ne chercha plus qu'un moyen d'accommoder les scrupules de la princesse avec ses nouveaux projets : la forcer à se donner à lui, tout en se réconciliant en apparence avec le prince, était son seul but, qu'il colora à ses pro-

pres yeux, suivant l'usage, d'un semblant de dévouement et d'affection.

— Il faut l'empêcher de se perdre, se disait-il, et, si elle le voulait, qui pourrait être plus heureux que nous ! Le prince ne demande qu'à fermer les yeux, pour être tranquille, l'électeur également, elle serait une des plus grandes princesses de l'Europe, aimée, considérée de tous, et ses appartements garderaient le secret de nos tendres amours. Ma vie s'écoulerait entre ma Nisida à Dresde, Dorothée ici et cette Élisabeth, qu'il faudrait museler avec des caresses, sans compter... il faut qu'elle m'écoute, il faut que cela soit ainsi.

La tâche était difficile et elle devait lui sembler plus difficile encore après chaque entrevue avec Dorothée, qui lui parlait sans cesse de ses projets comme d'une chose accomplie, et qui ne cessait de le tourmenter pour en presser l'exécution. Un soir enfin, lasse des prétextes et des remises elle l'attaqua franchement et de front. Lui, bien loin de fuir le discours, le hâta tout au contraire, il voulait aussi obtenir une réponse plus positive, il voulait que Dorothée consentît à l'entendre, qu'elle s'accoutumât peu à peu à ses idées, en renonçant à celles qu'elle avait

tant chéries. La princesse commença par l'attaquer, au sujet de madame de Platen, qu'il voyait souvent, elle le savait, bien qu'il lui jurât que ce fût le plus tranquillement du monde.

— Vous avez encore été hier matin chez elle.

— C'est vrai, madame, et j'irai demain.

— Pourquoi? Pourquoi chercher ainsi cette femme, votre ennemie, la mienne?

— Pourquoi? Faut-il vous le dire? Parce que je travaille à la désarmer, parce que d'une ennemie qu'elle est, je veux faire une amie, une alliée, au contraire.

— Et que ferions-nous, de l'amitié, de l'alliance de madame de Platen, je vous le demande?

— Si nous pouvions reconstruire votre vie, si nous pouvions vous rendre le bonheur et la position qui vous appartiennent et que vous avez perdus.

— Mon Dieu! confierez-vous notre secret à cette horrible créature? s'écria la princesse effrayée.

Souvent Kœnigsmarck avait essayé d'aborder ce sujet, qu'il craignait tant, mais il l'avait côtoyé, jusques-là, sans oser aller plus loin. L'occasion cette fois était belle, il l'avait fait naître, il se hâta d'en profiter, non sans quelques craintes de ce qui allait suivre.

— Je ne lui ai point confié notre secret, madame, ou plutôt votre secret, car, malheureusement, nous n'avons pas de secret qui nous soit commun, mais je lui ai confié le mien. Je lui ai confié le désir sincère que j'éprouve de contribuer de tout mon pouvoir à vous conserver le trône qui vous appartient.

— Le trône ! répéta-t-elle avec mépris, que m'importe le trône !

— Et vos enfants, madame?

— Le trône appartient à mes enfants, sans que nul puisse le leur ravir, je suppose; madame de Platen n'a que faire à cela. Le bâtard de mademoiselle de Schulembourg n'a pas, sans doute, la prétention de l'emporter sur eux.

— Et si l'on faisait chasser mademoiselle de Schulembourg et son bâtard ?

— Que m'importe ! pourquoi?

— Pour que le prince redevienne le père, l'époux qu'il était avant d'avoir connu cette fille.

— Est-ce bien vous qui parlez ainsi, Kœnigsmarck? demanda Dorothée en pâlissant.

— Oui, madame, c'est moi, le plus dévoué de vos serviteurs, moi, qui oublierai toujours mon bonheur devant le vôtre, et qui ne puis me résoudre à vous

laisser perdre un état aussi brillant pour le céder à une rivale, cause de tous vos malheurs.

— Dites plutôt que vous me sacrifiez à mes rivales véritables, dites que vous aimez cette Platen, que vous voulez conserver ses faveurs, que vous voulez nous obtenir toutes les deux, peut-être, dites surtout que vous manquez de chevalerie, et qu'il vous effraye de vous charger du sort d'une princesse malheureuse. Je vous croirai alors.

— Je manque de chevalerie, moi !

— Absolument, et vous cherchez à voiler votre couardise sous de vaines et fausses protestations de dévouement et de sacrifice. Eh bien ! sachez-le, ma résolution est prise. Je ne resterai plus à cette cour que je déteste, près de cet homme, objet de mon mépris. Je ne veux plus être humiliée, foulée aux pieds, je veux avoir justice de lui et de sa maîtresse. J'ai écrit au duc de Wolfenbuttel, j'attends sa réponse, elle sera bonne, j'en suis sûre, il est loyal et généreux, lui. Si vous me refusez votre secours, il est d'autres bras que le vôtre sur lesquels je puis m'appuyer, il est d'autres chevaliers qu'un Kœnigsmarck, déchu de son nom et de sa race, je n'ai pas besoin de vous.

— C'est votre dernière résolution ?

— Oui, irrévocable, immuable, certaine.

— Rien ne vous en fera changer?

— Rien, rien, je le jure sur la tête de mes enfants.

— Eh bien ! madame, disposez de moi. J'oublie tout, je renonce à tout, j'accepte la responsabilité immense dont vous me chargez, on n'accusera pas deux fois un Kœnigsmarck de manquer de chevalerie.

Dorothée fut, malgré elle, blessée de cette manière d'accepter, elle sentit en son cœur le froid du doute qui glace l'espérance, et son premier mouvement fut de refuser à son tour.

— Vous ne m'aimez pas, dit-elle, car vous subissez mon abandon, vous ne l'acceptez pas avec le bonheur qu'il devrait vous apporter. Je refuse votre existence, si le don de la mienne est reçu par vous ainsi.

Philippe ne répondit qu'en se jetant à ses pieds, en la regardant, et couvrant de baisers la main qu'elle cherchait à lui reprendre. Il parla ensuite, il fut éloquent, il persuada celle qui ne demandait qu'à être persuadée, et ils passèrent les dernières heures de la nuit dans un enchantement que rien ne

peut exprimer. Philippe oublia tout, selon son caractère; il ne se souvint que du présent, et ce qui n'était pas là fut méconnu. Nisida, la comtesse, sa sœur, ses projets, ses ambitions, ses espérances, tout fut jeté au loin, tout disparut. Il promit d'aider la princesse à fuir, il la conjura de combler ses vœux lorsque sa chaîne indigne serait brisée et lui jura de n'avoir jamais d'autre épouse, ou de mourir.

Elle reçut ses vœux et ses promesses comme une femme qui aime reçoit ces trompeuses paroles, elle les recueillit dans son cœur comme son trésor le plus cher, et lorsqu'ils se séparèrent, bien avant dans la nuit, elle dit à sa confidente :

— Ah ! Kensebeck, tu as été bien sage de ne pas nous laisser seuls !

En sortant du palais, Kœnigsmarck, enveloppé dans son manteau, un peu revenu de son enchantement, comprit la gravité de ce qu'il venait de faire. Le nom de Nisida s'échappa de ses lèvres avec un soupir.

— Hélas ! se dit-il, que deviendra la pauvre fille, et comment lui annoncer cela ?

Plongé dans ses réflexions, il ne s'aperçut pas qu'un homme, enveloppé et caché comme lui, le

suivait de loin et l'accompagna ainsi jusqu'à son hôtel. Le fidèle Bontemps l'attendait à la porte, se promenant de long en large, fumant une énorme pipe, habitude qu'il avait choyée, depuis les recommandations du comte Othon. Il s'arrêta devant son maître, et lui montra de loin le fantôme en disant avec un geste expressif :

— Si monseigneur veut ?...

— Tais-toi, et laisse-moi voir cela moi-même.

Il retourna d'où il venait, et alla droit vers l'importun qui, se retourna encore plus vite et s'enfuit. Kœnigsmarck était leste et se mit à le poursuivre, la course dura ainsi quelques minutes, le comte gagnait du terrain, il croyait atteindre l'indiscret, lorsque tout à coup, au détour d'une rue, il disparut comme par enchantement. En vain il regarda de tous côtés, il ne l'aperçut plus. Seulement, Bontemps, qui suivait de loin son maître, assura qu'il l'avait vu tourner par une impasse fort sombre, dont ils sondèrent en vain les murs, sans y trouver le moindre vestige de portes. A quoi son maître répondit qu'il avait sûrement rêvé, car il n'y avait pas moyen de croire qu'il eût pu s'évaporer comme une ombre.

— C'est égal, répondit le sergent, c'est égal, monseigneur, on vous épie, prenez garde à vous. Quant à moi, je me défie de ce damné Italien, que vous rencontrez partout, surtout chez madame la comtesse. Je me défie encore d'une autre personne, mais, comme je ne suis pas sûr de mon fait, je me tairai jusqu'à ce que j'aie une certitude, tout en surveillant. Je ne sais pourquoi, j'ai peur que tout ceci finisse mal.

Il était alors près de cinq heures du matin; en ce même moment la femme de chambre de la comtesse de Platen frappait discrètement à sa porte et l'éveillait en faisant le moins de bruit possible.

— Qu'y a-t-il? cria la favorite du fond de son grand lit à baldaquin, pourquoi m'éveiller ainsi? que me veut-on?

— Madame, c'est monsieur le comte Pamphili, il veut voir madame absolument sur l'heure, il dit que cela ne peut se remettre.

— Qu'il entre donc! répondit-elle de mauvaise humeur. Il va encore me parler de Philippe, et c'est quelque superbe découverte à son sujet, comme si je n'en savais pas à son égard plus long que personne.

Le comte Pamphili entra et se débarrassa sans façon d'un manteau qui l'enveloppait, puis il s'assit et respira à pleine poitrine, comme un homme enchanté de se reposer.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda-t-elle impatientée.

— De grandes nouvelles, et cette fois vous ne direz pas que je vous trompe et que je me trompe moi-même. J'ai vu et j'apporte les preuves.

La comtesse sourit.

— J'écoute, dit-elle, en s'arrangeant sur ses oreillers.

— Le comte de Kœnigsmarck sort en ce moment du palais, et il est bien près de cinq heures du matin.

Le front de madame de Platen se rembrunit.

— Et à quelle heure y est-il entré ?

— Il y est entré hier à dix heures du soir. Faut-il tout ce temps-là pour causer d'une réconciliation avec le prince électoral ? qu'en pensez-vous, madame ?

— Il aura attendu chez la Kensebeck.

— Non, car j'étais à dix heures chez l'électrice, la princesse y était aussi, mademoiselle de Ken-

sebeck est venue lui dire un mot tout bas, aussitôt elle a fait ses révérences et elle est partie.

— De dix heures à cinq heures du matin, ensemble !

— Et mademoiselle de Kensebeck n'était point avec eux, car j'ai veillé, moi ! et je l'ai vue, seule, dans sa chambre, toute la nuit, tantôt au balcon, tantôt se promenant, comme une personne qui s'impatiente, puis écoutant à la porte et enfin, voyant qu'ils ne se séparaient point, elle est entrée chez sa maîtresse, après avoir discrètement frappé. Ils ont parlementé un instant, puis enfin le comte et la princesse sont entrés chez leur confidente, folâtrant et se tenant embrassés, je les ai vus, caché que j'étais par les grandes ombres du parc, malgré le jour naissant. Je les ai vus, vous dis-je, et j'ai été témoin de leurs adieux, de leurs baisers.

La comtesse devint pâle à effrayer.

— Vous me jurez, monsieur, que cela est vrai, vous me le jurez sur votre honneur.

Le comte ne regardait pas à un mensonge pour assurer sa vengeance, il le jura.

— Ah ! murmura-t-elle, il me trompait !

— Ce n'est pas tout.

— Comment ! ce n'est pas tout encore ? demanda-t-elle, avec un sourire plus perçant qu'une lame de poignard.

— Non, j'ai reçu une lettre de Dresde.

— Que vous dit-on ?

Elle essayait de prendre un air indifférent et se tenait accoudée comme pour entendre un récit ordinaire.

— Eh bien ? reprit-elle, voyant qu'il se taisait.

— Je vous admire, madame, vous avez un courage et un sang-froid magnifiques. Qui croirait que je vous touche ? seulement ?...

— La blessure est douloureuse et profonde, monsieur, j'en conviens, mais ce n'est pas moi qui en mourrai. Continuez donc, que dit cette lettre de Dresde ?

— Puis-je vous la lire ?

— J'écoute.

« J'ai obéi ponctuellement à vos ordres, monsieur le comte, et je puis vous donner de précieux renseignements. Je sais tout ce que l'on peut savoir de positif sur M. le comte de Kœnigsmarck ; je connais maintenant ses habitudes et ses secrets, autant qu'il est possible de les connaître après une longue étude. M. le comte a une petite maison dans les faubourgs,

où il cache une jeune fille d'une beauté ravissante. Cette jeune fille ne sort *jamais*, elle est servie par deux domestiques incorruptibles, et ne reçoit absolument personne que Son Altesse l'électeur, et la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, sa maîtresse. »

— Ah ! ah ! vraiment ! une autre ! et qui peut-elle être celle-là ?

— Ah ! je le sais, répliqua-t-il avec un accent de rage, je le sais, je la connais, moi !

— Continuez.

« Je l'ai vue de bien loin, de la fenêtre d'un grenier, la seule d'où l'on puisse apercevoir son jardin. Elle semblait triste et parlait d'un air dolent à un petit chien blanc, courant après elle dans les allées ; c'est là sa seule récréation.

« Du reste, le comte de Kœnigsmarck manque beaucoup aux soupers de Maritzbourg ; les dames se plaignent de son absence, car il avait le talent de les amuser fort par ses contes, et surtout ses épigrammes. Un de ses sujets de conversation les plus brillants et les plus favoris était la comtesse de Platen et ses relations avec elle. On connaît cette dame, ses ridicules, ses airs passionnés, ses extravagances, ses bains de lait, ses appas d'emprunt et

les airs de jeunesse qu'elle se donne, malgré ses quarante ans ; on sait tout cela, mieux je crois, à Dresde qu'à Hanovre. M. de Kœnigsmarck la contrefait admirablement, surtout dans ses élans de tendresse amoureuse, et il en a fait des scènes à mourir de rire ; on lui en écrit souvent, et il a répondu dernièrement à une jeune dame qui s'informait du succès de ses amours, qu'il était parvenu à museler la tigresse et à n'en être pas mordu, bien qu'il ait refusé de la caresser ; c'est, ajoute-t-il, un grand soulagement pour moi que d'être délivré de cette ennuyeuse, et j'espère lui glisser, à ma place, soit un comte italien de mes ennemis, afin de me venger de cet ennemi-là, soit un de mes pages, qui a besoin des leçons de l'expérience pour se lancer ; quant au premier, beaucoup disent que c'est un fait accompli et qu'il a été le consolateur de mon absence, grand bien leur fasse ! »

La comtesse avait tout écouté sans rien dire, sans donner le moindre signe d'émotion ; seulement elle pâlissait de plus en plus, à un tel point que Pamphili, jetant les yeux sur elle, en fut effrayé.

— Bon Dieu, madame ! s'écria-t-il, vous trouvez-vous mal ? faut-il appeler ?

— Non, monsieur, non, c'est inutile, donnez-moi seulement cette lettre, je vous prie, je désire la lire moi-même.

Elle la prit et la lut en effet, lentement et d'un bout à l'autre, comme si elle eût voulu l'apprendre par cœur; ensuite elle la replia et resta plusieurs minutes à réfléchir.

— Comte Pamphili, dit-elle enfin, vous me jurez encore sur votre honneur que vous n'avez rien inventé ni fait inventer de votre chef, que cette lettre est réelle et que ce qu'elle renferme n'est point une calomnie de la haine.

Il le jura avec un accent de vérité qui n'échappa point à l'oreille exercée de madame de Platen accoutumée à les étudier tous.

— C'est bien, répliqua-t-elle, maintenant j'aviserai.

— Ne puis-je savoir?

— Je ne sais rien moi-même. Laissez-moi le temps de me reconnaître, à peine sais-je où je suis et ce que je pense, tant j'ai été fortement frappée.

— Vous êtes sublime de courage et de patience.

— Vraiment! c'est le fruit de l'expérience et de la vieillesse, répliqua-t-elle avec une amertume qui

promit à Pamphili plus même qu'il n'osait espérer.

Ils restèrent en silence pendant assez longtemps, le comte ne voulait point interrompre des réflexions dont il recueillerait le fruit. Il regardait madame de Platen, son visage changeait à chaque instant, elle devenait alternativement pâle et rouge, ses traits exprimaient tour à tour la rage, le désespoir et la colère.

— Monsieur de Pamphili, avant toutes choses, vous m'amènerez le page, *mon futur amant*, j'ai besoin de lui parler.

— Quand doit-il venir?

— Ce soir... aussitôt que la nuit tombera... quant à vous... ne sortez point... ou si vous sortez, ayez soin de prévenir vos gens de l'endroit où l'on pourrait vous trouver, en cas de nécessité. N'y manquez pas surtout et laissez-moi maintenant, j'ai besoin de solitude. Vous allez trouver mes femmes dans la pièce voisine, vous ordonnerez de ma part qu'on ne me dérange point, qu'on n'entre chez moi sous aucun prétexte, fût-ce l'électeur lui-même.

M. de Pamphili se retira discrètement, convaincu qu'il avait semé en bonne terre et que la moisson à recueillir serait magnifique pour sa vengeance.

XIII

LES FLEURS SE FLÉTRISSENT.

L'électeur de Saxe était marié, nous l'avons dit, il était père d'enfants légitimes, une de ses filles épousa dans la suite M. le Dauphin, fils de Louis XV, et fut mère des rois Louis XV , Louis XVIII et Charles X. — L'électrice était une sainte et digne femme, abreuvée de chagrins depuis son mariage, accoutumée aux rivales, et accoutumée aussi à leurs mépris, à leurs affreux procédés, à toutes les indignités qu'elles lui faisaient subir et que son mari avait la lâcheté de tolérer. Les querelles perpétuelles qu'amenaient les infidélités du prince étaient envenimées encore par les rapports, par les excitations, par les propos et les rivalités de ce harem renouvelé sans cesse et pris

dans toutes les classes de la société, car l'électeur n'était pas difficile, tout lui était bon, la grande dame et la grisette, il allait de l'une à l'autre, et rien ne le fixait longtemps. Philippe et lui se ressemblaient en toutes choses, du moins sous ces rapports de galanterie qu'on ne saurait appeler amour.

Mademoiselle de Kœnigsmarck ne voulut point suivre les errements de ses devancières; elle déclara d'abord à Frédéric-Auguste qu'elle ne viendrait plus à la cour de l'électrice, que pour rien dans le monde elle ne lui manquerait de respect en élevant autel contre autel, en se montrant adorée près de l'épouse qu'on délaissait. Elle ajouta que si l'électeur voulait lui plaire toujours, il devait rester bon, attentif, soigneux pour sa femme et sa mère.

— Je veux qu'on reconnaisse à vos manières que vous avez un nouveau *conseil*, je veux que cette pauvre femme à laquelle j'ai pris sans le vouloir, hélas! son plus grand trésor, sache que je n'en fais point parade, que je ne songe ni à triompher d'elle, ni à la blesser en quoi que ce soit. Vous me le promettez?

— Ne faut-il pas vous obéir en tout? N'êtes-vous pas mon enchanteresse?

A dater de ce moment, en effet, le prince devint

tout à fait différent. Il fut assidu aux cercles des princesses, où cependant Aurore ne paraissait pas; il fut empressé à faire demander de leurs nouvelles chaque matin, il prit la peine de s'excuser lorsqu'il manquait à un engagement sollicité par elles, il leur prodigua enfin tous ses empressements, tous ses vœux....

— « S'il en est qui tiennent lieu d'amour. »

Les deux électrices furent charmées de ce changement inespéré. La mère, bien plus indulgente pour les fautes de son fils, poussa la bonté jusqu'à dire qu'elle désirait voir cette charmante personne, qu'elle irait volontiers à Maritzbourg lorsqu'elle s'y trouverait, comme par hasard, et, comme on lui faisait observer que ce serait peut-être extraordinaire, elle répondit :

— Pourquoi extraordinaire? parce que mon fils, dit-on, a su lui plaire et qu'elle est aimée de lui? Si j'étais si scrupuleuse, mesdames, je ne verrais parmi vous que les laides et encore ne faudrait-il pas éplucher les consciences de trop près.

Il n'y eut à cela point de réplique; aucune des dames ne voulut être laide, et aucune ne voulut accepter les bonnes grâces de l'électeur, si bénévole-

ment distribuées par sa mère. Quant à celle-ci, elle tomba un jour à Maritzbourg, au milieu d'une fête intime, Aurore n'en voulant plus accepter d'autres; elle y fut charmante, bonne, sans façon, elle accepta les choses telles qu'elles étaient, ou plutôt elle feignit de ne s'apercevoir de rien.

Mademoiselle de Kœnigsmarck déploya ses charmes, ses séductions, elle se montra avec les talents, l'esprit, la grâce, dont l'électeur s'était laissé enivrer. En retournant le soir à Dresde, l'électrice disait à ses dames :

— En vérité, je ne sais comment mon fils aurait fait pour ne pas adorer cette femme-là; et, si j'étais un jeune prince, au lieu d'être une vieille femme, je l'avoue de bonne foi, je ne la lui céderais pas, et je m'estimerais bien heureux qu'elle daignât s'occuper de moi et laisser tomber un regard sur le plus humble de ses esclaves.

A dater de ce moment, chez l'électrice douairière, il fut de bon goût de louer sans cesse la comtesse de Kœnigsmarck, de se présenter souvent chez elle, bien qu'elle ne reçût point, enfin de lui faire une cour assidue, ce dont l'électeur lui sut un gré infini.

L'électrice alors disait à tout le monde :

— Ah ! la charmante femme, qui, au lieu de me prendre mon fils, comme les autres, me le renvoie au contraire !

Quant à la jeune électrice, elle se contenta de répéter quelquefois à ses amies :

— Je me console d'avoir une nouvelle rivale, puisque c'est une personne d'un si grand mérite.

Les mois se succédèrent et les enchantements avec eux, mais tout finit, hélas ! l'amour plus vite que toutes les choses de ce monde, chez certains caractères surtout. Le prince rencontra, un jour, par hasard, une belle Italienne, une de ces splendides femmes du Midi, auxquelles les hommes du Nord trouvent des charmes irrésistibles. Cette femme, encore plus adroite que belle, plus perverse et plus méchante qu'adroite, comprit sur-le-champ, apprécia la bonne fortune que le diable lui envoyait, le parti qu'elle en pourrait tirer, et comme elle n'était point de celles qui se laissent guider par leur cœur, elle s'arrangea de façon à ne rien perdre. Elle s'improvisa une cruauté féroce, et déclara à l'électeur qu'elle ne consentirait jamais à partager son amant avec personne, et qu'en conséquence, s'il voulait lui plaire, il

fallait d'abord rompre avec Aurore, et ensuite abandonner, comme autrefois, l'électrice, dont l'ombre même l'effrayait, disait-elle.

Frédéric-Auguste fit d'abord des difficultés, il espéra vaincre sans ces conditions, mais il avait affaire à une femme que rien n'entraînait et qui n'avait jamais failli qu'à beaux deniers comptants. Elle résista de telle façon qu'elle poussa jusqu'au paroxysme le goût très-vif qu'il avait d'abord ressenti pour elle. Il lui jura qu'il ne reverrait Aurore que comme une amie, que comme la mère de son fils, comme une noble et illustre demoiselle, de grande naissance, la sœur de son ami intime, avec laquelle il ne pouvait rompre tout à fait sans scandale et sans se mettre au ban de l'Europe entière. Quant à sa femme, il en faisait bon marché et consentait, sans difficultés aucunes, à la reléguer dans son appartement et dans la cérémonie, selon les habitudes d'autrefois.

L'Italienne ne se paya pas de ces raisons, elle répondit qu'elle ne se fiait point à ses promesses et qu'elle voulait voir par ses yeux. En conséquence elle exigea d'être présentée à la cour, d'être reconnue comme maîtresse en titre, et de pouvoir juger

elle-même ce que la comtesse de Kœnigsmarck allait répondre à ce défi.

— Je suis femme, dit-elle, je me connais en abandon, et, rien que dans le regard de la comtesse, je verrai si vous m'avez tenu parole.

Le débat fut long, mais il finit comme il devait finir, l'électeur céda. La dame était d'une qualité douteuse, il la titra, il se la fit présenter par l'envoyé de Naples et la montra triomphalement à ses courtisans, comme une nouvelle et magnifique conquête.

— Hélas! dit l'électrice à sa belle-mère, nous nous doutions bien que l'électeur n'aimait plus la comtesse de Kœnigsmarck, en le voyant reprendre ses anciennes manières, à présent nous en voilà certaines, et cette impertinente va tout dominer.

— Ma fille, répondit la douairière, avec son expériente sagesse, je ne saurais trop vous répéter ce que je vous ai toujours dit : de la patience. Cela passera, cela doit passer, rien n'est éternel en ce monde, et votre tour reviendra.

Pauvres femmes! auxquelles il ne reste que la vieillesse de ceux à qui elles ont donné toute leur vie!

Aurore fut la première instruite de l'infidélité du prince, les courtisans ne manquèrent pas de la prévenir; pour deux raisons : d'abord ils la servaient si elle revenait en faveur, ensuite on l'affligeait, on se vengeait de son bonheur, on se vengeait des hommages qu'on lui avait rendus. C'était une consolation. Son premier mouvement fut d'aller trouver Nisida, elle savait quel cœur et quelle affection l'attendaient, elle savait qu'elle serait comprise, qu'elle serait plainte et aimée, elle n'était pas d'un caractère à se regarder comme humiliée d'avouer son abandon, de donner raison aux prophéties de son amie, mais aussi elle était bien sûre de ne pas entendre le fameux :

— Je vous l'avais bien dit ! dont les confidents ordinaires triomphent.

Nisida, en la voyant arriver pâle, triste, défaite, lui tendit la main et la pressa sur son cœur.

— Venez, ma sœur, mon amie, venez, ici vous serez aimée toujours, ici vous trouverez un refuge, je ne vous repousserai plus, maintenant que vous souffrez et qu'il faut essuyer vos larmes. Pauvre chère Aurore, vous qui avez toujours été si heureuse !

Aurore pleura beaucoup en effet, mais elle pleura

avec cette amie, cette sœur, qui ne riait point de ses chagrins, dont la discrétion n'était point suspecte et à qui elle pouvait se confier sans crainte. Elle passa toute cette journée avec elle et y puisa des forces pour la lutte. Ce n'était point qu'elle comptât lutter avec sa rivale, mais avec elle-même, avec sa passion, qu'il fallait éteindre, comme un flambeau renversé. Elle comprit vite qu'un amant échappé ne se rattrape pas, elle comprit que le seul parti à prendre, pour assurer l'avenir de son fils, sa propre position à elle, était de ne point entrer dans une arène, où elle était sûre de succomber, la femme abandonnée ne pouvant jamais, quel que soit son mérite, balancer la femme nouvelle, cette qualité-là est la première de toutes.

Malgré la douleur, malgré le déchirement affreux qu'elle éprouva, elle se décida à se retirer d'elle-même, afin de ne point être chassée. Depuis sa couche, sa santé ne s'était jamais rétablie, elle prétexta des soins à lui donner et, un matin, après trois jours d'angoisses, de combats, de désolation passés près de Nisida, elle prit enfin son parti et fit demander à l'électeur si elle ne pourrait pas le voir quelques instants chez elle; depuis bien des semaines il n'y

paraissait plus, bien qu'il lui envoyât sans cesse des présents, qu'il fit prendre de ses nouvelles presque chaque jour, et qu'enfin il eût pour elle les procédés les plus convenables et les égards les plus recherchés.

Il s'attendait à des reproches; aussi, son premier mouvement fut-il de refuser l'entrevue. Elle ne se laissa pas décourager et ne s'emporta point, lui écrivit quelques lignes pour lui dire simplement qu'elle était fort malade, qu'elle avait des projets de retraite et qu'elle désirait en causer avec lui; du reste, rien de plus simple, de plus calme, de plus amical que sa lettre.

« Soyez tranquille, ajoutait-elle, il n'est point « question d'une fuite à la La Vallière, je veux me « soigner, je n'ai pas vu mon chapitre de Quedlembourg depuis longtemps, et je crois qu'il serait à « propos d'y passer quelques mois; je reviendrai, « n'en doutez pas; vous avez besoin, comme tous « vos pareils, pour vous délasser des affaires et des « plaisirs, vous avez besoin d'une véritable affection; « mon attachement est trop sincère pour vous priver d'un pareil trésor, nous nous reverrons, mais « vous comprenez qu'avant mon départ nous avons « à causer. »

L'électeur, rassuré sur les scènes et peut-être enchanté de ne plus avoir auprès de lui ce reproche muet, mais vivant, vint le soir même. Elle s'était fortement raisonnée, et le reçut le sourire sur les lèvres, le calme sur le front, jamais on n'eût deviné la douleur immense cachée dans son âme. A cette vue, il redevint tendre, car il ne la crut ni jalouse, ni malheureuse, et l'idée de ne point laisser de regrets blessait son orgueil.

— Que dites-vous donc de maladie, comtesse? s'écria-t-il, en la regardant; jamais je ne vous vis si jolie, si brillante, si gaie, vous avez presque ce soir l'éclat de cette belle journée, où, sous le costume d'Atalante, mille fois plus divine que toutes les divinités de l'Olympe, vous défiiez le duc d'Holstein Beck à la course.

— Je ne défierais plus personne, cependant, monseigneur, je serais trop sûre de perdre.

— Parce que vous vous méfiez de vous-même, et à tort, vous êtes bien toujours la même qu'autrefois.

— Moi! le croyez-vous réellement, monseigneur?

— Comment en douter, en vous voyant?

— Enfin, monseigneur, il faut songer à la retraite, il faut chercher un asile où la comtesse de Kœnigs-

marck puisse se rendre sans que l'électeur de Saxe soit accusé de l'avoir abandonnée. J'ai cessé de vous plaire, ce n'est un crime ni pour vous, ni pour moi; je ne vous en adresserai pas de reproches, mais je veux que vous et moi nous restions dignes de nous-mêmes; j'irai donc à Quedlembourg.

— Les nonnes vous recevront-elles convenablement?

— Pourquoi pas? que leur ai-je fait?

— Elles sont vieilles, désagréables, accoutumées à la domination, elles feront rage contre vous, j'en suis sûr.

— Il est un moyen de les rendre soumises, et c'est justement de ce moyen que j'ai désiré vous parler.

— S'il est en mon pouvoir et que vous persistiez dans votre résolution, je vous promets d'avance qu'il est accordé.

— L'abbesse, la princesse Anne-Dorothée de Saxe-Weimar, votre honorée cousine, est d'un grand âge et doit probablement bientôt laisser la place vacante. Je voudrais cette place.

Le front de l'électeur se rembrunit.

— Mais, madame, répliqua-t-il, elle a toujours été occupée par des princesses de sang royal.

— Le nom de Kœnigsmarck ne le cède à aucun autre, monsieur, vous le savez bien.

— Ah ! je sais que vous êtes fière et que vous avez raison de l'être, mais votre jeunesse, votre beauté, vos talents, votre esprit sont autant de titres irrécusables à votre exclusion. Abbesse de Quedlembourg ! vous, Aurore, abbesse ! je ne m'accoutumerais point à cette idée-là ; néanmoins, si vous le voulez...

— Eh bien ?

— Il faudra obéir. Je verrai... je tâcherai... j'ordonnerai qu'on vous accepte. Une autre difficulté se présente, le roi de Prusse me demande de lui céder Quedlembourg, moyennant cette complaisance j'obtiendrai de lui des concessions essentielles.

— Hâtez-vous donc, alors, monseigneur, de me faire accepter comme coadjutrice ou survivancière; vous imposerez ensuite cette condition à la Prusse, en cédant votre suzeraineté, et, de la sorte, les choses iront à merveille.

— Vous êtes donc bien décidée... vous voulez?...

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, malgré le vrai chagrin que j'en éprouve, malgré les regrets que vous me laissez, vous serez coadjutrice de Quedlembourg.

— Merci, monseigneur, je n'en demande pas davantage, pour moi, du moins, car il est une autre personne...

— Maurice? Vous vous séparerez donc de lui? vous l'abandonnerez donc aussi, comme moi? car vous ne pouvez l'emmener au chapitre, je pense.

Malgré son pouvoir sur elle-même, Aurore ne put retenir ses larmes, lorsqu'elle entendit parler de son fils.

— Ah! taisez-vous, taisez-vous, dit-elle, ne me forcez pas à penser à ce moment d'une séparation nécessaire. Mon fils! mon Maurice! il me faudra cesser de le voir chaque jour, mais je ne vous le donne point, entendez-vous? mais il n'appartient qu'à moi, comme par le passé. C'est toujours moi qui dirigerai ses études, son caractère, qui choisirai ses maîtres et qui serai son *unique* soutien. Il est à moi, monsieur, vous l'aimez bien peu, vous, vous songez à lui lorsque vos états, vos maîtresses, vos intérêts politiques et vos plaisirs vous en laissent le temps, moi, je ne vis que pour lui seul, et jamais il ne sera qu'à moi, ne l'oubliez pas.

— Cependant, répliqua en souriant l'électeur, vous n'en pourriez faire tout au plus qu'un pauvre cheva-

lier de Kœnigsmarck, et moi j'en puis faire un comte de Saxe, si cela me plaît.

— Ah! faites-le donc alors, qu'il obtienne un rang digne de sa naissance, qu'il puisse acquérir de la gloire et je vous pardonne tout.

— Vous m'aimez si peu que vous me pardonnerez bien sans cela!

— Vous le croyez, monsieur?

— Vous voulez me fuir!

— Je veux vous laisser libre et me reposer.

— Ne pouvez-vous vous reposer ailleurs?

— On me propose bien d'autres moyens.

— Acceptez-les.

— Je ne sais s'il vous serait égal que je les acceptasse; mais, quant à moi, je n'y consentirai jamais.

— Et quels sont ces moyens?

— Des mariages, de grands mariages même.

— Aurore, je vous le défends.

Une femme vulgaire se serait prise à cette défense, elle aurait cru à un retour vers elle, ne fût-il que dans l'avenir; Aurore ne s'y trompa point, elle devina l'orgueil.

— Je n'ai pas besoin de votre défense, répliqua-t-elle fièrement, j'ai la mienne.

Ils passèrent la soirée tout entière ensemble ; Frédéric-Auguste commençait à se lasser de son dernier joujou, maintenant qu'il l'avait bien payé, qu'il était bien à lui ; l'esprit et le charme de la comtesse le retenaient, peut-être aussi se piquait-il un peu de la trouver si dégagée, si indifférente. Ah ! pourtant, combien son cœur battait sous cette cuirasse ! quelle violence elle dut se faire pour dompter son caractère altier et ses impressions violentes ! Elle y réussit cependant, et le prince sortit de chez elle parfaitement convaincu qu'elle se consolerait vite et qu'il n'aurait pas à se reprocher d'avoir envoyé une âme en enfer. Les derniers mots qu'il lui adressa furent ceux-ci, pour ne pas se trouver en reste avec elle :

— Soyez sûre, madame, que je vous ferai placer à la tête du révérend chapitre, et vous pouvez partir quand vous voudrez.

XIV

LE CHAPITRE.

Le prince tint fidèlement sa promesse, il écrivit à l'abbesse de Quedlembourg quelle était sa volonté et quelle survivancière il lui destinait. La princesse, en recevant cette lettre, éclata en colère et en furie ; elle répondit à son auguste cousin que ni elle ni son chapitre ne recevraient mademoiselle de Kœnigsmarck en cette qualité.

« Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi, ajouta-t-elle. » L'électeur montra la réponse à Aurore, croyant en triompher.

— Cela m'importe peu, dit la comtesse, si Votre Altesse me permet d'aller moi-même parler à madame l'abbesse.

— Je ne m'y oppose point, mais si vous apprivoisez cette lionne, je vous déclarerai la plus habile personne de l'Europe, et je vous nommerai plénipotentiaire à tous les congrès.

Aurore partit, forte de cette permission et de l'appui qui ne devait pas lui manquer; elle arriva à Quedlembourg au moment où on l'attendait le moins. Cette entrée dans le cœur de la place ennemie fut le comble de l'art et de l'adresse; elle ne se nomma point d'abord, en demandant à madame l'abbesse la faveur d'un entretien. Sa beauté, a grâce, le charme qu'elle répandait autour d'elle séduisirent celles des chanoinesses qu'elle rencontra et qui l'annoncèrent à la princesse Anne-Dorothée.

— Je ne sais qui est cette dame, dit l'aînée des comtesses de Schwartzbourg, personne respectable et d'un grand poids dans la maison, mais il est impossible d'être plus charmante.

Aurore, ainsi précédée, fut reçue sous les plus favorables auspices. L'abbesse lui demanda tout d'abord ce qu'elle voulait et sous quel patronage elle se présentait; elle donna le premier nom venu et se recommanda de l'électrice douairière, dont elle en avait obtenu l'autorisation avant de partir; cette

protection respectée lui valut un accueil encore plus sympathique.

— Et vous venez nous voir? ajouta la bonne abbesse.

— J'ai entendu parler dans toute l'Allemagne du royal chapitre de Quedlembourg, j'ai prié Son Altesse de me faciliter les moyens de le visiter; ayant renoncé au mariage pour des raisons de famille, j'ai moi-même une demi-intention de prendre la croix et je ne saurais mieux choisir, ce me semble, qu'en me mettant sous votre autorité, madame.

Ce petit discours flatta la bonne abbesse, elle répondit par mille politesses et finit par engager la comtesse à rester quelques jours à l'abbaye, afin de mieux juger l'existence qu'on y menait.

— Nous tâcherons de vous garder ensuite, car vous êtes de ces personnes que l'on apprécie rien qu'en les voyant; ah! si la cour de Saxe ne nous en envoyait que de cette façon!

— On vous envoie donc de Dresde des dames qui ne vous plaisent point?

— Hélas! je ne sais comment cela finira, mais on nous impose cette comtesse de Kœnigsmarck, que vous connaissez bien, sans doute.

— Oui, madame, je la connais.

— Concevez-vous alors que l'électeur puisse avoir la hardiesse d'envoyer à Quedlembourg ses sultanes Validé ?

— Vous comprenez, madame, que protégée par la maison de Saxe, il ne m'est pas permis de m'expliquer à cet égard.

— C'est vrai, c'est vrai, nous n'en parlerons plus.

L'heure du dîner arriva, elle suivit la princesse et les dignitaires, et, au milieu de la modestie la plus charmante, sans chercher à paraître ni à se faire valoir, elle montra un esprit, un savoir, des sentiments et des principes, bien difficiles à rencontrer dans la même personne; les chanoinesses en furent ébahies.

— Mon Dieu ! madame, lui dit l'abbesse, si vous ne nous restez point, je serai désolée que vous soyez venue.

— Et pourquoi, madame ? en quoi donc ai-je été assez malheureuse pour vous déplaire ?

— Me déplaire ! bien au contraire, je vous assure, vous êtes de ces personnes qu'on ne se console pas d'avoir connues, lorsqu'on ne doit pas passer sa vie avec elles.

— Ah ! madame, puissiez-vous toujours penser ainsi !

— Nous serions donc parfaitement d'accord alors, et en effet, si vous songez à vous retirer du monde, où seriez-vous mieux qu'avec nous ? Ce pays est charmant, un peintre ne demanderait pas un site plus agréable.

— On a dû, en effet, en faire beaucoup de tableaux. Cette perspective est admirable, me permettez-vous d'en emporter le souvenir ?

Et saisissant un crayon elle esquissa en deux ou trois traits le paysage qui se déroulait à ses regards, avec une hardiesse et une vérité qui firent jeter des cris d'étonnement aux chanoinesses.

— Que c'est beau ! que c'est bien fait ! comme elle dessine !

— Ah ! vous nous laisserez cela ! s'écria l'abbesse, si vous ne revenez pas, nous le conserverons toute la vie en mémoire de vous.

Aurore ne se fit pas prier, elle donna à chacune de ces dames un échantillon de son talent, que toutes emportèrent pour parer leurs chambres. On devait se rendre à l'office, elle y suivit l'abbesse ; en rentrant chez elle, la comtesse déplora que le service

protestant ne permît pas la même pompe que la religion catholique.

— Comme on chanterait bien à l'orgue, dans votre chapelle !

— Êtes-vous donc musicienne ? avez-vous de la voix ?

— Un peu.

— Ah ! voici un clavecin, donnez-nous le plaisir de vous entendre.

Mademoiselle de Kœnigsmarck ouvrit l'instrument, préluda quelque peu, et, comme on lui offrit de la musique, elle répondit qu'elle n'en avait pas besoin. Après avoir rêvé quelques instants, elle commença un morceau délicieux, une touchante symphonie, avec des paroles dont elle était l'auteur, ainsi que du chant et de l'accompagnement; ses auditeurs restèrent en extase, on ne lui permit plus de se lever, et lorsqu'on se sépara le soir, les chanoinesses, l'abbesse en tête, les comtesses de Schwartzbourg plus encore, toutes lui déclarèrent que, si elle ne leur jurait pas de revenir, elles la retiendraient prisonnière. Aurore fit quelques façons et le promit ensuite, en ajoutant qu'elle les priait en grâce de se souvenir qu'elles l'avaient voulu.

Le lendemain ce furent d'autres plaisirs, d'autres séductions. Elle leur débita des vers, elle s'improvisa un costume mythologique, elle habilla les jeunes paysannes en nymphes, elle les dressa à représenter des hamadryades, et lorsque la princesse Anne-Dorothée vint faire sa promenade habituelle avec ses favorites, elles furent reçues par une naïade, au bord de la fontaine, qui leur offrit des fleurs, qui leur présenta l'urne, avec des compliments rimés. Chaque arbre, chaque allée eurent leur surprise, les bonnes dames se montrèrent ravies, elles décidèrent que cette étrangère était un trésor qu'il fallait acquérir à tout prix. Avec elle l'ennui n'était plus possible à Quedlembourg, elle suffisait pour les amuser toutes, et pour leur créer une existence délicieuse.

— Quant à moi, mesdames, dit la comtesse Sophie de Schwartzbourg, je propose à Votre Altesse de nous révolter contre l'électeur et sa Kœnigsmarck et de choisir pour votre coadjutrice et survivancière cette sirène, cette enchanteresse, elle fera de l'abbaye un paradis, elle a tous les talents, tous les mérites, elle est modeste, elle est pleine de piété, de bons sentiments. Ce n'est pas là une effrontée comme

cette Aurore dont on nous menace ; faisons cette proposition à notre aimable hôtesse, cela la décidera à ne pas nous quitter. L'électrice douairière l'aidera à entraîner son fils, et nous aurons la paix de l'avenir assurée.

Cet avis passa à l'unanimité. Dès le même soir, on en fit la déclaration à la comtesse. Elle ne refusa point, elle n'accepta pas non plus, elle dit qu'elle réfléchirait, qu'elle enverrait sa réponse, qu'elle en ferait part à l'électrice, qu'elle attendrait ses ordres. Elle se fit valoir enfin, et donna, par là, un plus grand désir de l'attirer. Les quatre journées qu'elle passa à Quedlembourg s'écoulèrent comme un songe ; jamais on n'avait vu les chanoinesses si enchantées, elles ne tarissaient point sur son éloge.

— Ah ! disait l'abbesse, quelle coadjutrice j'aurai là ! comme elle va me rendre léger le fardeau de ma puissance ! comme elle se fera aimer ! comme elle m'aidera en toutes choses ! Je ne saurais trop le répéter, lorsqu'elle y sera, Quedlembourg deviendra le paradis.

Aurore, en retournant à Dresde, emporta avec elle la lettre par laquelle l'abbesse et les chanoinesses la demandaient pour coadjutrice ou prieure,

elle emporta leurs regrets et leurs vœux, et, en arrivant à la résidence, elle fit, sur-le-champ, prier l'électeur de venir chez elle. Il accourut non peut-être dans le désir de la voir, mais dans celui de terminer promptement une affaire qui le débarrasserait d'une ancienne maîtresse, incommode à sa conscience. Il s'agissait de bien autre chose maintenant; le caprice pour l'Italienne avait passé vite, il avait fait connaissance avec une Autrichienne, la comtesse d'Esterlé, dont il avait la tête tournée, et qui, par ses airs nonchalants, l'enflammait plus encore peut-être que sa devancière, avec sa passion.

Elle ne faisait pas à la comtesse de Kœnigsmarck l'honneur de la craindre, elle ne défendit pas à son royal amant de la revoir, elle le lui ordonna, au contraire, sûre d'y gagner de deux façons. Elle se posait en excellente personne, qui ne veut point éloigner un homme de ses devoirs et des égards qu'il doit au passé. Ensuite elle savait qu'une chose défendue se fait avec plus de plaisir, justement parce qu'on la défend.

Aurore savait cette nouvelle faveur, elle savait à à quelle femme elle avait affaire, et bien certaine qu'elle n'obtiendrait jamais rien de Frédéric-Au-

guste que les quelques soins qu'il ne pouvait lui refuser, trop fière pour lui montrer qu'elle lui conservait, de son côté, autre chose qu'un souvenir au père de son fils, elle lui raconta avec sa liberté d'esprit et son enjouement ordinaire ce qui venait de se passer à Quedlembourg.

— Elles me veulent, elles me demandent, elles ne peuvent plus vivre sans moi, et, si vous ne m'envoyez sur-le-champ pour aider à les gouverner, je ne sais ce que deviendront ces braves dames.

— Je leur écrirai, dès demain, ma volonté, puisqu'elle se trouve d'accord avec la leur, elles s'empresseront de m'obéir. Mais je voudrais bien être là quand vous vous nommerez, ce sera une bonne comédie.

Son Altesse écrivit que, d'après leur désir, il leur accordait volontiers la comtesse de Kœnigsmarck pour coadjutrice. Elles répondirent immédiatement que ce n'était point madame de Kœnigsmarck qu'elles demandaient, au contraire, mais bien la charmante femme qui avait passé quelques jours avec elles, et que l'électrice douairière protégeait, à quoi le prince ne répliqua qu'en leur annonçant l'arrivée de la survivancière, pour un jour qu'il fixa, en leur or-

donnant de se préparer à lui faire une réception convenable.

Aurore, ainsi précédée par la discorde, arriva en effet au moment prévu. On avait obéi ; les préparatifs officiels, les honneurs nécessaires ne manquaient point ; mais quelles figures ! lorsqu'on aperçut son carrosse, les vassaux commandés crièrent : Hurrah ! mais les cinq ou six dames, nommées pour la complimenter, pincèrent les lèvres et se disposèrent à lui montrer que la force seule et les menaces de l'électeur pouvaient les décider à l'accueillir.

— Si elle ne se sauve pas rien qu'à l'aspect de nos visages, dit la comtesse de Schwartzbourg, c'est qu'elle est encore plus effrontée qu'il n'est donné à une femme de son espèce de l'être.

Tout changea, lorsqu'à la portière on reconnut ce sourire, ce regard qu'on aimait, lorsque cette voix si douce et si bienveillante leur adressa un gracieux bonjour.

— Quoi ! c'est vous ! quelle aimable surprise !

— Oui, c'est moi, bien heureuse de vous revoir. Allons chez madame l'abbesse.

— Vous, coadjutrice ! le ciel soit béni !

Elles la précédèrent avec des cris de joie, si bien

que la princesse ne s'y reconnaissait plus et que sa dignité en fut déconcertée.

— La voilà ! la voilà ! disaient-elles.

— Je ne le sais que trop, marmottait madame Anne-Dorothée entre ses dents, et je crois qu'elles sont folles de me l'annoncer ainsi.

Aurore parut. Encore une fois, son aspect changea tout. L'abbesse fit trois pas au-devant d'elle, la joie dans tous ses traits, et, lorsque la coadjutrice se pencha pour baiser la main de sa supérieure, la princesse la releva et l'embrassa tendrement. Mademoiselle de Kœnigsmarck reçut cette accolade avec modestie, ensuite elle lui tendit le parchemin auquel pendait le sceau électoral, en lui disant :

— Lisez, madame.

— Oui, je sais, votre diplôme.

— Lisez, lisez, madame, il faut que vous lisiez.

L'abbesse ouvrit l'acte avec indifférence, mais, à mesure qu'elle avançait, son visage devenait irrité et sévère, à mesure, aussi, Aurore prenait une contenance plus humble et plus suppliante.

— La comtesse de Kœnigsmarck ! ma coadjutrice ! qu'est-ce donc que cela, madame ? et vous ?

— La comtesse de Kœnigsmarck, oui, madame, et... c'est moi.

— Vous!

Ce mot sortit de toutes les bouches à la fois, et après l'étonnement vint la colère; elles se détournèrent par un mouvement spontané.

— C'est une trahison infâme! dit la comtesse Zoé de Schwartzbourg.

— Une trahison! mesdames, et pourquoi? J'ai cherché à vous faire revenir d'une prévention injuste, à vous montrer combien celle que vous prosciviez était loin de ressembler à ce que ses ennemis l'avaient faite. Que je sois votre inconnue d'il y a trois mois, ou la comtesse de Kœnigsmarck, pourvu que je sois moi, puisque je vous plais, qu'importe? Me trouvez-vous changée? n'ai-je pas le même visage, le même esprit, le même cœur? Serais-je plus ennuyeuse, plus évaporée, plus loin des habitudes de votre maison? Oh! non, j'ose l'espérer, j'ose le dire, plus nous vivrons ensemble plus vous apprécierez mon caractère, mon désir de vous être agréable et de vous plaire en toutes occasions.

Un silence universel lui répondit.

XV

UNE JOURNÉE BIEN EMPLOYÉE.

Madame de Platen ne quitta sa chambre qu'à midi. Elle passa tout ce temps seule, enfermée, lorsqu'elle appela ses femmes, elle leur parut plus changée qu'après une maladie de quinze jours. Elle tenait à la main deux lettres.

— Madame la comtesse a fait demander un étranger, il attend depuis longtemps, nous n'avons pas osé déranger madame.

— Voici une lettre pour le comte de Kœnigsmarck, qu'elle soit portée chez lui sur-le-champ. Quant à la personne qui attend, introduisez-la dans mon cabinet, j'irai la rejoindre après ma toilette.

Elle s'assit devant sa glace et se regarda long-

temps. Ensuite elle choisit parmi ses ajustements celui qui lui seyait le mieux, elle se décida pour un habit noir, avec des ornements rouges, ces couleurs prêtaient un éclat plus brillant et plus sauvage à sa beauté. Lorsqu'elle fut contente d'elle-même, elle se leva, prit encore quelques bijoux, entres autre une bague de grand prix, que lui avait donnée Philippe, et se dirigea vers son cabinet.

— Qu'on ne laisse entrer personne, dit-elle, pas même Son Altesse, ou quelqu'un de sa part, vous direz que je dors, qu'on va m'éveiller, et vous tirerez la sonnette pour m'avertir. Si le comte de Kœnigsmarck, ou le comte Pamphili, se présentaient, vous m'avertiriez aussi, après les avoir priés d'attendre, mais que personne ne pénètre jusqu'à mon cabinet.

Ses ordres étaient suivis comme le sont les ordres d'un maître que l'on redoute. Elle entra chez elle, ferma la porte du premier cabinet en dedans, puis celle du second encore, très-sûre, par ce moyen, de ne pas être entendue.

L'étranger était un jeune homme de bonne mine, enveloppé dans un manteau qu'il laissa tomber en apercevant la comtesse, vers laquelle il se précipita en s'écriant :

— Enfin!

— Oui, enfin. Je sais que depuis bien des jours vous désirez me voir, enfant, et moi aussi, j'ai trouvé que nous étions longtemps séparés; mais je ne suis pas libre, vous le savez, et plus la chaîne que je porte est lourde, plus j'ai besoin d'efforts pour la soulever.

Le jeune homme ne l'écoutait pour ainsi dire pas, penché sur sa main, il la couvrait de baisers, et murmurait ces mots sans suite qui, en amour, signifient tant de choses! La comtesse se prit à sourire et retira ses mains par un geste plein de grâce.

— Vous ne voulez donc pas m'entendre, monsieur? j'ai cependant bien à vous dire aujourd'hui, bien à vous demander. Il me faut le compte de votre temps depuis trois jours, il me le faut exactement et ne songez pas à me tromper, la vérité sera facile à connaître.

— Je n'ai jamais trompé personne, ma belle amie, et comment vous tromperais-je, vous qui êtes mon unique occupation. Je vous répéterai sans cesse : J'ai pensé à vous! j'ai pensé à vous!

— Tout cela est très-bien, mais... ensuite?

Le jeune homme raconta, minute par minute, ce

qu'il avait fait. La comtesse ne l'interrompit point jusqu'à ce qu'il eût tout dit, mais elle le regarda fixement et ajouta :

— Et la nuit, monsieur, la nuit? vous vous taisez là-dessus.

— La nuit! madame, je me suis couché bien sagement et j'ai dormi en rêvant à vous, ce qui est y penser les yeux fermés.

— Vous êtes sorti avec votre maître, on me l'a dit?

— Non.

— On m'a assuré que vous l'accompagniez chaque nuit, et que vous rentriez ensemble à cinq heures du matin.

— Non pas moi, lui.

— Bien sûr? Et chaque nuit il sort?

— Oui.

— Seul?

— Seul. Il n'emmène pas même le factotum Roger Bontemps. Ah! c'est un grand mystère que ces sorties.

— Où va-t-il?

— Qui le sait? répliqua le page, en baissant les yeux, quelques-uns disent qu'il vient ici.

— Ici, monsieur! Je sais où il va au contraire, et vous le savez comme moi, car, malgré vos dénégations, vous l'accompagnez; je sais que cette nuit dernière vous étiez resté chez mademoiselle de Kensebeck, pendant qu'il entretenait la princesse électorale, on vous a vu.

— Non, madame, je n'y étais pas.

— Alors vous y serez ce soir?

— Non, car M. le comte a annoncé qu'il irait cette nuit en joyeuse compagnie, passer quelques heures à la campagne, il est question d'un souper, avec quelque officiers de son ancien régiment.

— Ah! ah!

La comtesse était trop adroite pour en dire davantage en ce moment, elle cessa de se montrer jalouse et curieuse pour n'être que tendre, elle enveloppa l'âme de cet enfant des mille replis de ses caresses et de ses brûlants transports et, quand elle le vit au point d'abandon où elle le souhaitait pour en être la maîtresse absolue, elle essaya de nouveau de le conduire où elle désirait qu'il vînt.

— Ce soir, lui dit-elle, vous irez à cette orgie vous y trouverez peut-être quelques-unes de ces femmes près desquelles on oublie si vite.

— Qu'est-ce que cela fait !

— Rien à vous, je veux le croire, mais beaucoup à moi. Vous n'irez point, je vous le défends.

— Hélas ! comment faire? mon maître me l'a ordonné.

— Vous lui désobéirez.

— Le moyen ! Bontemps n'est-il pas là? Ce serait d'autant plus impossible, que, depuis quelque temps, je ne sais ce qu'il a contre moi, mais on croirait qu'il se défie, il m'observe, il me regarde, il me questionne même, cela m'effraye pour notre secret.

— Je me moque de ce Bontemps, et je ne veux pas que vous alliez à cette fête, faites-vous malade.

— Bontemps enverra chercher le médecin, on découvrira la fraude.

— Cachez-vous.

— Il me trouvera.

— Enfuyez-vous.

— Où cela? Cependant, si réellement vous teniez à ce qu'on ne me trouve pas, je sais bien où vous pourriez me mettre.

— Où cela?

— Ici.

— Impossible, j'attends l'électeur.

— Alors je ne sais plus où aller. Renvoyez l'électeur, si vous voulez que je renvoie ma fête.

Ils discutèrent ainsi quelques instants, tant que la comtesse le crut nécessaire pour le bien convaincre puis tout à coup elle s'écria :

— Il y a un moyen de tout accorder.

— Dites-le.

— Si le comte ne se rend pas à cette fête, vous n'irez pas sans lui?

— Non certes.

— Il faut alors qu'il n'y aille pas.

— Comment faire?

— Si vous êtes discret et fidèle, je vous confierai ce secret.

— Ah! madame, en doutez-vous?

— Non.

— Vous n'allez pas me dire que vous aimez mon maître, que vous désirez le voir.

— Enfant! je vais vous donner cette lettre, elle n'est pas de mon écriture, vous le voyez, c'est une lettre de femme, vous le voyez bien encore, et, pour vous prouver davantage encore comme je suis étrangère à ce qu'elle contient, c'est que je désire surtout

que le comte ne puisse jamais soupçonner que je vous l'ai remise.

— Que faut-il faire alors?

— Vous retournerez bientôt chez lui, vous prendrez cette lettre, et ce soir, à la nuit tombante, vous la porterez dans son appartement, où il se disposera à aller à la fête, vous lui direz qu'un inconnu vient de vous la donner et qu'il a ajouté ces mots :

« Dites au comte qu'il ne manque point de revenir, toute affaire cessante; on l'attend... »

— Bien, ceci est facile. Après?

— Après ! ne devinez-vous pas? Il y a une récompense apparemment. Vous vous rendrez libre, moi j'en saurai faire autant, vous n'avez plus de souper à la campagne, je n'aurai plus d'électeur, et vous pourrez venir ici sans craindre votre Bontemps, ce Croquemitaine.

— Ah ! quel bonheur ! mais je remettrais cent lettres à ce prix-là.

La comtesse lui répondit par un de ses plus séduisants sourires, qui se glaça bientôt sur ses lèvres, comme si une baguette magique l'eût frappée. Elle entendait à son oreille tinter un grelot d'argent, dissimulé sous une draperie, dont elle seule devinait le

mystère, et, se levant vivement, elle repoussa le jeune homme, qui la regardait en extase.

— Sortez par ici, hâtez-vous, lui dit-elle, en lui montrant une porte dérobée, qu'il connaissait bien sans doute, car il ne fit aucune difficulté et lui dit seulement :

— Il le faut donc ?

— Oui. Je le veux.

— Un baiser encore.

— Un baiser ! mille ce soir, quand vous aurez prouvé que vous pouvez me sacrifier un plaisir et que vous me préférez même à votre devoir. Allez, allez vite !

Et elle le mit presque dehors en le poussant ; la porte se referma sur lui, par un ressort connu d'elle seule, qui ne permettait qu'à elle seule de la rouvrir, et quant à entendre, d'abord elle avait accoutumé le jeune homme à trop d'obéissance pour qu'il en eût même la pensée et puis les lambris étaient rembourés de façon à défier les indiscrétions les plus vigilantes.

Elle jeta à la hâte un coup d'œil sur un grand miroir de Venise, recomposa ses traits selon qu'il les lui fallait avoir, et alla d'un pas majestueux, que son

impatience dévorait, ouvrir les portes de ses cabinets jusqu'au salon où elle laissait attendre d'habitude. En apercevant Philippe, elle devint plus pâle, et porta involontairement la main sur son cœur, il lui semblait avoir reçu un coup de poignard.

— Entrez, entrez, monsieur le comte, dit-elle, vous avez tardé bien longtemps.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau et de si important qu'il me faille apprendre, madame? vous me voyez tout inquiet de votre lettre.

— Nous allons causer, sans que personne nous dérange, monsieur, je vais vous prouver l'estime où je vous tiens et vous parler comme ferait un gentilhomme à un autre, je m'en reposerai sur votre loyauté.

— Mon Dieu! quel début solennel!

— La fin en sera digne, monsieur, ce que vous allez entendre est du dernier grave. On m'a assurée que vous étiez un lâche et un infâme.

— Moi! Et qui donc a osé!... le comte Pamphili sans doute. Il faudra que je tue cet homme.

— Non, monsieur, non, ce n'est pas le comte Pamphili, et le nom de l'auteur ne fait rien à l'affaire, c'est du fait qu'il s'agit. J'ai vu, j'ai lu une lettre.

— De moi?

— Non, mais sur vous. Cette lettre vient de Dresde, d'un de vos amis et voici ce qu'elle renferme.

Elle lui répéta mot à mot ce qu'elle avait lu, ce qu'il avait dit d'elle, à la cour de Saxe, les plaisanteries, les indiscrétions, tout enfin. Philippe était trop habile en dissimulation pour se troubler, il l'écouta en la regardant d'un air de reproche, il lui demanda comment elle pouvait croire, comment surtout elle pouvait lui répéter de pareils mensonges.

— Ah! cela est faux, interrompit-elle.

— De toute fausseté. Vous m'avez déjà parlé de la pauvre Nisida, vous savez quelle réponse je vous ai faite. Quant au reste, quant à ces propos d'écolier qu'on me prête, ce serait un singulier moyen d'obtenir de nouvelles bonnes fortunes que d'afficher celles que l'on a obtenues. Non-seulement cela est coupable, mais cela est niais, et vous ne me prenez pas pour un sot, j'espère, il ne faudrait plus que ce dernier malheur.

— Vous voyez si je suis franche, vous voyez si je suis loyale, Philippe, je ne puis croire à rien contre vous, je ne puis vous accuser sans vous avoir entendu, sans vous avoir permis au moins de vous

justifier. Ah ! fussiez-vous mille fois criminel, je vous pardonnerais, je vous pardonnerais mille fois si vous vous repentiez, si vous en faisiez l'aveu, si vous me demandiez seulement de vous pardonner.

— Bonne amie !

— La seule chose que je ne vous pardonnerais pas et dont je me vengerais sans pitié, c'est le mensonge et la duplicité; vous ne savez pas ce que serait ma vengeance. Monsieur le comte, prenez-y garde ! et souvenez-vous toujours que vous êtes averti.

— Ah ! chère comtesse, je n'ai pas peur de vous, car cette terrible vengeance, je ne la mériterai jamais.

— Dieu le veuille ! Ce n'est pas tout encore.

— Il y a encore autre chose ?

— Si j'en crois les mêmes informations, informations que je n'ai pas cherchées, je vous prie de le croire, et qui me sont venues d'elles-mêmes ; si je les crois, donc, vous passez les nuits entières chez la princesse Dorothée, vous êtes avec elle dans des termes de familiarités qui dénotent les relations les plus tendres, et vous vous êtes admirablement joué de moi en parlant de la réconcilier avec son mari ; vous aspirez à un autre but, cela est-il vrai ?

— De mieux en mieux ! s'écria Philippe en éclatant de rire, et vous êtes admirablement renseignée, qui diable a pu vous tourmenter ainsi de ces chimères !

— J'ai en effet la faiblesse de m'en tourmenter, j'en conviens, mais convenez que j'ai raison et que cela est bien indigne d'un honnête homme.

— C'est pour cela qu'il ne m'en fallait point accuser.

— Je ne vous accuse pas, je répète et je demande.

— Et moi j'ai grande envie de ne plus répondre, tant ceci est misérable.

— Ne pas répondre, c'est avouer !

— Ou c'est mépriser peut-être. Enfin, puisque vous le voulez, je vous répéterai, comme pour le reste : Cela est faux ! cela est faux !

— Vous n'avez jamais dit ces infâmes paroles à Dresde, vous n'avez jamais révélé ces secrets de notre amour?

— Non.

— Vous n'êtes point l'amant de la princesse électorale, vous n'avez pas d'autres projets que de la réunir à son mari?

— Non, non, non.

— Vous n'allez point chez elle la nuit entière? vous n'en sortez point à des heures indues?

— Je vais chez elle ainsi que vous le savez et comme vous le savez; en secret, il est vrai, mais vous n'ignorez pas la raison de ce mystère, et ce n'est pas à vous que j'ai besoin de l'expliquer.

Les traits de madame de Platen prirent une expression profondément mélancolique; lorsqu'il eut fini de parler, elle resta quelques instants en silence, et cette âme éprouva réellement une véritable et immense douleur. Elle aimait Philippe plus qu'elle n'avait rien aimé, plus qu'elle n'aima rien en sa vie; avant de briser cet amour, avant de laisser l'essor à la vengeance, elle sentit un inexprimable regret; elle ne pouvait ignorer qu'il la trompât, cependant elle voulait douter encore. Elle eût voulu le sauver, elle eût voulu qu'il revînt à elle, qu'il avouât ses torts, et elle les lui eût pardonnés avec un bonheur sans nom. En l'entendant entasser mensonges sur mensonges, son cœur se brisa, sa fierté se révolta, son orgueil et sa jalousie aidant, elle devint furieuse, et bientôt tous les sentiments de son cœur se changèrent en haine, la réaction s'opéra

dans ses sentiments, et elle dit avec la voix et le geste de Roxane :

— Je vous crois, c'est bien ! Adieu maintenant, nous nous verrons ce soir.

XVI

LA SOIRÉE.

Le page Éric était retourné chez son maître, le cœur encore tout plein du bonheur qu'il avait goûté et de celui qui l'attendait pour le soir. Il trouva Bontemps sous le vestibule, fumant son éternelle pipe ; celui-ci le regarda des pieds à la tête, et lui demanda brusquement :

— D'où venez-vous, bel oiseau vert ? Monseigneur vous a demandé pour sortir avec lui ; on ne vous trouve jamais quand on a besoin de vous.

Le jeune homme, tout page qu'il était, se troubla ; pris ainsi à l'improviste, il balbutia une réponse à peu près ; l'œil scrutateur de Bontemps ne le quittait pas,

— Monsieur, vous me semblez diablement occupé, et Dieu veuille que ce soit des bonnes choses. Je vous surveille, du reste, et je le saurai, tenez-vous pour averti.

Éric avait eu le temps de se remettre de ses rêves interrompus.

— Je ne vous crains point, monsieur Bontemps, et vos rodomontades françaises ne sont point de saison. Je remplis mes devoirs envers M. le comte; et, si je vais me promener dans les intervalles, c'est de mon âge; il se peut que ce ne soit point du vôtre, je ne dis pas le contraire; voilà pourquoi nous ne nous entendons point.

Bontemps marmota quelques paroles encore, pendant qu'Éric le quittait pour entrer dans la maison.

— Nous verrons bien!

Le jeune homme revint sur ses pas et se retourna en lui disant :

— Ce soir nous irons nous amuser, n'est-ce pas?

— Il paraît que monseigneur vous emmène.

— Et vous?

— S'il ne m'emmène point j'irai tout de même, je ne le quitte pas, moi, je n'ai que lui, je le sauverai,

je le défendrai, je serai là, toujours là, on n'arrivera à lui qu'à travers ma poitrine.

— Qui songe à l'attaquer? personne, je pense.

— Ah! je m'entends, je m'entends bien; allez chez vous.

Éric monta en fredonnant, en courant, comme un homme heureux; il aurait volontiers voulu le dire :

....Aux oiseaux, à l'air, aux nuages...

Il s'enferma dans sa chambre et se rappela, puis il espéra, puis il regarda la bien-aimée lettre qui devait lui ouvrir la porte du paradis. Ensuite il attendit à sa fenêtre; le comte ne rentrait point et le soleil s'obstinait à rester sur l'horizon, c'était bien long jusqu'au soir!

Il descendit, il monta vingt fois du haut en bas, il parla à tous les habitants de la maison, même au farouche Bontemps, qui semblait toujours prêt à l'assommer; il essaya d'en rire, Bontemps le glaça d'un regard; ils allaient se quereller sans doute, lorsque le comte parut, et, pour comble de joie, il faisait nuit!

— Bontemps, dit-il, allez, je vous prie, sur-le-

champ savoir si le comte Pamphili est à son hôtel et prévenez-moi; il est inutile de m'annoncer ni de dire que vous venez de ma part.

Bontemps obéissait au doigt et à l'œil, il sortit, le comte resta seul avec Éric, qui, mystérieusement, lui remit le billet.

— Qu'est-ce cela?

— Je ne sais, monseigneur, on me l'a donné pour vous il y a un instant.

Et il débita la fable convenue.

Philippe lut, retourna la lettre dans tous les sens.

— C'est étrange, se dit-il, nous étions convenus hier que nous ne nous verrions point de quelque temps. Cet homme qui me suivait cette nuit... N'est-ce point un piége? Et cependant cette lettre est pressante, elle est presque tendre, qui sait? N'y point aller serait d'un lâche; si elle m'attend, lui dirai-je donc que j'ai eu peur et que c'est pourquoi je ne suis pas venu? Cette lettre... ce n'est ni son écriture ni celle de sa confidente, mais l'écriture est contrefaite, évidemment. Peut-être les expressions plus intimes dont elle se sert lui ont-elles semblé demander une prudence plus grande... J'irai... ad-

vienne que pourra. Si c'est un piége, j'ai mon épée et je mourrai en la défendant.

Les combats et l'indécision se lisaient sur son visage, et l'impatient Éric tremblait que le moyen ne fût point efficace et que son rendez-vous fût manqué. Son maître releva la tête et lui ordonna d'aller sur-le-champ chez les officiers qui l'attendaient afin de l'excuser.

— Tu diras que je suis malade, tu diras tout ce que tu voudras, trouve un prétexte, tu n'es pas page pour rien, je ne puis absolument quitter Hanovre cette nuit.

— J'y vais, monseigneur, répliqua le jeune homme, ivre d'une joie qu'il dissimulait, et j'arrangerai tout, cependant je regrette ce souper et j'espère bien que c'est seulement partie remise.

Philippe ne répondit pas, il avait autre chose en tête, il rentra dans son appartement, afin d'attendre la réponse du comte Pamphili, avec lequel il voulait *en finir*, et aussi songer au bonheur qui l'attendait peut-être. Il était seul à peine depuis une demi-heure lorsqu'un de ses gens lui annonça une dame voilée, qui demandait à le voir.

— Une dame voilée! qui cela peut-être? C'est

donc aujourd'hui la journée des mystères; qu'elle entre !

Elle entra, et, dès que la porte fut fermée, elle jeta loin d'elle son voile, s'approcha de lui, lui prit vivement la main, le conduisit à un sofa où elle s'assit à ses côtés, en lui disant :

— Il faut que je vous parle, Philippe.

C'était la comtesse de Platen.

— Mon Dieu ! madame, d'où vient cette agitation? Qu'y a-t-il depuis ce matin?

— Il y a, Philippe, il y a que je vous aime, que je ne puis vivre sans vous, que je suis une folle, une lâche, que je viens vous offrir le pardon du passé, à condition que l'avenir m'appartiendra, enfin que je veux vous sauver, misérable enfant, lorsque vous ne songez qu'à vous perdre.

— Mon Dieu ! madame, tout ceci est bien solennel et je ne vois pas en quoi...

— Philippe, je sais tout. Je sais que vous m'avez trompée, trahie, abandonnée, je sais que vous m'avez fait, aux yeux de toute la cour, la plus grande des injures, mais je vous aime, vous dis-je, je ne supporte pas l'idée devous perdre, je veux vous arracher à la mort qui vous menace, je veux que vous soyez à

moi, à moi seule, autrement vous êtes perdu, je vous le répète, et songez-y bien, je vous dis la vérité.

Le jeune homme se mit à rire.

— Perdu si je ne me jette dans vos bras, madame! vous n'y songez point sans doute. N'êtes-vous pas là, vous, au contraire, pour me défendre, mon amie?

— Plus de feintes, plus de supercheries, je n'en puis plus supporter, je refuse ce faux titre d'amie, qui me blesse, car je ne suis pas ton amie, je suis ton ennemie, ou ta maîtresse, c'est à toi de choisir. Il faut que je sois l'une, ou l'autre, ce soir même, décide-toi.

— Quoi! si vite! répliqua-t-il, en plaisantant toujours.

— Ne plaisante pas, Philippe, tu ignores!... ah! tu me fais mourir, décide-toi, je t'en conjure.

Il riait et essaya de l'embrasser, elle le repoussa impatiemment.

— Tu ne m'aimes point? dit-elle.

— Je vous aime.

— Tu m'aimes! et tu le dis ainsi.

— Comment voulez-vous que je le dise?

— Comme tu le disais autrefois, comme je le dis moi-même en ce moment. Ah! je ne demande qu'à

être persuadée, je ne serai pas bien exigeante. Cependant ne me trompe pas, ou sinon !

— Je ne vous reconnais plus, comtesse. Les furies semblent s'être emparées de vous, et vous ne pourriez aujourd'hui représenter Junon, Vénus ou Pallas devant Son Altesse.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la comtesse, serrant ses mains sur sa poitrine, il m'y forcera.

— Quittez donc ces airs de tragédie, soyez la femme d'autrefois, ma belle Élisabeth. Ces sourcils froncés, ce front chargé de nuages, cette bouche sans sourire, ne siéent point.

— Ah ! oui, à mon âge !... dit-elle assurément.

— A tous les âges, madame. Cet air désespéré, furieux, ne convient à personne.

— Philippe, Philippe, au nom du ciel ! le temps presse, cessez ce jeu cruel, prononcez sur mon sort. M'aimez-vous ? Voulez-vous être tout à moi ? le voulez-vous, oui, ou non ?

— Ah ! bah ! quel jugement de Salomon me demandez-vous là, comtesse !

— Il rit ! Il se joue de moi ! Philippe, je pleure, ne vois-tu pas que je pleure ? Ne sais-tu pas que je n'ai pas pleuré depuis mon enfance ? Crois-tu que ces

larmes n'appelleront pas une vengeance, que je ne l'obtiendrai pas?

— Prenez-la.

— C'est ton dernier mot?

— Le dernier, jusqu'à ce que vous me permettiez de vous en dire un plus tendre.

— Réfléchis.

— Est-ce que je réfléchis, moi? Est-ce que j'ai besoin de réfléchir? Je suis mes devoirs, mes caprices, je suis mon cœur, quand il parle, je me laisse vivre enfin, sans me souvenir de la veille et sans me soucier du lendemain.

La comtesse ne répondit pas, elle resta quelques instants la tête baissée, ses larmes roulaient une à une sans qu'elle songeât à les essuyer, enfin elle secoua ses cheveux en arrière, se releva d'un geste fier et souverain.

— Tu ne veux pas, dit-elle, tu me laisseras sortir, prends garde! une fois hors d'ici, tu n'as plus ni amie ni maîtresse, tu as une ennemie implacable que rien n'apaisera... Prends garde!

— Ah! madame, des menaces! j'aurais envie de me rendre à vos raisons que cela ne me serait plus permis.

— C'est bien ! Adieu donc ! adieu, monsieur de Kœnigsmarck, ou plutôt au revoir ! car nous nous reverrons, je vous le jure.

— Je l'espère, ma belle comtesse, et souvent, et longtemps encore, car vous reviendrez bonne autant que vous êtes belle, et vous comprendrez qu'il est des nécessités qu'on ne peut fuir.

— Vous le comprendrez avant moi. Adieu encore, monsieur le comte, que le ciel vous protége ! vous en avez besoin.

Il la conduisit jusqu'à la porte, et essaya de lui baiser la main, elle la retira d'un geste si violent qu'il ressemblait à un soufflet, le comte s'essuya la joue et se mit à rire, en lui criant :

— Vous m'en rendrez raison !

— Dès ce soir, si vous voulez, monsieur le comte, et nous aurons de bonnes armes, soyez tranquille.

Au moment où elle le quittait, elle rencontra Éric, qui revenait en courant de chez les officiers ; il ne la vit ni ne la reconnut, à force d'être occupé d'elle. La comtesse lui toucha le bras.

— Éric ! lui dit-elle.

Il tressaillit comme sous une commotion électrique.

— Madame, vous ici?

— Oui, je vous cherchais. Écoutez-moi : vous m'aimez, n'est-ce pas?

— Si je vous aime, grand Dieu!

— Eh bien! reprit-elle, d'une voix entrecoupée, ce soir, à dix heures, votre maître sortira, venez chez moi, montez dans mon cabinet des livres, ne le quittez sous aucun prétexte et attendez-moi.

— Madame...

— Ni remercîments ni observations, à ce soir.

Et, s'enveloppant dans son voile, elle s'échappa.

Dix minutes après, cette même femme voilée frappait à la porte d'Ernest de Groote et demandait à le voir en particulier, refusant de faire connaître son nom, mais ayant à lui parler d'une affaire importante. M. de Groote donna ordre qu'on l'introduisît.

Dès qu'ils furent seuls, elle ôta ses coiffes et lui montra les traits bouleversés de la comtesse de Platen.

— Mon Dieu! madame, s'écria-t-il, vous ici! vous chez moi et à pareille heure! Qui me procure l'honneur...

— Les moments sont précieux, monsieur, je n'en ai point à perdre, écoutez-moi et répondez avec

franchise. Vous haïssez Philippe de Kœnigsmarck.

— Moi, madame! c'est mon meilleur ami.

— Point de feinte, monsieur, point de mensonge, de la franchise, vous dis-je, vous haïssez Philippe de Kœnigsmarck, et cela depuis bien des années. Vous désirez passionnément vous venger de lui, et vous en cherchez l'occasion avidement; cette occasion est trouvée, si vous voulez la saisir.

— En vérité, je ne sais... je ne comprends pas...

— Mon Dieu! finissons, et ne perdons pas un temps précieux, je vous le répète, M. de Kœnigsmarck m'a rendue son ennemie mortelle, je n'aurai pour lui ni merci ni pitié. Il me faut un aide, un aide aussi intéressé que moi à le perdre, et cet aide sera vous.

— Madame, vous avez le comte Pamphili...

— Qui le hait, certainement; il le hait comme vous, pour cette Nisida; seulement il en veut à sa fortune et vous à son cœur, seulement il est le rival de Philippe parce qu'il convoite les écus, tandis que vous convoitiez la beauté. Ce n'est point Pamphili qu'il me faut, Pamphili est étranger, Pamphili n'est point aimé de l'électeur, il déplaît au prince électoral, il n'y a ni présent ni avenir avec lui. Vous, vous

êtes le fils du ministre, vous connaissez Hanovre et son palais comme votre chambre, vous avez des amis partout, et surtout vous êtes commandant des gardes de Son Altesse.

— Tout cela est vrai, madame, ensuite?

— Eh bien! monsieur de Groote, voulez-vous la faveur, les honneurs, la fortune à un seul prix, très-facile à gagner?

— Lequel?

— Ce soir, j'ai besoin de six gardes, l'électeur vous ordonnera de me les donner, soyez tranquille, je vous demande seulement une chose : choisissez-les de façon à ce que je puisse avoir en eux toute confiance; je veux des gens sans scrupule, des gens que je puisse acheter et qui m'obéissent sans hésitation. En avez-vous?

— Sans doute, mais que prétendez-vous faire?

— Ceci me regarde, il ne s'agit que de me servir bien peu, le voulez-vous? Dites, mais dites donc!

— J'attends les ordres de Son Altesse.

— Monsieur de Groote, ceci est une raillerie, vous savez bien que Son Altesse fera ma volonté, exécutez-vous donc de bonne grâce, que je sache si je puis compter sur vous; songez à ce que cet homme vous

a fait souffrir ! songez qu'il vous a pris la femme que vous aimiez, dont vous vouliez faire la vôtre, et qu'il l'a déshonorée, qu'il l'a jetée dans une retraite obscure, qu'il l'a perdue enfin, ne la jugeant même pas digne du titre de sa maîtresse, puisqu'il la cache. Votre haine est donc éteinte ?

Ernest ne répondit rien, mais son regard et son sourire parlaient pour lui.

— Je m'en doutais, répondit la comtesse, la haine n'est point éteinte, elle sommeille. Ce soir elle peut être satisfaite, elle le sera sans vous ; mais vous seriez bien insensé de rejeter du même coup la vengeance et la fortune.

— Madame, ce soir, j'irai visiter les gardes de Son Altesse, j'irai prendre ses ordres... et les vôtres.

— C'est bien ! Adieu.

La comtesse se leva, s'enveloppa dans ses voiles, et, avant que M. de Groote eut pu la reconduire elle s'était déjà éloignée.

Ernest resta quelques instants à réfléchir, puis rentra dans son cabinet en murmurant.

— Ce n'est pas moi, c'est la volonté de Dieu, pourtant je n'en suis pas fâché et je n'y nuirai point, puisque cette bonne comtesse se charge de la besogne,

XVII

LA NUIT.

Philippe, en voyant entrer Bontemps, lui demanda violemment quelle réponse il apportait.

— M. le comte Pamphili n'était point à la maison et l'on n'a pu me dire quand il rentrerait.

— Je vais sortir, dit-il à Éric qui revenait en même temps, je ne t'emmène point, tu porteras au comte une lettre que tu laisseras chez lui, car il faut que je le voie demain au moins. Tu l'attendras jusqu'à ce qu'il arrive.

Éric fit une mine contrariée, il recevait des ordres incompatibles, le combat ne fut pas long, au risque d'être puni, chassé même, il obéirait à sa maîtresse et non pas à son maître.

— Monseigneur, monseigneur, laissez-moi vous en donner un autre, laissez-moi vous ôter ce vilain habit, c'est un mauvais présage.

Philippe ne l'entendait plus, il était déjà loin. Bontemps rentra tristement et, secouant la tête :

— Cette famille est malheureuse, se dit-il, si je voyais encore succomber celui-ci! Je ne sais quel pressentiment m'agite, mais je voudrais être hors de ce pays avec mon maître bien portant.

Philippe ne s'inquiétait guère, lui; enveloppé dans son manteau, il prit comme de coutume la route du palais, il entra de la même manière chez mademoiselle de Kensebeck, qu'il ne trouva point, mais, comme cela arrivait souvent en pareil cas, et qu'il connaissait la route, il poussa jusqu'à l'appartement de la princesse, où il pénétra par un couloir intérieur. sans rencontrer personne. Il frappa discrètement à la porte, mademoiselle de Kensebeck parut, elle poussa un cri d'étonnement à la vue du jeune homme :

— Ah! madame, le voici, quoique en vérité j'ignore qui l'a prévenu.

— C'est le ciel qui l'envoie! Mon cher comte, vous êtes sorcier, positivement vous êtes sorcier. Je vous

évoque, je vous appelle, et vous vous montrez subitement, comme le diable dans un pacte.

— Comment ! est-ce que Votre Altesse ne m'attendait pas ?

— Non, je ne vous attendais pas, mais je suis charmée de vous voir venir, jamais vous n'avez paru plus à propos.

— Mais, madame, ce n'est donc pas vous qui avez écrit cette lettre ?

— Une lettre, moi ! Non certainement. Quelle est cettelettre ?

Philippe sortit le billet de sa poche et le montra à la princesse.

— Ce n'est ni moi ni personne de ma part. Qui a écrit cela, monsieur de Kœnigsmarck ?

— Ah ! mon Dieu ! s'écria mademoiselle de Kensebeck, il y a quelque trahison en tout ceci, monsieur. Sauvez-vous, n'entrez pas, je vous assure que c'est dangereux.

— Qu'il n'entre pas, lorsque nous avons tant besoin de lui, lorsque nous voulions le voir à tout prix ? Allons donc, Kensebeck, le mal est fait, profitons-en du moins. Si on a voulu me compromettre, si on a voulu le voir pénétrer chez moi, on l'a vu déjà, il

n'est plus temps d'y revenir, toute notre rhétorique et nos précautions n'y feront rien. D'ailleurs, maintenant, nous touchons au but, il n'est pas nécessaire de nous gêner si fort. Asseyez-vous, comte, et écoutez-moi.

— Mais, madame...

— Tes raisonnements sont inutiles, je ne les admets pas, Kensebeck, je sais ce que tu vas me dire, épargne-toi cette peine. Philippe, jugez si je suis heureuse et s'il me tardait de vous l'apprendre ! La réponse de Wolfenbuttel est arrivée, le prince Antoine Ulric consent à me recevoir, il consent à défendre ma cause, il m'attend, et nous partirons demain au soir, si rien ne nous en empêche.

Philippe eût hésité peut-être, mais laisser aller Dorothée sans lui près de son ancien rival, lui livrer un avantage qu'il avait lui-même, passer pour un amant rebuté aux yeux de celui qui lui disputa la victoire, jamais ! Il se jeta aux genoux de Sophie-Dorothée, lui jura qu'il était le plus heureux des hommes, qu'il la suivrait au bout du monde, qu'il ne céderait à personne l'honneur de la défendre, enfin tout ce qu'un homme de son caractère pouvait trouver dans une semblable position. La prin-

cesse était ravie. Les plus doux épanchements s'ensuivirent; ils oublièrent le reste du monde, ils formèrent des projets d'avenir. Dorothée laissa lire dans son cœur ses espérances et ses désirs; elle promit à celui qu'elle avait aimé dès son enfance de l'aimer encore, de l'aimer toujours; elle promit qu'en se rendant libre, elle se donnerait à lui, elle irait vivre avec lui dans quelque coin ignoré loin des grandeurs, tout à leur amour. Philippe, l'homme du moment présent, ne se souvenait plus qu'il existât une autre femme que Dorothée, il était de bonne foi dans sa joie, dans ses serments; il se croyait lui-même, comment ne l'eût-il pas persuadé?

— Ah! oui, oui, nous serons heureux, mon beau Kœnigsmarck; le ciel nous le doit bien, après tant de peines, tant de traverses et de douleurs.

— Madame, reprenait Kensebeck, pour assurer ce bonheur suprême, laissez aller le comte, qu'il parte, il n'est déjà resté que trop longtemps.

Mais les amants sont bavards, ils ont tant de choses à se dire! La pauvre Kensebeck en fut pour ses avertissements. Après la tendresse vinrent la gaieté, la raillerie; ils se moquèrent de tout le monde, de madame de Platen surtout; ils se la re-

présentèrent apprenant leur départ, leur bonheur. Philippe la contrefaisait si singulièrement, que Kensebeck elle-même ne put s'empêcher d'en rire.

Hélas ! pendant ce même instant, cette femme qu'ils raillaient préparait sa vengeance, elle la préparait avec son adresse et sa méchanceté habituelles, excitées par tout ce que la jalousie et la colère ont de plus redoutable.

Pamphili, suivant qu'ils en étaient convenus, suivit lui-même le comte ; il le vit entrer au palais, et se hâta d'aller prévenir madame de Platen qui l'attendait, son masque sur le visage, dans une allée du parc. Elle tressaillit à cette nouvelle, et le cœur lui battait si fort, qu'elle craignit de ne pouvoir aller plus loin.

— Il est temps d'agir, si vous le voulez, madame. Depuis ce matin, vous m'avez fui, vous avez refusé de m'avouer vos projets, j'ai compris cependant que vous deviez en avoir d'importants, et j'ai fait ce que vous m'avez prescrit, sans vous en demander davantage ; à présent, vous pouvez avoir besoin de mon secours, que voulez-vous de moi ? Je suis prêt à tout.

— Ce que je veux ! ce que je veux ! oh ! mon

Dieu ! je le sais à peine moi-même, tant je souffre, tant je suis incertaine, tant mon lâche cœur se révolte. Tenez, comte, si vous ne m'emmenez pas, si vous ne me conduisez pas à Son Altesse, je n'aurai pas la force d'y aller seule, et cette occasion s'échappera.

— Venez donc, madame, et n'hésitez plus, songez à votre injure, songez à *sa* trahison.

Madame de Platen se laissa entraîner par cet homme, plus méchant qu'elle peut-être, il lui donna la main jusqu'au cabinet de l'électeur, et, l'ayant vu introduite, il s'assit dans l'antichambre pour l'attendre. Il l'attendit longtemps, car la séance fut longue. Lorsqu'elle ressortit, elle tenait à la main un papier, elle était pâle comme un spectre et ses mains tremblaient d'une manière effrayante.

— Vous me suivrez, comte, lui dit-elle, et vous allez être satisfait.

Elle se dirigea vers la salle des gardes, où se trouvait son autre complice, et lui remit sans rien dire l'ordre qu'elle avait apporté. M. de Groote s'inclina.

— Les volontés de Son Altesse seront exécutées, madame la comtesse ; voici les cinq hommes et le sergent qu'il vous faut.

— Ce n'est pas tout, monsieur, vous le voyez, ces hommes sont sous mon commandement spécial, ils doivent m'obéir *en tout*, quoi que je leur ordonne. Ils s'empareront de ceux que je leur désignerai, ils me suivront là où je les voudrai conduire. Ce n'est pas tout : que les issues soient fermées, que personne ne sorte, que des patrouilles continuelles veillent au dehors pour observer les fenêtres. Un criminel d'État est dans ce château, s'il parvient à s'échapper, vous en êtes responsables sur vos têtes. Vous, monsieur Pamphili, ne me quittez pas.

Elle donna ensuite au sergent la consigne de parcourir la partie du palais occupée par la princesse électorale, de s'assurer si tout était tranquille, si les factionnaires étaient à leur poste, et de revenir ensuite la rejoindre dans la grande galerie, où elle les attendrait.

— Il faut qu'il la traverse en sortant de chez elle, dit-elle au comte Pamphili qui l'accompagna seul, nous le verrons venir, il ne nous échappera pas.

— Mais enfin que comptez-vous faire ?

— Il faut qu'il meure ! murmura-t-elle, les dents serrées, il faut qu'il meure devant moi, à mes pieds, qu'il expie sa trahison, le perfide !

— Ici, dans ce palais! Y avez-vous songé? cela est impossible.

— Cela est, cela sera.

— Et l'électeur?

— L'électeur m'a d'abord refusé même l'ordre de l'arrêter, enfin il l'a signé et je le lui ai arraché des mains; cet ordre porte de m'obéir en tout. Eh bien! on le tuera pour m'obéir.

— Qui le tuera?

— Vous!

Le comte devint très-pâle, ce fut la seule marque d'émotion qu'il donna.

— Et vos hommes? ajouta-t-il froidement.

Elle lui répondit en lui montrant des bouteilles de vin et de rhum, rangées sur la table.

— Voilà pour eux; lorsqu'ils auront bu, ils feront tout ce que nous voudrons.

Les soldats rentrèrent et la comtesse, s'approchant du sergent, lui mit entre les mains un des flacons qu'elle tenait en réserve.

— Voici pour amuser la veillée, sergent, n'en faites pas faute, il n'en manque pas, comme vous voyez.

Ils ne se le firent pas répéter deux fois, et s'éta-

blirent en silence sur des bancs, près de la table servie. Madame de Platen resta debout à les regarder, Pamphili était derrière elle. Ils présentaient un contraste étrange. Elle, rouge, tremblante, violette par instants, agitée, ne pouvant tenir en place, allant aux fenêtres, aux portes, revenant aux soldats, leur ordonnant de boire mais de ne pas parler, elle semblait avoir perdu la raison, c'était la vengeance ivre, folle, éperdue, la vengeance dans son paroxysme.

Le comte, au contraire, pâle, immobile, l'œil fixé en terre, un sourire de triomphe sur les lèvres, attendait ce moment, longtemps prévu, longtemps désiré. De temps en temps sa paupière impatiente parcourait cette vaste galerie, où les ombres se projetaient si noires et si grandes, qu'excepté le coin éclairé par les torches, le reste était obscur comme l'enfer. Un rayon de lune, passant à travers les hautes fenêtres, restait souvent caché par les nuages, car, bien qu'au mois de juillet la nuit était sombre et pluvieuse.

— Mon Dieu ! il ne vient pas ! comme il tarde ! disait la comtesse. Que peut-il faire ? Il aime donc bien cette femme qu'il reste si longtemps avec elle ! Quelle heure est-il ?

— Minuit passé.

— Si nous entrions chez elle, comte, si, muni de l'ordre de l'électeur qui me donne toute puissance, nous allions le tuer à ses pieds. Quelle ne serait pas leur rage et leur douleur ! Que je serais heureuse, moi, de voir couler son sang goutte à goutte devant cette rivale détestée !

— Ceci est impossible, madame, il faut attendre : j'attends bien, moi !

Vingt fois, cent fois encore elle alla écouter aux portes, aux fenêtres, pendant les mortelles heures qui s'écoulèrent. Les hommes, suffisamment excités, furent placés par elle derrière la cariatide de l'immense cheminée. Elle leur recommanda sur leur tête un silence absolu, et de ne s'écarter en rien des ordres qu'elle avait donnés.

Enfin, vers les deux heures, une porte se ferma dans le lointain, du côté de l'appartement de la princesse.

— Ah ! dit-elle, en tressaillant, le voilà donc enfin ! éteignez la torche, et pas un mouvement.

Elle se cacha palpitante, tenant son complice par la main, dans un corridor tout proche, on entendait battre son cœur. Les pas légers et dissimulés de Phi-

lippe retentissaient dans le silence de la nuit, il approchait sans hésitation comme un homme qui connaît les êtres et que la lune éclaire suffisamment. Il poussa doucement la porte de la galerie, non fermée à la clef, bien entendu, et marcha vers une autre issue, qui devait le conduire à l'escalier.

Au moment où il passait près de la cheminée, quatre hommes l'épée au poing se précipitèrent sur lui, ils espéraient le surprendre, mais on ne surprenait pas un Kœnigsmarck, il portait son épée sous le bras et son poignard à la ceinture; en une seconde il était sur la défensive, en une minute il attaquait. Deux des soldats tombèrent sous ses coups presque tout de suite, les autres l'entourèrent, il se défendait contre trois.

— Allez donc ! disait la comtesse à Pamphili.

— Laissez-lui épuiser ses forces, bien fou qui s'expose au coup de boutoir du sanglier, tant qu'il peut mordre.

— Dites donc bien lâche plutôt ! J'irai moi !

Elle s'avança en effet, pâle et les yeux en feu.

— Frappez, frappez donc ! s'écria-t-elle, frappez et visez juste.

Les hommes, devenus furieux par la résistance,

frappaient en effet de toutes leurs forces, mais Kœnisgmarck se défendait comme un lion, son sang coulait cependant, tousses efforts tendaient à s'acculer contre la muraille, car il craignait les trahisons, mais ses ennemis l'entouraient et ne lui livraient point le passage ! Il criait de temps en temps :

— A l'aide ! à l'assassin !

Ce côté du château était désert, et on avait écarté tout le monde, les sentinelles avaient ordre de ne pas bouger, quoi qu'elles entendissent, et de ne laisser passer qui que ce fût. Les portes étaient fermées à triple tour, nul ne pouvait le secourir, il se voyait perdu, mais il voulait succomber avec gloire.

Un coup dans le dos, donné par une main cachée, le fit retourner prestement ; il se trouva en face de Pamphili, dont le regard féroce renfermait mille menaces encore, et qui s'apprêtait à redoubler. Il n'en eut pas le temps, Philippe, tout blessé qu'il était, rassembla ses forces et lui entra son épée dans le corps jusqu'à la garde.

Cet exploit fut le dernier, ils tombèrent à côté l'un de l'autre, l'épée de Kœnigsmarck s'était brisée, dans cet effort suprême. La comtesse s'approcha alors et s'agenouilla près de lui.

— Philippe, dit-elle, d'une voix entrecoupée par les sanglots, Dieu m'est témoin que je souffre plus que toi, il faut qu'elle me paye tout cela cette femme, n'est-ce pas qu'elle est coupable ?

— Non, elle est innocente.

— Mais dis-le donc, insensé, on peut te sauver encore, dis qu'elle est coupable.

— Non, non, non. Elle est innocente !

— Oh ! tu l'aimes mieux que ta vie ! Eh bien ! sois donc maudit !

— La princesse est innocente, entendez-vous, tous, je meurs victime de cette exécrable...

Madame de Platen s'était relevée furieuse, elle posa violemment son pied sur la bouche du malheureux jeune homme, en s'écriant exaspérée :

— Tu ne mentiras plus !

Ce trait abominable est consigné par l'histoire, il est difficile à croire, mais malheureusement il n'est que trop certain.

Philippe était mort. Pamphili l'était avant lui, les trois gardes expiraient, la comtesse restait seule debout au milieu de ces cadavres, avec le sergent stupéfait. Un tremblement universel la saisit, elle comprit l'énormité de ce qu'elle venait de faire,

l'exaltation de la vengeance tombait, elle vit l'abîme et se demanda comment elle en pourrait sortir.

— Qu'allons-nous faire, madame? dit le bas officier. Je vous ai obéi, ainsi que j'en avais reçu l'ordre, mais que Dieu nous préserve de ce qui arrivera peut-être.

Madame de Platen ne répondit pas, elle réfléchissait. L'électeur allait certainement la rendre responsable de ces événements ; Philippe de Kœnigsmarck était un trop grand personnage, pour disparaître ainsi sans laisser de traces, sans qu'on cherchât à le venger. Et que faire? que faire?

Élisabeth n'était pas femme à rester longtemps abattue, une idée infernale lui vint, elle connaissait son pouvoir sur l'électeur, elle lui fèrait vouloir ce qu'elle voulait, elle se ferait pardonner par lui, même le crime, mais il fallait lui ôter d'avance tous les embarras, toutes les inquiétudes, et prendre un parti décisif, avant que de rien lui apprendre.

Trois soldats restaient avec le sergent, elle pouvait les employer, c'était suffisant. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et découvrit promptement ce qu'il lui fallait. Devant la vaste cheminée s'étendait une longue et large pierre, enchâssée dans le par-

quet, des hommes vigoureux pouvaient l'ôter de sa place, et c'était la meilleure cachette pour les cadavres dont avant tout elle désirait se débarrasser.

— Allez doucement, dit-elle, en bas de la terrasse, dans la cabane du jardinier, vous y trouverez des leviers, des pelles et des pioches, apportez-les ici bien vite, et gardez que personne vous voie.

Les gardes se disposaient tous à sortir.

— Non, non, laissez-moi un d'entre vous, je ne veux pas être seule ici avec ces corps et ces blessés.

Un des hommes resta, la comtesse s'éloigna jusqu'à la fenêtre, la lune donnait en plein sur la galerie, et éclairait de ses pâles rayons le beau visage de Kœnigsmarck, voilé des ombres de la mort. Élisabeth n'en pouvait détourner ses regards, une force invincible les tenait attachés sur cet homme qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait encore et dont la perte devait faire son éternel supplice.

La galerie, sombre jusqu'au fond, éclairée seulement par la croisée et par l'astre pâle de la nuit, formait un admirable cadre à cette scène, l'heure la rendait encore plus solennelle. Ce que souffrit Élisabeth dans ces quelques minutes d'attente et de silence, Dieu seul le sait ! Lorsqu'elle entendit arriver ses

hommes, elle poussa un soupir d'allégement et courut au-devant d'eux.

— Levez cette pierre, leur dit-elle, elle est heureusement, je crois, en trois morceaux, ce qui rendra votre tâche plus facile, et mettez là ces deux cadavres, ils y rangeront côte à côte. Ils ne s'attendaient pas à dormir ensemble toute l'éternité.

— Et nos camarades ! madame, qu'en ferons-nous ?

— Ils respirent encore, on leur donnera des soins; et, s'ils en réchappent, ils seront récompensés. N'ont-ils pas accompli la volonté de l'électeur ?

Le sergent et les soldats obéirent sans répondre, l'oreille assez basse, et ne se dissimulant pas les difficultés de l'entreprise. Après des peines infinies, ils en vinrent à bout, les deux comtes furent ensevelis sous les dalles, mais, avant de le voir disparaître à jamais, le cœur rempli d'une horrible douleur, suffoquée par les sanglots, la comtesse se pencha vers celui qui fut son amant, déposa un long baiser sur ces lèvres que son pied avait meurtries, en murmurant :

— Au moins j'aurai eu le dernier !

Cette douleur, ce désespoir, ne l'empêchèrent point de fouiller dans les poches de ses deux victimes

et d'y prendre ce qui s'y trouvait. Philippe n'avait autre chose que quelques clefs et la fausse lettre qui l'avait perdu. Quant à Pamphili, son portefeuille renfermait de précieux souvenirs, dont Élisabeth ne comprit pas sur l'heure toute l'importance. Elle fit ensuite éponger le sang de manière à en effacer jusqu'à la moindre trace, puis, se retournant vers les gardes :

— Ce qui s'est passé ici est un secret d'État, dit-elle, celui de vous qui le révélerait serait traité comme viennent de l'être ceux qui reposent ici. Votre silence, au contraire, sera récompensé par une fortune au-dessus de vos espérances. Allez maintenant et taisez-vous.

Elle sortit la dernière de la galerie et se dirigea vers l'appartement de l'électeur.

XVIII

LES SUITES D'UN CRIME ET D'UNE FAUTE.

Madame de Platen, en entrant chez son royal amant, portait des traces si visibles d'une émotion violente, que le valet de chambre auquel elle s'adressa pour réveiller son maître en fut effrayé. Le jour était venu, à cette clarté naissante le visage de la meurtrière était effrayant. Elle passa comme un spectre près du lit d'Ernest-Auguste, il se leva sur son séant, et lui demanda d'une voix tremblante ce qu'elle avait et pourquoi elle entrait chez lui si matin. Élisabeth était trop fortement impressionnée pour chercher à dissimuler.

— Philippe de Kœnigsmarck est mort ! dit-elle, je l'ai fait tuer.

— Qu'est-ce ceci, mon Dieu ! s'écria le vieux prince épouvanté, un meurtre dans mon palais ! un seigneur assassiné, sans jugement, presque sous mes yeux.

— Et par votre ordre, ajouta-t-elle froidement.

— Par mon ordre, madame ! je n'ai jamais autorisé un pareil crime.

Elle lui répondit en lui montrant le fatal papier, signé de lui, par lequel chacun devait obéir à la comtesse comme à lui-même. Il se cacha le visage dans ses mains et resta quelques instants ainsi, épouvanté de ce qu'il venait d'entendre.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il, cela est-il réel? mon nom couvre-t-il un pareil forfait?

Élisabeth se sentait si bien la maîtresse de cette âme faible, qu'elle ne s'effraya pas de ce premier moment, elle le laissa passer sans répondre, sans chercher à se justifier, et, lorsquel es premiers transports furent épuisés, lorsqu'elle vit le prince à bout de raison, elle prit la parole alors et lui montra qu'il n'était plus de saison de se désoler, puisque la chose était faite et irréparable, mais qu'il fallait au contraire en atténuer les suites et tâcher d'en tirer le meilleur parti possible, ce dont, après bien des com-

bats, l'électeur demeura d'accord. Elle se fit donner une autorisation de fouiller dans tous les papiers de Kœnigsmarck, de s'en emparer afin de former une accusation contre la princesse.

— Parvenons à prouver l'adultère, ce qui ne sera pas difficile, et nous aurons alors une excuse toute naturelle à ce qui s'est passé. Vous avez vengé votre injure, c'était votre droit, bien plus ! c'était votre devoir.

Le faible vieillard se laissa convaincre, la comtesse sortit triomphante et armée contre sa rivale. Sa haine s'augmentait de tous ses remords, de toutes ses souffrances, il fallait, ainsi qu'elle l'avait dit, que Dorothée les lui payât. Infatigable pour le mal, elle se rendit chez Philippe, elle s'y rendit à pied, elle le demanda comme si elle eût ignoré où il pouvait être; Bontemps lui répondit d'une façon évasive, et, comme elle témoigna de l'inquiétude, comme elle dit qu'elle voulait l'attendre, il l'introduisit dans le cabinet du comte, il la laissa seule, en annonçant son intention d'aller à la découverte.

Quelques instants lui suffirent pour s'emparer des papiers, pour les cacher dans les vastes poches que portaient alors les femmes; grâce aux clefs qu'elle

avait dérobées, la recherche ne lui fut pas difficile. L'absence de Bontemps la servit encore. Elle se sauva chez elle, comme une laronne, et s'enferma pour dépouiller la correspondance dérobée. Ses propres lettres furent promptement jetée au feu, celles de Sophie-Dorothée ne prouvèrent qu'une tendre affection, qu'un commerce pur entre deux anciens amis, rien de coupable ne s'y laissait pressentir.

— Serait-il vrai! se dit cette créature perverse, n'aurait-elle été que son amie? L'aurais-je tué sans raison, sans jalousie véritable?

Son cœur se déchirait à cette pensée.

— Il aurait pu m'aimer encore!

Elle découvrit aussi les lettres de Nisida, ces lettres si tendres, si pleines de dévouement et d'abnégation; un sentiment de rage et de pitié en même temps la saisit. Elle sentit quelle distance la séparait de cette noble enfant, dont Kœnigsmarck était si peu digne, et le rouge lui monta au visage. Le vice rend toujours involontairement hommage à la vertu.

Après avoir trié les papiers de Kœnigsmarck, elle ouvrit le portefeuille de Pamphili, il était dans sa politique de ne rien dédaigner. Elle y trouva, au milieu de pièces fort insignifiantes, la copie d'un acte

accompagnée d'une lettre qui lui révéla le secret de cette haine de Pamphili pour Philippe, et mit entre ses mains perfides le sort d'une jeune fille, l'honneur d'une grande reine, morte depuis plusieurs années, il est vrai, mais dont nul ne soupçonnait le secret.

Cet acte constatait la naissance d'une fille de Christine de Suède et du duc de Guise, de ce beau duc de Guise que toutes les femmes adoraient et qui en épousa deux à la fois, ce qui l'empêcha sans doute d'en épouser une sérieusement. La lettre était du comte Pamphili, le père de celui qui venait de mourir, elle racontait les amours de ces illustres amants, lesquels s'étaient rencontrés en Italie, alors que la jeunesse commençait à les fuir. Le comte Pamphili devint leur confident. Ils se cachèrent tous les trois dans une délicieuse villa des environs de Rome, et Christine, idolâtre de son amant, comme une femme à son dernier amour, faillit mourir de chagrin lorsqu'il la quitta pour retourner en France. Elle en eut une fille, que, pour plaire à son père, elle appela Nisida, afin de lui rappeler ses triomphes et sa gloire à la conquête du royaume de Naples.

Christine plaça des sommes considérables sur la

tête de sa fille, elle fit même un dépôt, connu de Pamphili seulement et que sa fille seule pouvait toucher. L'inconstance et la bizarrerie naturelles à son caractère la brouillèrent avec le comte d'abord et lui inspirèrent ensuite pour sa fille des sentiments d'indifférence, à ce point qu'ayant réglé son sort, l'ayant confiée à madame de Kœnigsmarck, elle ne s'en inquiéta plus et resta plusieurs années sans en entendre parler. Le jeune Pamphili se rappelait tout cela, devenu grand son père l'instruisit du reste, leur étude constante fut de retrouver la jeune fille qui pouvait leur procurer une fortune. Son père mort, le fils poursuivit ses efforts, on a vu comment il parvint à découvrir Nisida, à s'emparer d'elle, à l'aide d'une ancienne lettre de la reine, retrouvée dans l'ancienne correspondance de son père, on a vu aussi comment son plan échoua.

Christine mourut sans s'occuper beaucoup de sa fille, dont la disparition l'avait complétement refroidie. Elle n'éprouva jamais le besoin de la voir, de l'aimer, cette étrange créature n'eut en sa vie que des passions et des faiblesses, des sentiments, jamais.

Le chancelier, auquel Lagardie avait laissé, en se

retirant, la fortune de Nisida, occupé d'intérêts plus personnels et plus généraux, attendit que cette fortune fût réclamée et ne s'ingénia pas à en chercher la maîtresse. Nisida, tout à Philippe, oublia le reste, et voilà pourquoi les choses restèrent ainsi.

— Oh ! se dit la Platen, voici la récompense du baron de Groote ! Je le doterai magnifiquement, il n'aura pas à se plaindre de m'avoir servie.

Les lettres de Sophie-Dorothée ne la compromettaient réellement que vis-à-vis de son père, le duc de Celle. Elle le tournait en ridicule avec Philippe, se moquait surtout de son ministre, de la toute puissance qu'il exerçait, et de l'obéissance passive à laquelle son père s'était soumis. Ces lettres devaient nécessairement lui enlever un appui, ce fut ce qui arriva.

Jamais le duc de Celle-Lunebourg ne pardonna à sa fille ; les sollicitations de la duchesse ne purent l'y décider, il l'abandonna à ses ennemis, et la malheureuse princesse ne trouva plus de refuge.

Le lendemain de la mort de Philippe, ni elle ni mademoiselle de Kensebeck ne se doutaient de rien. L'arrivée de Bontemps, inquiet de son maître, leur donna les premières inquiétudes, et dans la soirée

on raconta partout que Philippe avait disparu. Dorothée soupçonna, sans la dire, la triste vérité. Elle résolut de s'échapper pour se rendre à Wolfenbuttel, ainsi qu'elle l'avait décidé, mais Kensebeck vint lui apprendre, tout en larmes, qu'elles étaient gardées à vue et qu'il ne fallait plus penser à fuir.

On les laissa dans la retraite et dans un oubli apparent, jusqu'au moment où l'on fut sûr du duc de Celle et où la perte de Dorothée devint positive. Mademoiselle de Schulembourg et madame de Platen se réunirent pour conduire cette intrigue, et ces deux natures mauvaises, guidées par leur intérêt et par leur vengeance, devaient l'emporter sur l'innocence et sur le malheur.

Le prince électoral était à Berlin, lors de la catastrophe, l'électeur et l'électrice ne voulurent point se mêler de tout ceci, ils chargèrent M. de Platen, grand maréchal du palais, de conduire l'affaire, c'était la laisser entre les mains de la comtesse.

Sophie-Dorothée, mademoiselle de Kensebeck, interrogées l'une après l'autre, avouèrent toute la vérité : le projet de fuite à Wolfenbuttel, les entrevues nocturnes; mais elles nièrent qu'il y eût rien de coupable entre le comte et la princesse, elles le

nièrent avec toute l'énergie de l'innocence. M. de Platen insista fortement. Dorothée, hors d'elle-même, se leva, étendit les bras vers lui et lui dit, avec un ton de suprême dignité :

— Monsieur, je suis innocente, et quand je vous le dis, il me semble que vous devez me croire. Cependant, j'offre une dernière et solennelle épreuve. Je consens à appeler Dieu en témoignage et à communier publiquement à cet effet. Je l'offre à une condition, c'est que vous obligerez votre femme, mon accusatrice, à subir la même épreuve. Le voulez-vous ?

Il y avait plusieurs témoins, le comte n'osa pas refuser. L'électeur en fut instruit, et dès le lendemain toute la cour se rendit dans l'appartement de la princesse, où l'on avait dressé un autel. Un service solennel fut célébré ; Sophie-Dorothée, appelée par le ministre officiant, s'approcha pour recevoir le saint sacrement. On la conjura de ne point commettre un sacrilége, de tout avouer, de descendre au fond de sa conscience et de dire aux hommes la vérité qu'elle cacherait vainement à Dieu.

— Je suis innocente, répondit-elle d'une voix calme et ferme, Dieu le sait, et les hommes n'en

douteront plus, après le serment solennel que je prononce ici.

L'électeur semblait ému; la princesse ajouta, en se tournant vers M. de Platen :

— Maintenant, monsieur, j'ai tenu ma promesse, tenez la vôtre.

Mais Élisabeth s'était évanouie, il avait fallu l'emporter. Depuis ce jour, mille prétextes de santé empêchèrent cette cérémonie, qui n'eut jamais lieu. Le bon électeur reçut une profonde impression du serment de sa belle-fille, et il se sentit grandement coupable envers elle, envers ce pauvre Philippe, sacrifié à la vengeance d'une mégère. Il alla chez la princesse et lui offrit l'oubli du passé, à condition qu'elle l'oublierait aussi et qu'elle vivrait avec son mari en femme soumise et repentante. Elle l'écouta jusqu'à la fin, puis, se relevant avec le plus grand respect :

— Monsieur, lui dit-elle, tout cela est très-bien de votre part, et je vous en remercie; mais cela est inutile, je ne consentirai jamais à vivre avec un prince qui ne m'inspire que de l'horreur. Assemblez un tribunal, jugez-moi, prononcez le divorce, séparez-nous; quelque position que l'on me fasse, elle vau-

dra toujours mieux que le supplice de vivre auprès de lui, à cette cour, où j'ai tant d'ennemis et où la méchanceté triomphe, en dépit de tout.

Ernest-Auguste ne put rien obtenir, la princesse resta inflexible. Le tribunal fut assemblé, le divorce prononcé effectivement; mais on n'y parla point de Kœnigsmarck. Le seul grief invoqué fut la tentative de fuite à Wolfenbuttel. Ainsi que cela se pratique ordinairement, la jeune femme fut la partie lésée. Le prince électoral eut seul le droit de se remarier, Dorothée fut séparée de ses enfants, renfermée dans la forteresse d'Ahlden, dont elle devait porter le nom, et condamnée à ne recevoir personne sans l'autorisation de la cour de Hanovre, à ne sortir qu'avec une escorte, bien qu'elle eût toute liberté en apparence. On lui assura un revenu considérable, on lui permit des relations suivies avec sa mère, on lui laissa même mademoiselle de Kensebeck. L'infortunée se soumit à son sort, elle ne revit jamais son père, ni son mari, ni l'électeur, ni l'électrice. La duchesse de Celle alla pendant plusieurs années passer de temps en temps quelques jours avec elle. Plus tard elle se borna à la correspondance, plus tard, enfin, tout commerce cessa.

Sophie-Dorothée s'adonna aux arts, à la poésie, pour tromper le temps; elle fit plusieurs tentatives inutiles d'évasion. Elle dut rester dans ce donjon, où elle eut bientôt pourtant une amie, ainsi que nous le dirons tout à l'heure.

Le prince électoral, parvenu au comble de ses vœux, plus épris que jamais de la belle Schulembourg, n'attendit pas qu'elle réclamât sa promesse, il vint de lui-même lui offrir sa main. Le jour fut pris pour cette cérémonie; elle ne devait pas être déclarée avant le jour où le prince Georges serait le maître de la couronne. Malheureusement, mademoiselle de Schulembourg, jouissant de la meilleure santé, fut prise tout à coup de vomissements et de douleurs que tous les remèdes ne purent guérir et qui l'emportèrent en quelques heures. De forts soupçons d'empoisonnement circulèrent dans le monde, on accusa madame de Platen de ce nouveau crime; je ne sais ce qu'il y avait de vrai, mais il est sûr qu'on ne prête qu'aux riches.

Le prince électoral, devenu roi d'Angleterre sous le nom de Georges I[er], fit proposer à Sophie-Dorothée de revenir près de lui; la haine ne put céder, elle refusa.

— Si j'ai commis le crime dont il m'a accusée, répondit-elle, je suis indigne de lui; si, au contraire, il m'a accusée injustement, c'est lui qui est indigne de moi. Nous ne devons jamais nous revoir.

Ils ne se revirent jamais.

Madame de Platen resta près de l'électeur jusqu'à sa mort, ensuite elle se retira et mourut dans l'isolement. Elle détruisit les papiers constatant la naissance de Nisida, M. de Groote n'ayant pas, selon elle, servi ses intérêts comme elle le désirait, et son instinct répugnant d'ailleurs à faire du bien à personne. Les méchants sont ainsi.

XIX

LA MÈRE D'UN HÉROS.

Pendant que ces événements se passaient, Aurore de Kœnigsmarck continuait de régner à Dresde, et Nisida pleurait dans sa retraite. Toujours inquiète, toujours tourmentée, elle ne dormait pas une seule nuit sans rêves affreux, sans pressentiments épouvantables. Si Philippe retardait d'un jour la lettre attendue, elle ne vivait pas jusqu'à ce que cette lettre lui parvînt. Aurore la raillait de cette préoccupation unique. Elle l'assurait que Philippe se portait à merveille et que sans doute il s'amusait pour ne pas mourir de chagrin pendant l'absence.

— Et puis, ajouta-t-elle, il reviendra bientôt.

— Il ne reviendra pas, Aurore, il ne reviendra ja-

mais, je ne le reverrai plus, j'en suis sûre : je l'ai embrassé pour la dernière fois,

Un matin, avant le jour, un courrier arriva chez la comtesse, avec un message, en priant de la réveiller malgré l'heure indue.

— Ceci est très-pressé, hélas ! j'apporte une mauvaise nouvelle, mais il faut qu'elle la connaisse. Madame la comtesse peut seule nous tirer de l'embarras où nous sommes.

On réveilla Aurore, on lui remit une lettre de Bontemps, contenant ces mots :

« Madame la comtesse,

« Il y a trois jours, mon maître est sorti le soir vers dix heures, et depuis il n'est point reparu. Nous le cherchons partout, c'est inutilement; que devons-nous faire ? »

Aurore se leva en sursaut, se fit passer un vêtement du matin et courut chez l'électeur qu'elle fit éveiller à son tour. Elle se jeta tout en larmes dans sa chambre, sa lettre à la main, en lui demandant appui et vengeance.

— Ils ont tué mon frère, votre ami ; cette infâme Platen ou le prince héréditaire l'auront assassiné.

Il faut que je parte, que vous écriviez à votre envoyé, qu'il demande compte au Hanovre d'un seigneur à votre service, et dont la famille n'est pas une des dernières de l'Europe apparemment. Si vous n'écrivez pas, si vous n'agissez pas, j'irai moi-même et sur-le-champ.

Frédéric-Auguste calma ce transport en se montrant aussi inquiet, aussi agité qu'elle. Il fit appeler son ministre et écrivit une lettre olographe à l'électeur de Hanovre pour lui demander compte de M. de Kœnigsmark, et pour qu'on le fît chercher partout dans le duché, car il n'en pouvait être sorti. Ils convinrent ensemble de ne point prévenir Nisida, pour lui épargner cette inquiétude, et pour qu'elle ne fût point tourmentée à l'avance ; elle devrait l'être assez tôt.

— Elle a tout prévu, tout deviné, disait Aurore. Son cœur est un prophète, hélas ! le mien était muet, c'est que je vous aime trop.

Le soir, la poste apporta d'autres lettres, pleines d'incertitudes et de soupçons. Le lendemain, Éric, le pauvre Éric arriva, repentant et désespéré. Il avait attendu toute la nuit madame de Platen, et celle-ci, en rentrant le matin, l'avait banni, l'avait chassé comme un misérable ! Il pleurait des larmes de sang,

en répétant qu'on s'était joué de lui, qu'il avait servi d'instrument à la perte de son maître et qu'il ne doutait pas qu'on ne l'eût assassiné dans le palais ; car, ajoutait-il, nul ne l'en avait vu sortir, et bien des gens l'y avaient vu entrer.

— Bien plus! un page de Son Altesse, revenant la nuit d'une débauche, enveloppé d'une cape grise, entra dans la galerie des armes, il a entendu des cris et un cliquetis d'épées; mais, comme il était en faute et qu'il craignait d'être vu par les sentinelles, il n'a pas osé se montrer. C'est mon maître ! c'est mon pauvre maître ! ils l'ont tué, et je suis complice de sa mort.

Aurore, désespérée, écrivit à tous les souverains d'Allemagne qui la connaissaient et l'aimaient ; elle n'en reçut que des réponses évasives. Ernest-Auguste répondit à l'électeur de Saxe qu'il ne comprenait point cette réclamation, qu'on ne lui avait pas donné Kœnigsmarck en garde et qu'il n'était pas obligé d'en répondre. Que le comte était un libertin fieffé, habitué à vivre dans la débauche ; qu'il pouvait bien avoir trouvé quelque mauvaise rencontre et qu'on ne savait ce qu'il était devenu.

Aurore, à cette réponse, devint comme une ti-

gresse, elle excita la colère de son amant qui récrivit sur l'heure en Hanovre, d'une manière plus pressante, en donnant ordre à son envoyé de poursuivre la chose jusqu'à la dernière extrémité. Il fut obéi strictement, et peu s'en fallut qu'il n'éclatât une rupture entre le Hanovre et la Saxe. Les conseillers de Frédéric-Auguste lui représentèrent qu'une guerre serait impolitique en ce moment, qu'il n'était disposé en aucune façon à la soutenir, et que mieux valait se taire, prendre pour bonnes les excuses du Hanovre, faire chercher Philippe par ses agents, et, si on ne le retrouvait pas, tâcher de consoler la belle affligée autrement que par une vengeance éclatante.

Le duc de Mecklembourg-Schwerin, auquel Aurore s'adressa, fit mieux : il répondit d'un ton léger, comme s'il s'agissait d'une espièglerie de mousquetaire.

« Madame,

« J'ai reçu votre lettre, et je ne saurais trop vous dire combien je déplore l'infortune de votre très-cher frère. Conservons cependant l'espérance qu'il se retrouvera. La cause de tout ceci, bien qu'elle demeure encore un mystère, se fait pressentir. Dame

Vénus n'y est pas étrangère ; et pourrait-on payer trop cher, fût-ce de sa vie, la tendresse de l'objet aimé.

« Adieu donc, mon cher ange, votre très-dévoué

« Frédéric-Guillaume. »

Les autres ne répondirent pas mieux.

Ce silence se prolongeant, il devint impossible de tenir plus longtemps Nisida dans l'ignorance. Elle demandait chaque jour une lettre, elle s'impatientait, elle menaçait de partir, elle allait elle-même au palais dès l'aube, elle qui ne quittait jamais sa retraite. Enfin Aurore lui avoua la triste vérité. Elle resta la tête baissée, les mains jointes, sans répandre une larme, pendant quelques instants ; lorsqu'elle la releva, sa pâleur était si effrayante, qu'elle terrifia le prince et la comtesse, ils crurent qu'elle se mourait, et, pour la consoler un peu, ils lui montrèrent une espérance qu'ils n'avaient pas.

— Retrouver Philippe ! s'écria-t-elle, quelle illusion ! nous n'aurons pas même le bonheur de pleurer sur sa tombe. La Platen et le prince de Hanovre ont bien caché leur crime, allez ! et rien ne se découvrira jamais, je sais ce qui me reste à faire.

Trois jours après, la femme qui servait Nisida

apporte une lettre d'elle à Aurore, elle disait de l'oublier, qu'elle aussi ne reparaîtrait jamais. Le prince la fit chercher cependant et partout, mais en vain. On eut l'idée qu'elle s'était allée noyer. Aurore soutenait, au contraire, qu'elle était entrée au couvent, on n'en put rien découvrir. Elle était partie sans rien emporter, excepté Galaor, que l'on ne retrouvait point.

Lorsque la princesse Dorothée fut retirée dans sa forteresse d'Ahlden, on lui dit, un matin, qu'une jeune femme demandait à la voir, de la part de la duchesse de Celle, sa mère, dont elle apportait une lettre, Dorothée la fit entrer sur-le-champ. Cette jeune femme, d'un charmant visage, d'une noble tournure, semblait plongée dans une grande douleur, un petit chien la suivait pas à pas.

Elle salua la princesse avec un mélange de sentiments divers que son visage exprima sans feinte, et lui remit la lettre qu'elle portait. Après l'avoir lue, la prisonnière tressaillit et porta vivement les yeux sur elle.

— Êtes-vous donc cette malheureuse Nisida? J'aurais peine à vous reconnaître; cependant, en vous regardant bien, je vous retrouve, pauvre créature! ma sœur, en désespoir.

— Il est mort pour vous, n'est-ce pas ?

— Oui ! répliqua Dorothée, en cachant son visage.

— Que Dieu vous le pardonne comme je vous ai pardonné, madame, mais gardez-moi près de vous. Nous seules au monde nous ne nous consolerons pas de sa perte ; nous seules au monde nous devons le pleurer toujours. Si vous me repoussez, j'irai mourir sur quelque chemin, de faim, de douleur, ma vie ne vaut pas la peine d'être conservée.

— Oh ! restez, restez, Nisida, vous êtes la personne que je désirais le plus voir ; puisqu'il nous a aimées et que nous l'avons aimé toutes deux, ne nous quittons plus.

Elles ne se quittèrent plus en effet, mais Nisida, plus fortement blessée, partit bien longtemps avant la princesse. Elle mourut le nom de Philippe sur les lèvres, elle mourut sans savoir de qui elle était fille, sans avoir songé à s'en informer, sans avoir réclamé les trésors qui l'attendaient. Que lui importaient et les trésors et sa famille, elle ne vivait plus ici-bas !

Aurore, hélas ! dut aussi payer sa dette au malheur. Après la naissance de son fils, sa santé se dérangea, le chagrin de la mort de son frère y contribua

beaucoup, son volage amant se lassa vite d'une femme malade et mélancolique, puis il cessa de venir chez elle et ne lui apporta plus que les égards dus à leurs anciens liens et à sa position dans le monde.

Madame de Kœnigsmarck ne fit point de scènes, n'essaya pas de rappeler celui s'enfuyant, elle se retira sans bruit à Quedlembourg, où elle tâcha de se créer une existence supportable d'abord, agréable ensuite. L'électeur de Saxe vendit ce chapitre à la Prusse, Aurore sut se faire estimer à Berlin et fut soutenue contre l'ancienne cabale, qui la poursuivait. Frédéric-Auguste, entièrement soumis à sa nouvelle maîtresse, la comtesse d'Esterlé, devint pour elle plus qu'indifférent, sans cesser néanmoins de lui montrer les mêmes égards apparents. Aurore commença alors une vie nomade et se mit à courir toute l'Allemagne, tant pour se distraire que pour rattraper quelques bribes de l'immense fortune de Kœnigsmarck, dissipée en entier par ses frères et achevée par elle.

Aurore se trouva bientôt sans ressources; elle commença par mettre ses diamants et son argenterie en gage, puis, lorsqu'elle eut dépensé cette somme,

elle écrivit à l'électeur de Saxe pour lui demander de venir à son secours, au nom de son fils.

Frédéric-Auguste la refusa !

Ce procédé fut cruellement senti par la comtesse; mais elle n'était pas femme à s'en venger par un autre. Frédéric-Auguste, devenu roi de Pologne, chassé de ses états et vaincu par Charles XII, revint à Dresde malheureux, humilié, blessé jusqu'au fond de l'âme dans sa gloire et dans ses intérêts. Madame de Kœnigsmarck se rendit aussitôt auprès de lui et ne le quitta plus; elle devint son ange gardien, elle s'empara de ses affaires, et, diplomate enjupons, elle essaya de les rétablir.

Après bien des démarches inutiles, après que le roi de Suède eut réduit son ennemi à la dernière extrémité, Aurore entreprit d'attendrir le vainqueur, et, munie des pouvoirs nécessaires, elle se rendit auprès de lui.

Charles XII était un héros, mais un héros mal élevé. Lorsqu'on lui annonça la comtesse de Kœnigsmarck, il refusa de la recevoir, et, comme elle insistait, comme elle se tint sur son passage, il ne daigna ni l'écouter ni la regarder même, sous le prétexte qu'il ne traitait point avec les *déesses*.

Ce mot est là pour une autre que l'on comprendra.

Cet échec blessa sensiblement la comtesse et l'engagea à se retirer. L'ingratitude de son ancien amant la blessa encore davantage ; elle vit qu'elle n'était pas plus comprise comme amie, comme conseillère, que comme maîtresse, et, ne voulant cependant pas rompre avec le père de son fils, par intérêt pour celui-ci qu'elle adorait, elle prit un troisième parti et mit son esprit au service de ses plaisirs ; elle ne reparut plus à la cour de Dresde que pour y organiser de brillantes fêtes, aussi pour y consoler en secret la jeune électrice qui, se jetant dans ses bras, lui disait :

— Ah ! de votre temps j'étais bien heureuse !

Elle obtint aussi, pour son fils, la dignité de comte de l'Empire et le titre de comte de Saxe, ce qui était la plus belle manière de le reconnaître ; à cela près, Frédéric-Auguste ne lui donna rien.

Abandonné à ses maîtresses, redevenu maître de la Pologne, il eut un harem à Dresde et un à Varsovie; et cela, disait-il, pour contenter tout le monde et empêcher ses peuples de crier. La liste de ses favorites fut si longue, que nous n'entreprendrons point de vous la faire connaître. Ses prodigalités dépassè-

rent toute mesure, il donna tous les diamants de Golconde, il prodigua les titres, les honneurs, rien ne lui coûta pour satisfaire ses caprices.

Il bâtit des palais comme ceux des fées, où il mettait pour un million de meubles, et c'était là la cage d'un de ses oiseaux favoris. Il faisait venir, pour amuser ses bien-aimées, tous les artistes de l'Europe et les payait fabuleusement. Son séjour en Pologne lui octroya le goût du vin, et l'ivrognerie se joignit bientôt à ses autres vices. A mesure aussi que ses passions se développaient, il devenait plus cruel pour Aurore, plus avare pour elle et pour son fils, il semblait qu'ils fussent des reproches vivants.

Aurore, retirée à Quidlembourg, refusait cependant toutes les propositions de mariage et ne se lassait point de demander au roi ses bontés pour le fils qu'elle aimait tant. Les années passaient ainsi ; ce qu'il advint encore dans cette vie si romanesque, les nouvelles aventures, les nouvelles épreuves par lesquelles elle passa, je vous les raconterai quelque jour, et ce n'est pas la partie la moins curieuse de cette histoire.

La maison de Kœnigsmarck était vouée au roman; tant qu'il resta un Kœnigsmarck, le roman continua.

Il en est ainsi souvent dans la vie et ces romans-là sont bien plus curieux que ceux que l'on invente.

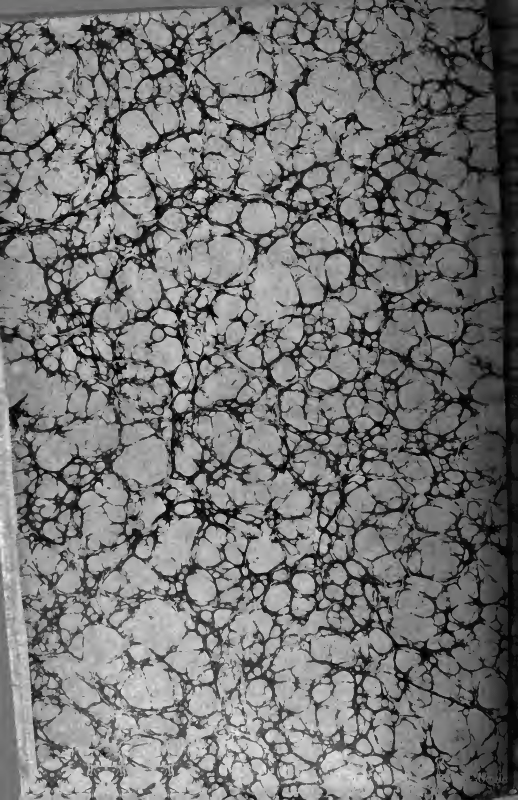
Si la belle Aurore trouve grâce devant vos yeux, je vous dirai la fin de sa vie. Elle fut la mère d'un des plus grands héros qu'ait eu la France, elle doit donc nous être chère à plus d'un titre, n'est-ce pas?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Poissy. — Imp. S. Lejay et Cie.






BIBL